Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1680-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LC2
34

(incompl. manq. les Planch
(les Pag. 199 - 202. sont remarquées

(504)

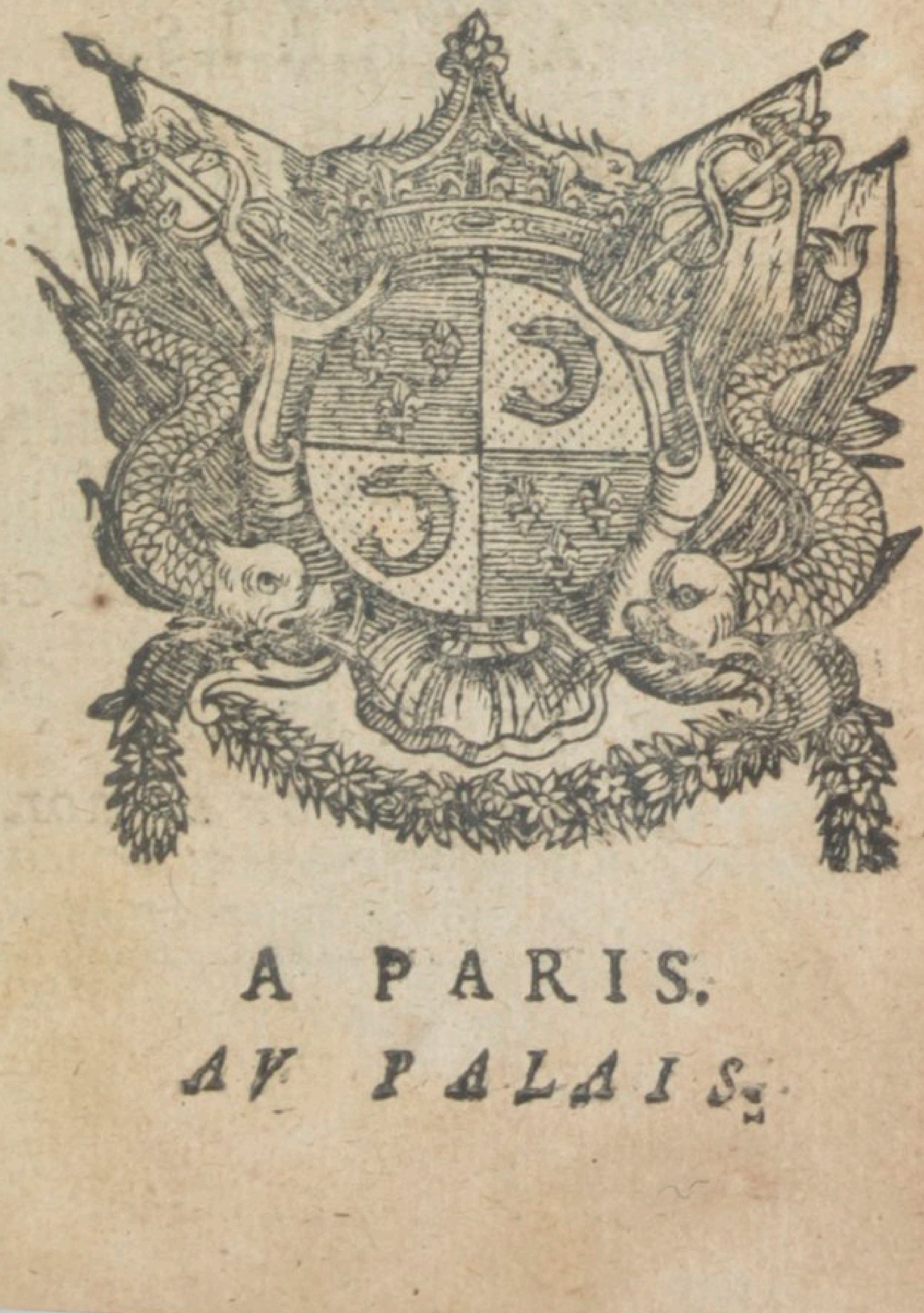
2400

M

EXTRAORDINAIRE
DV MERCVRE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1680.

TOME XI.



A PARIS.
AV PALAIS.

ON donnera toûjours un Volum
nouveau du Mercure Galant
premier jour de chaque Mois, & o
le vendra, auſſi-bien que l'Extraor
dinaire, Trente ſols relié en Veau
& Vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans
Salle des Merciers, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacque
à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palai
AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Gran
Salle, à l'Envie.

M. D. LXXX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, presenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit Livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé, a cedé & transporté son droit de Privilege à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Octobre 1680.

Avis pour placer les Figures.

LA Figure où eſt écrit, *Viſta de la Plazuela de San Domingo, y de la Fuente en Madrid*, doit regarder la page 195.

La Figure où eſt écrit, *Viſta de la Fuente y Plazuela de la Cavada à Madrid*, doit regarder la page 29[illegible]

EXTRAORDINAIRE DV MERCVRE GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1680.

TOME XI.

LE soin que je prens de vous divertir, en vous faisant part dans mes Lettres Ordinaires de tout ce qui se passe de plus curieux en France, & presque dans toutes les Cours de l'Europe, ne mérite point les remercimens que vous

continuez de m'en faire. Mais, Madame, si vous avez à tirer quelque avantage de nostre commerce ; ce doit estre de ce que le Public ait bien voulu seconder mon zele, en me fournissant pour les Extraordinaires les sçavans & spirituels Ouvrages qui le composent. Je commence celuy-cy par un Traité qui plaira sans doute à toutes celles de vostre beau Sexe, puis qu'il en est peu qui n'aiment la Dance, & à qui un panchant si naturel ne fasse souhaiter d'en apprendre l'origine. Mr du Rosier, qui en est l'Autheur, y a renfermé tout ce qu'on peut dire de plus particulier sur cette matiere ; & quoy que d'autres Discours vous ayent déja fait connoistre l'excellence de cet Art, les diversitez dont ce dernier est rexply ne peuvent vous donner qu'un nouveau plaisir.

QUELLE EST L'ORIGINE DE LA DANCE.

CHaque paſſion a ſés mouvemens propres qui la font connoiſtre. Ainſi l'Amour, la Haine, & la Colere, agitent diverſement ceux qui les reſſentent. Le Rire, le Chant, & la Dance, ſont les marques ſenſibles de la joye, & les principaux mouvemens que cette paſſion nous inſpire. Qu'on ne s'étonne pas ſi je mets la Dance au nombre des ſignes corporels, ou des caracteres de la joye. Il eſt ſi vray qu'on la doit conſiderer comme telle, que lors qu'elle

ſe répand au dehors, on va, on vient, on ſaute, on ne ſçauroit demeurer en place. Tout le corps eſt dans un mouvement continuel; ce qui vient du petillement des eſprits, qui chatoüille les nerfs, & facilite les parties à ſe mouvoir. Il faut donc dire avec un de nos Poëtes, que la Dance eſt née avec l'Homme, & qu'elle eſt auſſi ancienne que le Monde.

Ce n'eſt pas d'anjourd'huy qu'on celebre la Dance;
Quand le Monde fut fait, elle prit ſa naiſſance.

Ce qui en eſt une preuve convaincante, c'eſt qu'elle eſt en uſage parmy les Sauvages meſmes, & les Nations les plus groſſieres. Nous apprenons des Re-

lations de la Nouvelle France, que ces Peuples ont juſqu'à douze ſortes de Dances ; ce qui fait voir que ce n'eſt pas ſeulement une coûtume, mais une habitude tirée de la Nature meſme. Les Satyres & les Faunes ne dancent ils pas dans les Bois, pour ne rien dire des Singes, qui ſont naturellement grands Danceurs, & des Chiens, auſquels il eſt ſi facile d'apprendre à le devenir ?

Il y a quelques Peuples, comme les Amériquains méridionaux, qui dancent dans la triſteſſe, auſſi-bien que dans la joye. Mais il ne faut pas s'étonner ſi ces Peuples qui ſont d'un autre Monde, ſe comportent autrement que nous, & s'ils crient de ce que les autres pleu-

rent. Cependant il y a une joye ſérieuſe, & une joye riante, comme parle Mr de la Chambre ; & la Dance peut eſtre le ſigne de l'une & de l'autre. C'eſt d'où viennent les Dances graves & ſérieuſes, qui ne laiſſent pas de plaire & de divertir, ſelon les divers tempéramens de ceux qui aiment cet exercice. Il en eſt comme de la Muſique, qui a des tons graves, triſtes, & mélancoliques, & d'autres éclatans, gays, & enjoüez ; & tous concourent également à réveiller l'ame, & à la divertir des chagrins dont l'Homme eſt inſéparable. Tous ces divers mouvemens naiſſent de la joye, ou la font naiſtre dans l'ame des plus triſtes & des plus affligez.

Mais enfin comme la Dance peut exprimer toutes les paſſions, diſons qu'elle eſt un mouvement qui repreſente l'état où l'ame ſe trouve, ou dans lequel elle feint d'eſtre. Ainſi la Dance exprime encor les facultez de l'ame. Tantoſt le Danceur eſt furieux, tantoſt il eſt paſſionné, & tantoſt il eſt moderé & raiſonnable. La Dance eſt auſſi un langage figuré, qui exprime par le geſte les penſées de l'ame. Il faut donc que ces mouvemens du corps ſoient juſtes & réguliers, quoy que naturels; ce qui fait la perfection du bon Danceur, & qui le rend digne de ce beau mot du Philoſophe Demétrius à un Comédien du temps de Néron, qu'il avoit le

corps & les mains parlantes.

Il faut demeurer d'accord que la Dance, de la maniere qu'on a coûtume de la pratiquer, eſt le plus ancien divertiſſement de l'Homme, comme le plus naturel ; mais il y a grande aparence, que de la cadence de la Muſique, on a fait la Dance, & que celle-cy n'a eſté réguliere qu'apres que l'autre a eſté parfaite. La Dance eſt un mouvement exact & régulier de la Muſique ; & ſi quelqu'un dance juſte ſans avoir appris, il en eſt comme de ceux qui chantent juſte ſans connoiſtre la Note. C'eſt un don de la Nature que l'Art perfectionné. Mais il faut que ce mouvement naturel ſe trouve en nous, autrement tout

l'Art ne peut disposer à la Dance ; mais lors qu'il se rencontre en nous, l'Art nous conduit, & adjoûte quelque grace à la Nature. Il y a donc un grand rapport entre la Dance & la Musique. L'une se regle absolument sur l'autre, & le corps exprime aussi parfaitement les tons par la cadence, que la voix par le Chant. C'est une agreable harmonie, à laquelle l'Homme accommode ses membres. La Musique s'exprime par le chant, & a besoin de la voix ; la Dance exprime tout cela par les pas & par les gestes. Pour bien chanter, & pour bien dancer, il faut avoir l'oreille bonne, autrement on ne peut ny dancer, ny chanter, mais sur tout bien

dancer, car il eſt plus facile de ſe remettre dans le Chant, que dans la Dance, ſans que cela paroiſſe. Ceux qui ont dit que le monde ſubſiſte par l'harmonie, & que toutes les Creatures font un Concert qui durera juſques à la fin des Siecles, pouvoient adjoûter, que toutes ces Creatures font une Dance perpétuelle, qui ne ceſſera qu'avec cette Muſique. Quelques Poëtes ont fait un grand Bal des Aſtres & des Etoiles; & Lucien dit que la Dance a eſté inventée de cette agreable cadence. Mais les Philoſophes qui veulent que la terre tourne, ne nous font-ils pas dancer ſans ceſſe avec aſſez de régularité? Comme la Dance ſe conduit par l'oreille, & l'o-

reille par le Chant, la diverſité de la Muſique fait la diverſité de la Dance; & comme l'Homme cherche l'ordre en toutes choſes, il a voulu qu'il y euſt quelque régularité dans ces plaiſirs, & que la Dance & la Muſique formaſſent ſes pas & ſa voix. Mais pour faire une harmonie parfaite, il faut que l'Inſtrument exprime ce que la voix profere, que le geſte l'imite, & que le pied le figure; ce qu'un de nos Poëtes a dit fort agreablement.

Le jeune Iphidamas que dans Cipre
on admire,
De ſa ſçavante main, touche ſ douce
Lire,
Et répand dans les airs un ſonmé-
lodieux,

Dont l'agreable bruit monte jusques aux Cieux.

La Nymphe qui fait voir une grace infinie,
Pour accorder ses pas avec cette harmonie,
D'un mouvement leger, du Tapis fait le tour,
Et trace de son pied mille Chifres d'amour.

On doit conclure de toutes ces choſes, que la Dance eſt fort ancienne, & fort naturelle à l'Homme. Elle eſt meſme utile à ſa ſanté; car outre la gayeté qu'elle inſpire, ſon mouvement eſt plus moderé que dans les autres exercices, où il ſe fait une trop grande diſſipation d'eſprits, & dont la violence nuit beaucoup plus qu'elle ne profite. La Dance a toûjours

esté le divertissement des Grãds, aussibien que du Vulgaire. Les Bergers l'inventerent au commencement pour se délasser de cette agreable oisiveté qui les occupe. Les Princes y prirent plaisir en suite, & ce divertissement de Campagne devint celuy de la Cour & de la Ville. Plutarque dit dans la Vie de Thesée, que les Déliens dançoient une sorte de Dance, où il y avoit plusieurs tours & retours, à l'imitation du Labyrinthe de Crete, qu'ils appelloient le Branle de la Gruë; car les Dances qui au commencement ne signifioient rien, & qui n'estoient que des pas sans ordre & sans mesure, devinrent composées, & representerent quel-

que choſe. Theſée inventa cette Dance de la Gruë avec les jeunes Athéniens qui l'avoient accompagné dans ſon Voyage. On la croit la plus ancienne. Mais ſi Pyrrhus n'a pas eſté le premier qui a inventé l'Art de la Dance, du moins celle qui porte ſon nom, & qu'il enſeigna à ceux de Crete, eſt la plus conſidérable chez les Anciens. Ce fut luy qui apprit à tourner en dançant, & à donner quelque agrément aux geſtes du corps, qui accompagnent la Dance.

Le Fleuret, les Coupez, courant apres la Belle,
Dos à dos, face à face, en ſe preſſant ſur elle.

Que cette Dance Pyrrhique

fuſt armée & fuſt une eſpece de combat, c'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de décider. Denis d'Halicarnaſſe eſt de ce ſentiment. Pline eſt d'une autre opinion, & prétend que la Dance armée a eſté de l'invention d'un certain Palladius, & qu'elle eſtoit fort diférente de la Dance Pyrrhique. La Dance armée s'appelloit encor Troyenne, parce qu'on tient qu'elle commença au Siege de Troye. Elle eſt admirablement décrite dans le cinquiéme Livre de l'Eneïde, où l'on voit tout ce que les Maîtres de l'Art peuvent enſeigner pour les pas, & pour la Dance, le Poëte n'ayant rien oublié dans cette belle deſcription des Jeux qu'Enée fait celébrer pour

l'anniverſaire de ſon Pere Anchiſe. Tout ce qu'on peut dire de cette Dance guerriere, c'eſt que c'eſtoit une eſpece de Bal. Les Curetes en furent les premiers Inventeurs. Ainſi elle eſt plus ancienne que la Troyenne & la Pyrrhique, puis que les Curetes l'inventerent pour la garde de Jupiter, & qu'une certaine Rhea l'enſeigna à ſes Preſtres en Crete & en Phrygie, longtemps avant Pyrrhus & la guerre de Troye. La Dance de Rhea & des Curetes eſt donc ſans-doute la plus ancienne à l'égard des Grecs. Les jeunes Gens s'y appliquerent; & dans la ſuite, la Dance fut non ſeulement un exercice honneſte, mais encor qui rendoit loüables

ceux qui y excelloient. Homere loüe un certain Mercon d'eſtre bon Danceur ; ce qui fait encor douter que Pyrrhus ait inventé cette Dance guerriere qui eſtoit alors en uſage ; car le Poëte n'auroit point dérobé cette gloire au Fils d'Achille. Les Pheaques eſtoient de grands Danceurs, dit Homere, & ſurtout la deſcription qu'il fait du Bouclier d'Achille, où il y avoit tant de Dances ſi agreablement repreſentées, montre bien que celle de Pyrrhus eſt moins ancienne, & ne pouvoit pas eſtre ſur le Bouclier de ſon Pere. Virgile eſt ſujet à l'Acroniſme, cependant il ne faut point croire qu'il en faſſe un, en parlant des Jeux qu'Enée celebre pour An-

chiſe, où cette Dance eſt ſi bien décrite. Enée apparemment ne l'avoit point appriſe de Pyrrhus ; mais ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que ſi la Dance armée & la Pyrrhique ne ſont que la meſme choſe, elle reçeut ſa perfection de ce Prince dont elle porta en ſuite le nom, & luy acquit plus de gloire, dit Lucien, que ſa beauté & ſa valeur.

Les Theſſaliens eſtoient grãds Danceurs. Leurs Magiſtrats en faiſoient gloire, & s'appelloient Meneurs de Dances. Mais pour ne pas s'y tromper, c'eſt que l'Ordre militaire, & la marche des Soldats, s'appelloit alors une eſpece de Dance. Ainſi bien garder ſes rangs, avancer

à propos, & ſe remettre, enfin combattre en brave & prudent Capitaine, eſtoit eſtre un bon Danceur ; & c'eſt pourquoy les Lacédemoniens paſſent encor dans ce ſens pour de grands Danceurs, ſoit qu'ils allaſſent à la guerre en dançant au ſon de la Flute comme les Ethiopiens, ou qu'ils fiſſent de la Dance, qu'ils avoient appriſe de Caſtor & de Pollux, leur plus noble exercice durant la paix. Mais enfin la Diſcipline militaire tient quelque choſe de la Dance, ſoit dans la marche, ſoit dans le combat. Il y a des pas feints, il y en a de meſurez. La guerre eſt une Dance fiere & majeſtueuſe ; la Dance, une guerre douce & plaiſante. Com-

me la Musique en est diférente, il ne faut pas s'étonner si les mouvemens en sont si diférens. Mais pour mõtrer que la guerre supose la Dance, c'est que ce Titan qui reçeut le Dieu Mars des mains de Junon, & qui eut le soin de l'instruire, luy apprit la Dance avant l'exercice des Armes, comme si c'eust esté un prélude de la guerre.

Il y avoit chez les Anciens de trois sortes de Dances, dont ils se servoient au Theatre & dans les Cerémonies; le Cordace, le Sycinnis, & l'Emmélie. Ces Dances tiroient leurs noms des Satyres, qui apparemment ont esté les premiers Danceurs, soit par l'agilité de leurs corps, soit par le peu d'occupation de

ces Hommes ſauvages & vaga-
bons, qui ne font qu'errer dans
les Foreſts & dans les Mõtagnes.
Elles demandoient toutes plu-
ſieurs belles qualitez naturelles
pour y réüſſir, mais particulie-
rement le Cordace, qu'on ap-
pelloit, pour ſon excellence, la
Dance des Dieux, ou la Dance
ou Soupé de Jupiter, lors que
Menipe monta au Ciel, ſi nous
en croyons Lucien. Ces Dances
eſtoient des eſpeces de Ballet.
Il y entroit de la ſcience & de
la compoſition : c'eſt pourquoy
il ne faut pas s'étonner ſi Lucien
vante tant l'art des Ballets, &
s'il ſupoſe qu'un bon Danceur,
ou pluſtoſt Compoſiteur de Bal-
let, doit ſçavoir la Poëſie, la
Geometrie, la Muſique, la Pein-

ture, la Sculpture, la Philoſo-
phie, & parfaitement bien la
Rhétorique, afin de bien expri-
mer les paſſions & les divers
mouvemens de l'ame. Apres
cela, il ne craint pas d'adjoûter
qu'il y a plus d'érudition dans
les Ballets que dans la Comédie,
c'eſt à dire, que le deſſein & l'e-
xécution du Ballet demandent
plus de génie & de perfection;
ce qui luy fait conclure qu'il y a
quelque choſe de divin dans la
Dance, & qu'elle eſt au deſſus
du prix qu'on luy pourroit don-
ner; raiſon qu'il apporte pour-
quoy il n'y avoit point de prix
pour la Dance, & qu'il y en
avoit d'établis pour tous les au-
tres Jeux.

Cet Autheur s'étend fort au

long sur les qualitez requises pour bien dancer. Pour celles qui regardent le corps, il ne faut estre ny trop grand, ny trop petit, ny trop gras, ny trop maigre, & je ne puis oublier quelques petits contes qu'il fait sur ce sujet, qui sont d'autant meilleurs, qu'outre qu'ils font bien entendre la chose, ils n'offencent personne. Un petit Homme représentant Hector dans un Ballet devant ceux d'Antioche, on demanda apres qu'il eut dancé, quand Hector viendroit, parce qu'on n'avoit encor veu paroistre qu'Astianax. Un grand Homme représentant Capance sous les murs de Thebes, on dit qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la Ville, parce

qu'il eſtoit plus haut que les murailles. On dit encor à un gros Homme qui s'efforçoit de ſauter, qu'il priſt garde d'enfoncer le Theatre ; & à un maigre & défait, qu'il ſongeaſt à ſe guérir, & non pas à dancer. Ces railleries paroîtroient peut-eſtre froides, mais on doit ſonger que celuy qui dance n'en juge pas ainſi, & que les Rieurs ne ſont pas de ſon coſté, quand il a quelque defaut qui ſaute aux yeux, & qu'on ne peut voir ſans rire. Cela devroit empeſcher les méchans Danceurs de ſe commettre dans les grandes Aſſemblées; mais on eſt pour la Dance comme pour le Chant. Ceux qui n'ont point de voix, chantent toûjours ; ceux qui dancent mal,

ne

ne font autre choſe. On a dit d'un de nos Roys, qu'il aimoit paſſionnément la Dance, quoy qu'il fuſt l'Homme de ſon Royaume qui dançaſt de plus méchante grace. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que les plus beaux Eſprits, meſme les plus galans, & ceux qui ont le corps le mieux fait, ont quelquefois peu de diſpoſition à la Dance. Voiture ſe raille agreablement luy-meſme ſur ce ſujet. *Mademoiſelle de Bourbon*, dit-il, *jugea qu'à la verité je dançois mal, mais que je tirois bien des Armes, parce qu'à la fin de toutes les cadences il ſembloit que je me miſſe en garde.* C'eſt donc une diſpoſition naturelle du corps qu'il faut avoir pour y réüſſir, que tous les Maiſtres ne peuvent

donner, & qu'ils ne peuvent acquérir eux-meſmes, eſtant certain qu'il y a d'habiles Maiſtres à dancer qui dançent peu, & meſme tres-mal. Pour les qualitez de l'eſprit du Danceur, ou plutoſt pour ce qui eſt de ſon humeur & de ſon inclination, on peut adjoûter à ce que nous en avons déja dit, qu'il doit eſtre ſouple, docile, ny trop gay; ny trop ſérieux, s'il veut réüſſir en toutes ſortes de Dances.

Apres avoir parlé de la Dance en general, il nous faut dire quelque choſe de ſon nom, & la defendre contre ceux qui l'attaquent. Le mot de Dance, ou de Bal, eſt ſynonime dans la Langue Italienne, & il eſt vrayſemblable que nous l'avons pris

de l'Italien, *Danza*, ou de l'Espagnol, *Dança*. Les Latins confondent, aussibien que les Grecs, les Danceurs & les Sauteurs; d'où vient qu'ils appellent du mesme nom le Saut & la Dance. Ils ont neantmoins diférens noms les uns & les autres, pour exprimer les diverses sortes de Dances, comme *Chorea*, *Tripudium*, qui estoient des Dances à la ronde, & des Passepieds à peu pres semblables à ceux de Bretagne, ou à la Dance des Bohemes d'aujourd'huy. Les Romains estoient grands Danceurs. Les Fils des Senateurs, dit Macrobe, se perfectionnoient à la Dance, & en faisoient leur occupation, aussibien que leur divertissement; mais elle ne fut

dans ſa perfection chez les Ro-
mains que du temps d'Auguſte.
Les Saliens, qui eſtoient des
Preſtres de Mars, s'appelloient
ainſi, parce qu'ils celébroient en
dançant, les miſteres de ce Dieu.
La Dance a eſté preſque chez
tous les Peuples une eſpece de
Culte religieux. Dans l'ancien
Teſtament, David dança de-
vant l'Arche, & les Iſraëlites
avoient dancé devant le Veau
d'or par forme d'adoration. Les
Dervis chez les Turcs font leurs
prieres en dançant au ſon de la
Flute & du Tambour, & tour-
nent avec tant de vîteſſe, qu'à
peine les peut-on voir en face;
& à la reception d'un Novice,
on fait les prieres en dançant
autour de luy avec tant de vio-

lence, qu'ils tombent tous à terre, presque évanoüis. C'est encor la coûtume des Jezides dans leurs Prieres publiques, mais leurs Dances sont plus graves & plus moderées que celles des Religieux Turcs. Valere Maxime rend une assez belle raison de cette pratique de dancer dans les Careſmes de la Religion. Il dit que les Roys de Toscane ne vouloient pas qu'il y eust aucune partie en l'Homme qui ne servist au culte des Dieux. Ainsi comme le Chant appartenoit à l'esprit, le Bal & la Dance apartenoient au corps, & devoient estre employez à ce saint ministere; & selon Aristote, la Musique & la Dance sont les deux plus loüables, aussi

bien que les deux plus agreables exercices du corps & de l'eſprit.

La Dance n'eſt pas toûjours un effet du Vin & de la bonne chere, & je ne ſçay pas comme on a pû dire qu'il faut eſtre fou pour dancer avant déjeuner. Quoy que Bacchus ait eſté un grand Danceur, & que les premieres Dances ayẽt commencé dans les Feſtes & dans les Jeûnes, elles n'en ſont ny plus criminelles ny plus honteuſes. Elles ne ſont pas toutes auſſi blâmables que celle d'Herodias, & n'ont pas toutes pour prix la teſte de S. Jean-Baptiſte. Elles ne ſont pas toutes furieuſes, & inſpirées du Diable comme cette Dance appellée vulgairement

la Dance de S. Jean, qui estoit une maladie contagieuse qui infecta les Païs-Bas en l'année 1373. C'estoit une passion maniaque, ou une frénesie. Ceux qui en estoient atteints, se dépoüilloient tous nus, & couronnez de fleurs, se tenoient par les mains, & couroient les Ruës en dançant comme des Bacchantes, & ils chantoient & dançoient avec tant de violence, qu'ils en tomboient par terre tous hors d'haleine, & si fort enflez, qu'ils auroient crevé sur l'heure, si on n'eust pris le soin de leur serrer le ventre avec de bonnes bandes; mais ce qui estoit de plus fâcheux, c'est que ceux qui les regardoient estoient souvent pris de la mesme manie.

Il y a donc des Dances forcenées & de Corybantes. Il y en a de lascives & de dissoluës. Celles-là sont vitieuses, & méritent l'aversion & la censure des honnestes Gens. Mais aujourd'huy l'on a banny de la Dance, ce qu'elle avoit de sale & de grossier, & il ne faut pas la condamner, parce que quelques Princes, comme les Empereurs Tibere & Albert, qui ne sçavoient point dancer, l'ont mépriſée. Je suis surpris que Ciceron ait avancé, en défendant Murena, qu'il estoit honteux à un Romain de dancer. Les Romains pouvoient ils mépriſer une chose qui faisoit partie de leur Religion, eux qui tenoient à honneur d'estre du nombre des Prestres Saliens,

qui eſtoient des Danceurs ? Ne ſeroit-ce point plutoſt que Caton auroit accuſé Murena d'avoir ſauté en public, & diverty le Peuple par quelques tours de ſoupleſſe ? ce qui commençoit déja d'eſtre mépriſé, & qui obligea l'Empereur Tibere á chaſſer de Rome les Sauteurs & les Baladins, qui dans l'équivoque du mot Latin, ſont ſouvent confondus avec les Danceurs?

Comme la Dance eſt un divertiſſement qui ſe pratique entre les deux Sexes, & que l'amour eſt inſéparable de cette union & de cet aſſemblage, il ſe fourre toûjours dans ſes pas & dans ſes cadences, & il ſemble que tous ces mouvemens ne ſoient faits que pour luy ; mais

il ne faut pas s'en étonner. La Dance, dit Lucien, a pris naiſſance avec l'Amour. Mais ne peut-on point dire auſſi que l'Amour naiſt ſouvent de la Dance? Que l'on ſoit gay ou triſte, la Dance ne reſpire d'ordinaire que l'amour, & à le bien prendre, elle n'eſt qu'un mouvement agreable & régulier qui repreſente le plaiſir ou la peine de deux veritables Amans. Mais comme il y a un amour honneſte & bien reglé, la repréſentation d'une union ſi parfaite, n'a rien qui choque la pudeur & la bienſeance. Il en eſt du Bal comme de la Comédie. Ce ſont à la verité des plaiſirs bien délicats, & qu'il eſt difficile de gouſter ſans en re-

cevoir quelque incommodité, mais qui neantmoins ne ſont point mauvais d'eux-meſmes, quand on les prend avec modération. Il y a des Dances graves & ſérieuſes, où la joye paroiſt moins, & où elle eſt fort moderée. Il y en a meſme de triſtes & de lugubres, comme on voit dans quelques Ballets. Toutes ces Dances repréſentent quelque paſſion, comme l'amour, la colere, mais cette repréſentation n'eſt pas moins propre à les chaſſer de l'ame, qu'à les y introduire. Quoy qu'il en ſoit, pourquoy condamner la Dance par le mauvais uſage qu'on en peut faire, & ne la pas conſiderer du coſté qu'elle peut eſtre utile? Pourquoy trouver à re-

dire qu'un grand Homme ſe délaſſe à la Dance, auſſi-bien qu'à la Chaſſe, des fatigues de la guerre ou des affaires ? La Dance rafraîchit un Homme de guerre, & luy oſte je ne ſçay quel air rude & groſſier que la guerre inſpire. Elle donne de l'air à ceux qui n'en ont point, & elle radoucit & polit ceux qui l'ont farouche & ſevere. Enfin ces ſortes de choſes, dit Mr le Chevalier de Meré (il parle de la Dance & des autres Exercices) donnent de la grace quand on les fait en galant Homme, & meſme quand on ne les fait pas, parce que le corps en eſt plus libre & plus dégagé, & que cela ſe connoiſt, quoy qu'ils ſe tiennent en repos.

Enfin s'il y a une éloquence du corps, on peut dire que c'eſt la Dance qui l'enſeigne. On reconnoiſt à la démarche ceux qui ſçavent bien dancer, comme on reconnoiſt à la parole ceux qui ſçavent parler juſte.

C'eſt une délicateſſe, de dire que la Dance ravale la majeſté du Prince. Quand il s'en acquite de bon air, il ne ſçauroit deſcendre plus noblement du Trône, ny communiquer plus agreablement avec ſes Sujets. Le Bal n'a rien que de pompeux & d'éclatant. La richeſſe, & la ſomptuoſité des Habits, relevent ſa bonne mine, & alors on admire avec plaiſir les belles qualitez de ſa perſonne. C'eſt là qu'il paroiſt en Roy & en ga-

lant Homme. Dans les autres divertiſſemens, il eſt plus confondu avec ſes Sujets. A la Chaſſe, il eſt peu diſtingué. Au Jeu, il ſe familiariſe & ſe découvre trop. Il eſt vray que quand il n'a pas de diſpoſition pour la Dance, il doit peu s'y expoſer, car rien n'attire plus le dégouſt & le mépris qu'un méchant Danceur. C'eſtoit peut-eſtre la raiſon qui faiſoit dire à l'Empereur Federic, qu'il auroit plutoſt ſouhaité d'avoir toûjours eu la fievre, que d'aimer à dancer, comme tous les Princes de ſon temps, quand meſme il auroit bien dancé, dont je doute fort. Il eſt vray qu'un Souverain ne doit jamais eſtre de ces Ballets qui ne re-

présentent rien que de bas, & dont le dessein est imprudent, & l'exécution périlleuse. Tel estoit le Ballet des Sauvages dancé par Charles VI. où il pensa périr comme les autres, & qui le fist retomber dans cette fâcheuse alienation d'esprit, d'où il ne faisoit que de sortir.

Ce Ballet estoit composé du Roy, & de cinq jeunes Seigneurs vestus d'Habits de toile faits à la justesse du corps, couverts de Lin noircy en guise de poil, attaché avec de la poix. Pour éviter le danger du feu, on avoit fait suspendre les Flambeaux, & l'on avoit défendu d'en apporter aucun de dehors ; mais le Duc d'Orleans mal instruit de cette précaution, & curieux

de reconnoiſtre quelqu'un de ces Sauvages qui dançoient liez queuë à queuë, approcha le Flambeau, & mit le feu ſans y penſer à leurs Habits, qui s'embrazerent dans un inſtant. Le Roy dans ce deſordre, s'eſtant fait connoiſtre à la Ducheſſe de Berry, elle le couvrit de ſa Robe, & étouffa par ce moyen les flâmes qui l'alloient conſumer. Le jeune Nantoüillet ayant paſſé promptement à l'Echanſonnerie, fut jetté dans un Cuvier plein d'eau. Les quatre autres furent miſérablement étoufez & devorez des flâmes.

Il y a des temps & des regnes où la Dance a eſté plus en vogue. C'eſtoit un Bal continuel que la Régence de Catherine

de Médicis, ou plutoſt, que le Regne de ſon Mary & de ſes Enfans. Quelque fâcheuſe nouvelle qu'on reçeuſt le matin, elle n'empeſchoit point qu'il n'y euſt Bal le ſoir. On attribuë cela à la politique de cette Princeſſe, qui couvroit par là le mauvais état des affaires, & qui dans ces Aſſemblées avoit la commodité de ménager ſes intereſts. Mais cette politique eſtoit fondée ſur la diſpoſition que les Courtiſans avoient à la Dance, qu'elle entretenoit par l'inclination qu'elle leur en faiſoit naître. On dança encor ſous le Regne de Henry le Grand. Quand je dis qu'on dança, je veux dire qu'on en fiſt le plus grand divertiſſement de

la Cour. On y estoit accoûtumé, la plûpart des Courtisans estant les mesmes du Regne precédent. *Quand je vins à la Cour*, dit le Maréchal de Clérambaut dans les Conversations du Chevalier de Meré, *on estoit persuadé que pour estre honneste Homme, il ne falloit que sçavoir dancer, ou courre la Bague: mais*, continua-t-il, *comme ces Exercices ne sont que pour un certain âge, il arrivoit que ceux qui n'avoient songé qu'à cela, n'estant plus jeunes, ne sçavoient plus à quoy s'occuper.* C'estoit ce que souhaitoit l'adroite Princesse dont j'ay parlé. Elle entretenoit les Courtisans dans cette occupation pendant qu'ils estoient jeunes, afin de les rendre incapables de toutes

choſes, lors qu'ils ſeroient vieux, & qu'ils ne ſçeuſſent plus rien remuer de la teſte, lors qu'ils ne ſçauroient plus remuer les jambes.

Mais s'il eſt ridicule de dancer mal, de trop dancer, & de dancer quand on eſt vieux, il eſt certain que rien n'eſt plus utile & plus neceſſaire aux jeunes Gens. Platon n'a pas défendu la Dance dans ſa République, & ne l'a pas bornée comme nous au divertiſſement des Cavaliers & des Dames; il a crû qu'elle n'eſtoit pas indigne du Sage. En effet, Socrate & Caton ont dancé comme les autres. Le Maréchal de Monluc s'excuſe agreablement d'avoir eſté ſurpris dançant avec ſa Famille,

par un Envoyé du Roy ; & je ne puis blâmer le Maréchal de Camp, à qui Voiture reproche d'avoir recommencé la Boutade juſqu'à trente fois dans un Bal. Il y a des temps qu'on doit donner à la Dance, & l'on peut eſtre grand Danceur & grand Capitaine ; ce qui me fait conclure qu'il n'y a que ceux qui n'y entendent rien, qui condamnent la Dance, quand elle eſt juſte & bien reglée.

Les Réponſes que vous allez voir aux Queſtions du neufviéme Extraordinaire, ſont de Mr Gardien Secretaire du Roy.

Si un Amant qui a le plaisir de voir souvent sa Maistresse dont il se connoist hay, est moins à plaindre que celuy qui en estant éloigné sans espérance de la voir jamais, a la certitude d'en estre aimé tendrement.

VOir souvent ce que l'on adore,
Est un plaisir des plus charmãs;
Mais il faut l'avoüer encore,
Sa haine fut toûjours le plus grand des tourmens.
Estre absent pour jamais des yeux d'une Maistresse,
Pour les sens, il est vray, c'est une longue mort:
Mais estre seûr de sa tendresse,
Pour l'esprit, pour le cœur, quel plus glorieux sort!

Dans un ſi bizarre partage,
Lequel des deux doit avoir l'avãtage,
Ou plutoſt lequel des deux
Croire le plus malheureux?
A force de ſervir, & de conter ſes peines,
On touche les plus inhumaines;
Mais, helas! où voit on de fideles amours,
Quand l'abſence dure toûjours?

S'il eſt poſſible d'aimer fortement, ſans qu'on ſoit aimé.

Moy qui ſuis d'humeur affective,
J'opine pour la negative,
Et ſoûtiens qu'aimer fortement,
Eſt pour ſe faire aimer, l'infaillible agrément.
Depuis le Bavolet juſques à la Cotonne,

Toute Belle voudroit captiver tous les
cœurs,
Et dans ce sentiment ne hait point la
Personne
Dont elle cause les ardeurs.
Je laisse à part la diférence
Que sçait faire un aimable Objet,
S'il veut mettre dans la Balance
Tout ce que la raison dicte sur ce sujet;
Autrement en amour, de mesme qu'en
fortune,
L'avanture est assez commune,
De voir sottement préferé,
A l'Homme d'or, l'Asne doré.

Si l'absence est incapable d'augmenter l'amour.

AInsi qu'une jeune Plante,
Pour profiter, a besoin
D'estre dans un bon fonds cultivée avec
soin,
Et d'avoir du Soleil la chaleur bien-
faisante,

Que toutefois ce bel Astre du jour
S'éloigne en certains temps, & chaque
nuit s'absente,
Puis vient tout ranimer par son heu-
reux retour;
L'amour s'éleve de mesme,
Son fonds doit estre un bon cœur,
Il luy faut de ce qu'il aime
Les regards & la ferveur;
Mais pour entretenir sa vigueur, &
l'accroistre,
Sagement quelquefois l'Objet doit dis-
paroistre.
Trop boüillante Jeunesse, oyez pour
vostre bien,
Si l'amour se détruit par trop de né-
gligence.
Trop d'assiduité peut le réduire à rien.
Croyez sur ce sujet la sage expérience,
Ne cessez point d'aimer, de soûpirer,
Mais ménagez vostre présence,
Vous mettrez à profit l'absence,
Si vous sçavez vous faire desirer.

Comme j'eſtois en cet endroit, un de mes Amis ayant trouvé l'Extraordinaire ſur ma Table, fit preſque ſur le champ le Madrigal qui ſuit, ſur ce qu'on demande lequel des cinq Sens contribuë le plus à la ſatisfaction de l'Homme.

HE', de grace, ſi vous m'aimez,
Songez que la ſenteur me tuë:
Quittez ces Habits parfumez,
Et ſoyez plûtoſt toute nuë;
Chantez, je ſuis charmé de voſtre belle voix.
Quand je mange avec vous, j'ay deux biens à la fois,
Et vous voir ſeulement, me met fort à mon aiſe.
Il me reſte pourtant certain preſſant deſir.
Belle Tibilis, ne vous déplaiſe,
Permettez-moy que je vous baiſe,
Et j'auray bien plus de plaiſir.

Q. de Juillet 1680.

Si par la plus grande satis-
faction que les Sens puissent don-
ner, l'on entend seulement ce
qu'une volupté purement sen-
suelle peut faire sentir de plus dé-
licat & de plus piquant, l'Au-
theur du dernier Madrigal pour-
roit dans cette petite folie avoir
assez bien rencontré. Si d'autre
costé dans une vûë toute oppo-
sée, & la plus noble que cette
matiere puisse fournir, l'on en-
tendoit l'utilité & les avantages
que la partie supérieure de
l'ame tire des Sens extérieurs
pour se connoistre soy-mesme, &
les autres Estres créez; pour
s'élever ensuite à la connoissan-
ce & à l'amour de la premiere
cause, & pour apprendre enfin
le culte qui luy est deû; il n'y

aura point à douter que l'Oüye, & apres elle la Veuë, ne l'emportent sur les autres Sens ; comme ces deux cy estans les seuls capables de moyenner à l'Ame un si excellent bien, j'ay adjoûté la Veuë à l'Oüye, quoy que la Veuë ne soit pas à beaucoup pres si propre pour parvenir à une fin si importante, & qu'elle se trouve à cet égard accompagnée de beaucoup de difficultez ; neantmoins au defaut de l'Oüye, il est certain qu'elle est suffisante, & l'on n'en peut disconvenir apres plusieurs expériences, & entr'autres celle que tout Paris vient de faire en la personne d'un Homme de bonne Famille, qui n'est decedé que depuis quelques années. Il

eſtoit né ſourd, mais par le commerce des ſignes qu'il rendoit aiſé, tant par ſa facilité à les comprendre, que par ſon induſtrie à en inventer de diſtinction tres-ſpeciale, on luy avoit ſi bien apris tous les Myſteres de noſtre Foy, & quantité de choſes ſoit generales, ſoit particulieres, concernant la ſocieté civile, que c'eſtoit une merveille de luy en voir rendre raiſon par ces ſignes, & répondre juſte à mille diverſitez touchant la Religion & l'Etat, comme auſſi touchant la fortune & les affaires de pluſieurs Perſonnes. Il devint aveugle peu d'années avant ſa mort, & ſuporta cette affliction avec beaucoup de patience. Son commerce de ſignes

ſe trouvant ainſi réduit au ſeul ſecours du toucher, il l'entretint encor d'une maniere admirable, & par l'adreſſe de certaines figures & de certains mouvemens, quelquefois diverſifiez par les nombres, il donnoit moyen de ſe faire entendre & cooperoit merveilleuſement à entendre luy-meſme tout ce que l'on vouloit luy faire connoiſtre. Ayant appris qu'un ſien Amy qui avoit une Maiſon de Campagne, en avoit fait accroiſtre le Jardin, il s'y fit conduire, & quand il fut à l'endroit de ce Jardin d'où l'on avoit oſté certain petit Baſtiment, il le reconnut, & s'y arreſta tout court, marquant par des ſignes fort expreſſifs, l'uſage auquel ce petit

Baſtiment avoit ſervy. Apres quelques réfléxions ſur des exemples de cette nature, je penſe qu'à raiſonner de la ſatis-faction qui fait le ſujet de noſtre Queſtion, generalement par les beſoins, par les commoditez, & par les plaiſirs qui conviennent à l'Homme, en tant que raiſonnable, le Sens de la Veuë doit emporter le prix ſur tous les autres. Je ſçay bien à l'égard de la neceſſité, que le Toucher va neceſſairement de compagnie avec tous les autres Sens, qu'ils n'opérent que par ſon ſecours, & qu'il faut que leurs organes ſoient touchez & frapez des eſpeces propres à émouvoir les facultez dont ces organes ſont pourvûs ; mais outre que les

choſes les plus neceſſaires ne ſont pas toûjours les plus excellentes, comme cette neceſſité n'eſt que de moyen & que la fin eſt beaucoup plus noble, les Sens ainſi cõſiderez & comme faiſant actuellement odorer, gouſter, toucher, oüyr, & voir, ſont de cette maniere plus excellens, & c'eſt cette opération complete de la Veuë que je me perſuade eſtre plus neceſſaire & plus avantageuſe que celle des autres Sens. Quel beſoin avons-nous tant de l'Odorat? C'eſt ce me ſemble celuy dont on ſe peut le mieux paſſer. Les plaiſirs du Gouſt & de l'attouchement, ſont à la verité des amorces de la ſage Nature pour exciter l'animal à la conſervation de l'individu, & à

la propagation de l'eſpece. Cependant combien de Gens pour ſe délivrer des douleurs de la goute, ſe paſſent à du lait, & ne prendroient meſmes pour nourriture, s'il ne ſe pouvoit autrement, que des choſes deſagreables au gouſt ? Et combien en voyons nous qui par vertu, ou pour leur ſanté, renoncent volontiers à tout ce que l'attouchement peut donner de plus délicieux, ſans que dans leurs incommoditez les uns ny les autres vouluſſent ſe ſoulager aux dépens de leur veuë ? J'ay meſmes de la peine à croire qu'il y euſt quelqu'un qui choiſiſt plûtoſt d'eſtre aveugle que paralitique, ou ſourd ; à la verité ce ſont des états tres-fâcheux ; mais la Veuë a de grands charmes, elle

eſt d'une grande conſolation, & d'un ſervice preſque univerſel, & c'eſt à ſa faveur que l'écriture & d'autres ſignes, ſuppléent avec plus de facilité aux beſoins de ſe faire entendre. Quant aux commoditez, & aux plaiſirs qui cõtribuent le plus à la ſatisfaction de l'Homme, comme le commode conſiſte à avoir les choſes neceſſaires en abondance, & le plaiſir à joüir de cette abondance, & encores à joüir des choſes qui ne ſont que délectables, & dont abſolument parlant, on pourroit ſe paſſer; la grande ſatisfaction conſiſte auſſi, ce me ſemble, à pouvoir faire des unes & des autres un uſage le plus fréquent, le plus de durée, & le plus diverſifié; cela eſtant, il

faut demeurer d'accord que la Veuë nous donne toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſans comparaiſon mieux qu'aucun des autres Sens en particulier, ny que tous en general. Elle fournit & ſupplée à tout ce qui nous eſt le plus neceſſaire, & le plus agreable, ſoit pour conduire les autres, ſoit pour nous conduire nous-meſmes. L'on voit pendant tout un jour ſans laſſitude, & à la fois, une tres-grande diverſité d'objets, non ſeulement de ceux qui ſont proche de nous, mais encor de ceux qui en ſont beaucoup éloignez, & nous penétrons de l'œil juſques dans les Cieux; nous faiſons par nous-mêmes & avec certitude l'application & l'uſage de

ces choſes : les autres Sens n'ont point tous ces avantages, leur puiſſance plus ou moins bornée, l'eſt toûjours beaucoup en comparaiſon de celle de la Veuë; s'ils nous ſatisfont en quelque choſe, ce n'eſt qu'avec épargne ; ils nous laiſſent toûjours à deſirer bien plus qu'ils ne nous donnent ; les uns embaraſſent quelquefois les autres ; mais celuy-cy ſe meſle agreablement avec eux tous, non pas par un miniſtere ſervile comme celuy du Toucher, mais pour ainſi dire, par une libéralité & munificence ſeigneuriale, & pour leur donner en quelque ſorte ce qui leur manque ; l'expérience journaliere prouve aſſez cette verité, l'on n'eſt pas entierement

content des objets des autres Sens ſans le concours de la Veuë ; on veut voir les fleurs qui réjoüiſſent l'Odorat ; on a le meſme deſir pour le manger & pour la boiſſon, qui vont chatoüiller le Gouſt ; la Veuë ſe porte avec empreſſement vers ce qui donne du plaiſir par le Toucher, & meſmes à l'égard des ſujets d'où émanent les ſons qui charment l'oreille, & par l'oreille l'eſprit ; l'on n'eſt pas bien content ſi l'on ne voit l'Orateur & les Muſiciens. Pour concluſion interrogeons ceux qui ont le malheur d'avoir perdu ce tréſor de la vie ; je penſe que nous en trouverons peu qui ne demeurent d'accord de ce que j'oſe ſoûtenir, & qui n'avoüent

que ce funeſte état les réduit à une tres-fâcheuſe indigence, au milieu meſmes des plus grandes richeſſes ; que parmy toutes les délices que l'on ſe puiſſe imaginer, ils n'ont que des plaiſirs mutilez ; que d'eſtre perpétuellement à charge aux autres & à ſoy-meſme ; de ſe trouver pour ainſi dire abſens de toute choſes quand toutes choſes leur ſont preſentes, & de ſe reveiller chaque jour ſans jamais en revoir la lumiere ; une vie ſi miſérable eſt proprement parler une mort avancée.

De l'origine de la Dance.

SAns conſulter les Autheurs qui peuvent avoir écrit ſur ce ſujet, je vay donner un cours libre à mon imagination, & raiſonner enſuite ſimplement par conjecture. Si je rencontre quelque choſe qui en vaille la peine à la bonne heure, ſinon je ſeray bien aiſe d'apprendre que l'on ait mieux penſé, car de certitude entiere, je ne croy pas qu'il ſoit poſſible d'en trouver; & j'eſtime que pour ces choſes ſi generales dont l'origine eſt ſi éloignée, il eſt bon de remonter d'abord au premier âge du Monde. J'y conſidere donc les

Hommes vivans enſemble dans une grande liberte, exempts à raiſon de leur frugalité & de leur peu de beſoins, de tant de chagrins qui ſe ſont fait ſentir depuis, exempts auſſi de toutes ces contraintes que ceux qui ſont venus apres eux ſe ſont impoſées, & à nous, & à qui l'on a donné les noms de bien-ſeance & de politeſſe. Comme dans cet heureux état ils ſuivoient preſque en toutes choſes les mouvemens de la bonne Mere Nature, & qu'à raiſon de cette liaiſon ſi étroite de l'ame avec le corps, il n'y a rien de plus naturel à l'Homme que de marquer par quelque agitation extérieure, celles que ſes paſſions excitent au dedans de luy, que la colere

par exemple, change les traits du visage & altere la voix, que la crainte fait trembler & pâlir, & que la joye au contraire répand un air de serénité sur le front & dans les yeux, & agite le corps de mouvemens libres & d'épanchement, ce qui se voit ordinairement aux Enfans & aux Personnes rustiques, il est à croire que la joye estant la plus ordinaire passion de ces premiers Habitans du Monde, ils ne s'avisoient pas d'en retenir les signes, ny de se contraindre. Ainsi je m'imagine qu'aux évenemens heureux, soit particuliers, soit generaux, qui régardoient ou la Personne, ou la Famille, ou le Hameau; lors d'un Mariage conclud; à la naissance

d'un Enfant ; apres une abondante Recolte, ou apres quelque Victoire remportée sur des Voisins, ils faisoient deux choses à la fois, l'une de dire & de repeter tout haut & fréquemment le sujet de leur joye, & de sauter, de gesticuler, & de se mouvoir plus qu'à l'ordinaire, en un mot de s'abandonner extérieurement comme intérieurement aux transports de cette joye ; & comme ils vivoient avec assez d'union, & que rien ne plaist tant, & ne se communique si aisément que cette passion, tout à fait amie de la Nature, il arrivoit que celuy ou ceux qui avoient ainsi commencé, estoient bien-tost suivis, accompagnez & imitez de bon

nombre d'autres, qui trouvoient ſemblablement bien du plaiſir à reciter ces évenemens joyeux, à s'agiter (& ſi je l'oſe dire) à ſe démener de cette maniere, ce qui forma d'abord une Dance brute, & ſans beaucoup d'ordre ny de grace, eu égard à ce qui s'eſt fait depuis. Voila pour l'origine & pour l'invention ; mais pour le progrés & pour la perfection, voicy auſſi ce qui m'en ſemble. L'on dit, & il eſt vray de la Poëſie & de la Peinture, que celle-là eſt une Peinture parlante, & celle-cy une Poëſie müete ; je croy que l'on peut dire auſſi de la Muſique & de la Dance, que la premiere eſt une Dance qui parle, & la derniere une Muſique qui ne dit mot ; &

comme tous ces agreables exercices se donnent mutuellement la main, je me persuade qu'entre ces premiers Hommes, les plus ingénieux, & principalement les Amans, car l'Amour a esté de tout temps le Pere des inventions, prenant sujet, les uns de ces evenemens que nous venons de dire, & les autres de la beauté de leurs Maîtresses, de leur amour pour elles, & des défauts de leurs Rivaux; Ils en composoient des discours avec quelque peu d'ordre, étofez des plus belles comparaisons qu'ils pouvoient trouver, prenans plaisir de les reciter & déclamer à la loüange de leurs Amis, de leur Patrie, & de leurs Belles, pour se faire aimer & estimer. Expri-

mant donc ainſi le moins mal qu'ils pouvoient leurs penſées & leurs affections, il ſe peut faire qu'ayant dans la ſuite fait reflexion ſur la longueur & brevité des ſilabes, & par la ſeule bonté de l'oreille charmée de la vertu ſecrete des nombres, reconnu quelque choſe de cet agrément & de cette dureté qui réſultent du bon ou du mauvais arrangement des paroles, & de la douceur ou de la rudeſſe de leurs chûtes aux endroits du diſcours qui finiſſent quelque ſens, ou qui veulent quelque repos. Ces obſervations leur auront donné lieu de polir un peu leurs Ouvrages, premierement en diſcours libre & aſſez ſimple, puis en y ajoûtant quel-

ques Fictions qui auront donné commencement à la Poësie, mesmes avant l'invention des Vers qui n'en sont en effet que la derniere partie, mais partie la plus brillante. Je m'imagine de plus qu'ayant d'ailleurs remarqué, soit dans leur parler ordinaire & familier, soit dans les occasions où les Chefs & les Supérieurs parloient en public, soit dans les déclamations de leurs Idiles, soit en badinant avec les Echos, soit en observant les Rossignols & autres Oiseaux de beau chant, que la voix s'éleve, demeure & s'abaisse, & peut parcourir sept degrez diférens d'une octave à une autre, & que tantost elle se porte immédiatement d'un degré au plus

prochain, & tantoſt en obmet quelques-uns & paſſe à de plus éloignez; je m'imagine, dis-je, qu'à la faveur de ces remarques, ils auront trouvé de la grace à diverſifier leurs recits de ce haut & bas, ce qui, comme je croy, ſe ſera pratiqué d'abord plus par caprice & au hazard, que non pas à deſſein de répondre à la ſignification des paroles, ce que les Compoſiteurs affectent, mais avec prudence. En ſuite dequoy & par les meſmes obſervations des longues & des bréves, du bon arrangement, & des cadences, ainſi qu'ils avoient fait à l'égard des diſcours ſimplement prononcez, & ayans de plus reconnu que certains ſujets s'expriment les uns plus, les autres

moins lentement. De toutes ces obſervations, ils auront au commencement formé une eſpece de Plain-Chant, puis un Chant plus hardy & plus diverſifié, avec quelque eſpece de meſure, plus ou moins précipitée. Ces Recits & ces Chants, ayans reçeu de temps à autre ces accroiſſemens & ces embelliſſemens, il eſt aiſé de comprendre que la Dance qui les accompagnoit tres-ſouvent en aura auſſi profité; que les pas & les figures, & tous les mouvemens qui la concernent, s'y feront imperceptiblement reglez & conformez, & qu'ainſi elle ſe ſera trouvée beaucoup moins deſordonnée qu'auparavant. Le monde ſe multipliant & ſe po-

liſſant de plus en plus, l'on aura trouvé les diférentes parties de Muſique, Deſſus, Hautecontre, Taille & Baſſe ; l'invention des Inſtrumens à vent & à cordes, aura ſuivy de prés celle du Chant (car je ne puis eſtre de l'opinion de ceux qui leur donnent l'antiquité ſur luy :) ces Inſtrumens ſe ſeront trouvez d'une merveilleuſe utilité pour la Dance, & tous ces agreables exercices auront pris de meilleures formes, & embraſſé un plus grand nombre de ſujets ; ce qui n'avoit ſervy au commencement que pour la joye, aura auſſi eſté employé aux occaſions d'affliction, pour la perte des Parens, des Amis, & des bons Citoyens. Le Culte des Idoles

ayant

ayant esté introduit, & les Hymnes, les Odes, les Orgies, les Bachanales, mises en usage, la Dance aura presque toújours esté de la Feste. Enfin sous les Peuples les plus civilisez, la Poësie & la Musique se feront perfectionnées, & la Dance aura esté à leur imitation réduite en préceptes, avec les distinctions & divisions convenables; premierement pour l'air, le port, & la bonne grace de la Personne, puis pour les pas, les figures, & les autres mouvemens; on l'aura distinguée en Haute & Basse, celle-là pour les Spectacles publics, celle-cy pour les Divertissemens familiers; l'on s'en sera accommodé selon les sujets, graves ou enjoüez; les

Villageois auront retenu leur maniere simple & rustique ; les Prestres des faux-Dieux auront pris celles qu'ils auront crû exprimer plus de venération par la gravité, ou plus de zele par une commotion extraordinaire, comme l'on voit encor aujourd'huy chez ce qui reste d'Idolâtres, & chez les Turcs mesmes. La Tragédie devenuë pompeuse, depuis sa foible & basse origine du Chant du Boucq, n'aura pas oublié la Dance dans les Chœurs, qui ne servoient pas seulement à distinguer les Actes, ou les espaces qui équipolent aux Actes, mais qui enroient aussi dans la Représentation Dramatique, & faisoient office de personnages. De la

Muſique & de la Dance ſera venuë l'invention des Pantomimes, ces Chefd'œuvres d'expreſſion muete des paſſions, & dont l'uſage devoit, à mon ſens, eſtre quelque choſe de fort agreable, & de fort touchant. Ainſi tout conſideré, j'eſtime que la Dance aura pris naiſſance chez chaque Peuple de la Terre, & je n'eſtime pas qu'il en faille attribuer l'Invention à quelque Héros, ou à quelque Illuſtre en particulier, où y bien la gloire de quelque accroiſſement à quelques habiles de chaque Nation, ce qui aura fait auſſi que chaque Nation l'aura pratiquée conformément à ſon génie guerrier, amoureux, civil, gay, galant, & aura par cette raiſon trouvé & affecté

quelque Dance particuliere; de-là certaines Dances chez les Grecs, la Lidienne, la Phrigienne &c. termes qui répondoient aux noms, & aux modes de leur Musique, & qui font voir encor la grande affinité qu'il y a toûjours eu entre cette Science & cet Exercice; de-là la Courante Françoise, la Sarabande Espagnole ou Moresque, & ainsi du reste. Mais je ne songe pas que j'entreprens & hazarde beaucoup, de debiter icy ces réveries dans un temps principalement, où je viens d'apprendre par voſtre Ordinaire de Juin, qu'il y a une Académie érigée pour la Dance, avec Chancelier, Secretaire, &c. & que partant nous avons tout lieu

d'eſperer que ces Meſſieurs prendront la peine d'en écrire amplement, & de nous en donner de plus belles lumieres, & peut-eſtre plus certaines.

Que la Dance ſoit choſe naturelle à tous les Peuples de la Terre, cela ſe voit par la paſſion que ceux du Nouveau-Monde ont pour cet exercice, avec leurs Chanſons & leurs Symphonies de Baſſins. Il y en a parmy eux, qui croyent comme nous l'immortalité de l'Ame, & qu'apres la mort il y a des récompenſes & des peines, pour ceux qui auront bien ou mal vécu, & qui font conſiſter ces récompenſes des Bons, à aller pour jamais au dela de leurs Montagnes chanter & dancer avec leurs Peres.

Nous voyons auſſi les pauvres Eſclaves Negres, que l'on occupe dans les Indes à des travaux fort penibles, pendant dix-ſept heures des vingt-quatre du jour, en employer à dancer quatre des ſept que leurs Maîtres leur laiſſent pour le repos de la nuit, & ne donner au ſommeil que les trois qui leur reſtent. Et comme leur Dance eſt tres-violente, & d'une fatigue qui mettroit bien-toſt ſur les dents nos plus robuſtes d'Europe, l'on peut juger par là de la paſſion de ces pauvres Gens pour ce divertiſſement, puis qu'ils le préferent de beaucoup à leur repos, & qu'ils eſtiment ſe délaſſer par un travail, qui peut-eſtre, n'eſt guére moins rude que celuy que

l'on exige d'eux. Pardonnez cette adition & ce hors-œuvre, au peu de loisir que j'ay présentement, qui m'oblige à écrire sans façon, & avec plus de négligence que je ne voudrois ; la mesme raison me dispensera de rien dire de la Sympathie : car encor qu'il n'y eust presque autre chose à faire qu'à extraire des Autheurs qui en ont écrit (ce que l'on peut faire quelquefois pour obliger le Public, en attribuant toujours l'honneur à ces Autheurs) il faut neantmoins pour un sujet comme celuy-là, du temps & des soins, que je ne puis présentement ny prendre ny donner.

On m'a donné la Conclusion de

l'Hiſtoire amoureuſe des Fleurs, dont vous avez veu le commencement dans le ſeptiéme Extraordinaire, & la Suite dans le neufviéme. C'eſt toûjours le meſme ſtile & la meſme invention, pour déguiſer agreablement des Avantures qui ſont veritables, à ce que m'aſſure leur Autheur, qui ne m'eſt connu que ſous le nom du Berger Fleuriſte du Pais des Am. B. Je vous envoye cette Fin, précedée d'une Lettre galante qu'il écrit à ſa chere Violete, dont il eſt abſent.

LE BERGER FLEURISTE,

A MADAME DE ***

LA Ville où je ſuis, paſſe pour la plus belle & la plus divertiſſante du Monde; & cependant, Madame, je n'y trouve que de l'inquiétude & des ennuis. Voila ce que c'eſt qu'eſtre hors de ſon élement. On n'a point à eſperer de repos que l'on n'y ſoit retourné. Les Poiſſons n'aiment point l'air, quelque ſerain qu'il puiſſe eſtre; & les Oiſeaux ſe plaindroient de l'eau la plus claire, s'ils en eſtoient couverts.

Tant que je ſeray éloigné de vous, ne voyant rien de ce que j'aime, je n'aimeray rien de ce que je verray. Je me plaindray de la fortune & des affaires qui m'arrachent à mon panchant; & languiſſant dans un déplorable état de contrainte & de ſouffrance, je m'écriray chaque jour

Qu'il eſt rare dans l'abſence,
De trouver un bon moment;
Et qu'un cœur plein de conſtance,
Endure un cruel tourment!
J'en ay fait l'expérience,
J'en puis parler ſçavamment.

Comme un Eſclave à la chaîne,
Mon deſtin n'a rien de doux:
La Beauté la plus humaine
Attireroit mon couroux.
Tout me cauſe de la peine,
Hormis de penſer à vous.

Seray-je encor longtemps exposé à cette rude épreuve de patience, & ne reverray-je pas bientoſt ces beaux yeux, qui ſont ſeuls capables de me faire recouvrer par leurs favorables regards, la joye & la tranquilité que j'ay perduës?

A mille maux chaque jour
Ie me ſens l'ame aſſervie.
Mais qu'elle ſera ravie
Au moment de mon retour!
Loin de vous je ſuis ſans vie,
Vos yeux me rendront le jour.

EB

Ah que j'ay d'impatience
Pour ces plaiſirs innocens,
Dont voſtre aimable préſence
Sçait ſi bien charmer les ſens!
Penſez à ce que je penſe,
Et vous plaindrez les abſens.

En verité, Madame, je mérite bien que vous me plaigniez, & à moins que mes Rivaux ne vous divertiſſent plus que je ne voudrois, vous ne devez pas eſtre trop ſatisfaite du deſtin qui ſembloit ne m'avoir ſéparé de vous, que pour quelques jours, & qui va prolonger mon éloignement à des mois entiers. Ce mauvais tour eſt un de ſes effets ordinaires. Il me déſole, & je ne pourrois le ſupporter ſans mourir, ſi je ne m'aſſurois que les ſentimens de voſtre cœur, tels que vous avez eu la bonté de me les faire paroiſtre, ſont à l'épreuve de l'abſence & du temps, & que je vous trouveray à mon retour auſſi tendre & auſſi favorable que vous l'eſtiez

pour moy quand je ſuis party.

Puiſſe l'Amour, dont rien ne m'eſt
plus doux
Que de reconnoiſtre l'empire,
Vous conſerver pour moy juſqu'à ce
que j'expire,
Comme juſqu'au tombeau je veux vivre
pour vous.

CONCLUSION DE L'HISTOIRE AMOUREUSE DE QUELQUES FLEURS.

QVelque bruit que l'on fiſt ſur les bords de la Fenſe,
Au pied du Mont charmant, aux quartiers d'alentour,

De revoir le Muguet enteſté d'une
amour
Dont il avoit bravé tant de fois la
puiſſance;
On jugea que la remontrance
N'eſtoit pas alors de ſaiſon.
On ſçavoit par bonne raiſon,
Et par expérience,
Qu'on ne peut arreſter dans leurs pre-
miers courans,
Les paſſions, non plus que les torrens.
Le recours donc fut à la patience.

Cependant nos deux Fleurs
Goûtoient dans le retour de leurs vives
ardeurs,
Tous les plaiſirs qu'accorde la licence,
Sans faire tort à l'innocence;
Et jamais le Soleil n'émût tant de
tranſports
Dans le tendre cœur de Clitie,
Que le Muguet par ſimpatie
En reſſentit alors
Pour l'engageante Violette,

Tant cette petite finete
Sçavoit bien l'ébloüir par les brillans
tréſors
De ſon eſprit & de ſon corps,
Et luy cachoit avec adreſſe
Tout ce qu'elle avoit de foibleſſe.

Leur commerce dura longtemps.
Le Violier devoit revenir au Prin-
temps,
On s'attendoit à ſa préſence;
Sans luy troubler l'eſprit mal-à-propos
Par des avis pleins d'imprudence,
On prit ſoin, on fit diligence
De travailler à ſon repos.

Ce fut l'illuſtre Impériale,
Toûjours pour le Parterre, en ſes bontez
égale,
Qui conçeut ce deſſein, & qui l'exé-
cuta.
Voicy comme elle le tenta.

Elle ſçavoit que depuis l'avanture

Qui causa la rupture
De nostre Violete, & de nostre Mu-
guet :
Cet Amant irrité jusqu'à l'excés
contre elle,
N'estoit point éclaircy de ce qu'elle
avoit fait,
Ayant voulu pour cette Belle
Estre par tout sourd & muet.

Elle élût donc une Lumiere
Bien instruite de la maniere
Qu'avoit vescu depuis ce jour,
Aux yeux de Flore & de sa Cour,
La petite Fleur printanniere,
Pour en instruire à fonds nostre volage
Amant,
Et luy faire voir clairement
Qu'à tort il estoit infidelle
A la sage Immortelle;
Et voulant luy donner plus de confu-
sion,
Elle pria deux Tubéreuses,
Grandes Fleurs, & fort sérieuses,

De suivre la Lumiere en sa commission.

Avec ces deux Témoins, on vit donc
cette Belle
Au Quartier du Muguet aller avec
grand zele.
Il raisonnoit alors sur cette passion
Que l'on venoit combatre,
Qui d'un coup avoit eu la force de
l'abatre,
Malgré son indignation,
Et s'en entretenoit avec une Pensée;
Petite Fleur de bonne affection,
Qui la nommoit tout franc, une ardeur
insensée.

Dans cette disposition
La Lumiere l'aborde avec un air
affable,
Et luy dit, d'un ton agreable;
Gentil Muguet, je viens avec ces
nobles Sœurs,
De la part de l'Impériale,
Dont vous sçavez l'humeur loyale,

Et de vingt autres belles Fleurs,
Qui ſont toutes de bonnes mœurs,
Vous découvrir une conduite
Qui peut empeſcher vos malheurs
D'avoir une plus longue ſuite.
Ecoutez donc des veritez,
Dont ſans erreur je ſuis inſtruite,
Et de mon diſcours profitez.

On voulut autrefois vous donner de l'ombrage
Du grand & fameux Tourneſol;
La Parque l'a cueilly dans la fleur de ſon âge,
Et c'eſt un grand dommage,
Il n'avoit malice ny dol;
Mais ſçachez qu'il faiſoit un veritable hommage
De ſon cœur amoureux, à cette Fleur peu ſage,
Qui du voſtre (dit-on) a fait un ſecond vol;
Qu'il panchoit vers elle à toute heure;
Qu'elle panchoit vers luy de la meſme façon;

Qu'ils s'alloient, ſans la mort, meſme
unir de demeure,
Pour ſe voir de plus pres, ſans cauſer
de ſoupçon.

EB

Sçachez qu'en voſtre abſence, une
Fleur érrangere,
Oeillet d'Inde, ou pareil poiſon,
S'arreſtant dans ces lieux pour cer-
taine raiſon,
Apres quelque douceur legere,
Luy témoigna quelqu'inclination,
Et qu'elle y répondit avec tant d'im-
prudence,
Et tant de paſſion,
Que le Parterre en fut en grande
émotion.
Le Violier voulut courir à la van-
geance,
Mais ſa foible compaſſion
Attira ſa ſote clémence.

Sçachez qu'elle oſa bien avec le Che-
vrefeüil,

Sans ſuite & ſans Compagne,
Au plus fort du Printemps, s'en aller
en campagne.
Vous jugez bien qu'il n'en prit pas
le deüil.
Vous connoiſſez l'humeur de ce
Compere.
Ce qu'ils firent alors, ſans-doute eſt
un miſtere.
Mais eſtre ſeul à ſeul, parmy nous
c'eſt l'écueil
De la Vertu la plus ſevere.
Ce voyage eut pour but de voir une
autre Fleur
Que l'on appelle Capucine,
Qui montroit une grande ardeur,
Qui ſe flatoit de bonne mine,
Qui preſchoit ſon crédit, & ſur tout
en Cuiſine;
Fleur toutefois de vilaine couleur,
Au Pavot ſemblable en odeur,
Et tout auſſi faquine.

Sçachez enfin que depuis le momen-

Que ce puant Pavot eut ſeul en ſa
retraite
A ſa diſcretion la pauvre Violete,
Il eſt toûjours dans l'amoureux tour-
ment;
Qu'il ſe rend de concert une fois la
ſemaine,
De nuit, dans ſon Jardin, pour luy
conter ſa peine,
Si le bon Violier du Jardin eſt abſent;
Oubien, de jour, chez la Mamie,
Leur intime & commune Amie,
Si le bon Violier au Jardin eſt pré-
ſent.
Raiſon qui fait que chez cette Intri-
guante
Aſſidûment l'un & l'autre fréquente,
Et que le Jardin voit ſouvent
Sa petite clôture au vent,
Quoy qu'il ne greſle, ny ne vente.

Je ne vous parle point du gros Volu-
bilis,
Il a recommencé de ramper aupres
d'elle;

Vous verrez bientoſt ſi la Belle
Le met au rang des Favoris;
Mais on ſçait que ſon voiſinage,
Qui le fait en tout temps joüir
Des moyens de la voir & de la ré-
joüir,
Cauſe un fâcheux ombrage
Au Chevrefeüil, qui ſouvent en dit
rage,
Et meſmes au puant Pavot,
Qui n'en penſe-pas moins, quoy qu'il
n'en diſe mot.

Ce n'eſt pas tout, certaine Fleur
amere,
Fleur de Peſcher, Fleur à Cliſtere,
Eſt à toute heure à ſon coſté,
Sous prétexte de ſa ſanté;
Et la Belle ne peut ſe paſſer, ny ſe taire
De cette Fleur d'Apoticaire,
Ny meſme avaler un morceau,
Sans luy donner part au Gâteau.

Voila ce que j'avois, cher Muguet,
à vous dire,

Ce n'eſt ny Fable, ny Satire.
Jugez de là quelle eſt l'humeur
De la Belle qui vous captive.
On n'y connoiſt ny fonds, ny rive.
Mille Amans tiendroient dans ſon
cœur,
L'accés en eſt ouvert à tout noſtre
Parterre;
Il ne faut pour l'avoir, que dire une
douceur;
Mais ce qui vaudroit bien qu'on luy
jettaſt la pierre,
C'eſt qu'on luy voit faire auſſitoſt
faveur
A la plus déteſtable Fleur,
Qu'à la plus belle de la terre.

Ainſi ce ſeroit ſe tromper,
De s'attendre à quelqu'avantage
Que le Rival ne ſçeuſt pas attraper.
C'eſt ſon plaiſir, c'eſt ſon uſage,
Vous ne la ferez pas changer.
Son teint eſt beau, ſon œil aimable,
Mais ſon humeur eſt indomptable,

On ne la ſçauroit corriger.
Jugez apres cela, s'il eſt bien agreable
De partager un cœur avec mille
Rivaux;
Ou ſi plutoſt l'on n'eſt pas miſé-
rable,
D'avoir à ſouffrir tant de maux.

Muguet, joignez à ces raiſons puiſ-
ſantes,
Luy dit l'une des Aſſiſtantes,
Que le bon Violier eſt voſtre bon
Amy.

Et reſſouvenez-vous, *adjoûta l'autre*
Belle,
Que voſtre conſtante Immortelle
Ne vous aimoit pas à demy.

Noſtre Amant n'eut pas peu la teſte
embaraſſée,
D'oüir tous ces fâcheux diſcours.
Il regarda triſtement la Penſée,
Ne pouvant renoncer aux nouvelles
Amours;

Puis faiſant un effort, il dit à la
Lumiere,
Je vous rendray dans quinze jours
Une réponſe entiere.

Ce terme-là fut pris, à deſſein d'y
reſver,
Ou plutoſt, afin d'obſerver
Les façons de la Violete.
Mais en bien moins de temps
Il apperçeut les yeux de la Coquete
Déployer en faveur de ſes Rivaux
rampans
(Par leur langue & leurs plis, veri-
tables Serpens,)
Ces graces, ces appas, cette langueur
ſecrete,
Et ces regards enfin, tendres, doux,
amoureux,
Qu'elle avoit employez à rallumer ſes
feux.

Il vit que de leurs traits l'ame eſtoit
moins charmée

Du Chevrefeüil, que du Volubilis;
Auſſi pour luy l'œillade eſtoit moins
animée,
Et ces traits moins hardis.
Mais pour l'autre, elle eſtoit tout à fait
enflâmée,
Et ſembloit témoigner une amour con-
ſumée,
Tant dans ſa flâme & dans ſa pri-
vauté
Il ſe meſloit d'air effronté.

C'eſtoit encore ainſi qu'il vit un petit
Suiſſe
Gardien d'un Tréſor, grand Accoleur
de cuiſſe,
De la Belle ſouvent coup ſur coup
regardé;
Faveur dont il jugea peu digne
Cet Amant tout nouveau, qui s'eſtoit
bazardé
Par le conſeil de quelques Fleurs de
Vigne,
A ſe montrer d'amour pour elle poſ-
ſedé.

Surpris, confus, fâché ; Quoy, *dit-il*
en luy-mesme,
Ses regards sont pour tous aussi-bien
que pour moy,
Et leur douceur extréme
Qui seule m'a forcé de rentrer sous
sa loy,
Où je trouvois un bien extréme,
N'avoit rien de nouveau, ny rien de
singulier?
C'est un charme commun, c'est un
air journalier
Qu'elle prend pour dire qu'elle aime,
A la premiere Fleur qu'elle voit ap-
procher?
En verité, je fus un grand Novice,
De me laisser ainsi toucher
Par un si commun artifice.

Mais ce ne fut pas tout, il vit le petit
Suisse,
Avec nostre Coquete, au coin d'un
Espalier,

La careſſer d'un air tout auſſi familier
Que s'il euſt eu quatre mois de ſervice,
Et meſmes s'emporter ſi fort, que d'ou-
blier
Qu'il avoit d'autres Fleurs, témoins
de ſa malice:
Et la jeune Coquete, en faiſant les
yeux doux,
Luy dire ſeulement, Suiſſe, à quoy
penſez-vous?
Aimant mieux, *ce ſembloit, paſſer pour*
la complice
De ſa temérité,
Que d'en blâmer la liberté.
Vne ſi grande complaiſance,
Qui dans le teſte-à-teſte alloit à con-
ſéquence,
Et qui le lendemain aux yeux de noſtre
Amant
De meſme façon recommence,
Le choque & l'aigrit fortement.
A force d'eſtre bonne,
Violete, *dit-il tout bas*,
Je recõnois que vous ne l'eſtes pas.

Des faveurs qu'on ne peut refuſer à
perſonne,
A tort, ont eu pour moy de ſi puiſſans
appas.

Ce fut bien pis, lors que loin du Par-
terre
Il vit entrer tout ſeuls dans une obſcure
Serre
Noſtre Coquette, & la Fleur de Peſ-
cher,
Et n'en ſortir qu'apres un temps con-
ſidérable;
Et qu'ayant demandé ce qu'ils alloient
chercher
Dans cet endroit deſagreable,
Vne Mignonete luy dit,
Que c'eſtoit pour trouver un Simple
dans le Sable,
Dont ils avoient beſoin, pour un ſoin
charitable.
Vain prétexte, *auſſitoſt reprit*
Le triſte Muguet en luy-meſme;
Lors qu'on va dans un lieu ſi noir,
ſi retiré,

Par l'Amour ſeul on s'y ſent attiré,
L'on n'y cherche que ce qu'on aime.
Helas! je me flatois qu'on ne cherchoit
que moy,
Et dans ce jour, perfide Fleur, je voy
Voſtre recherche égale,
Pour une Fleur medecinale;
Je ne ſuis pas de qualité
A ſouffrir cette égalité.
Voſtre abaiſſement me fait honte,
Il m'a tout-à-fait rebuté;
Plus de retour, jamais je ne veux faire
conte
De vos douceurs, ny devoſtre beauté.

Enfin pour achever de le tirer d'af-
faire,
Il ſçeut que le Pavot devoit paſſer la
nuit
Hors de ſa demeure ordinaire.
Il envoye auſſitoſt un Zéphir qui le
flaire,
Et qui de loin, ſans faire bruit,
En l'obſervant, toûjours le ſuit.

Le Zéphir voit que cette Fleur puãie,
Apres un détour fait, prit un petit
sentier
Qui le mena droit au Quartier
Où résidoit la jeune Plante,
Et qu'en rompant la haye, une Porte
s'ouvroit
Par où soudain il prit sa route,
Et se coula dans un endroit
Où l'on ne voyoit goute.

Plus n'en fut dire le Zéphir:
Mais le Muguet voulant sçavoir le
reste,
Alla le lendemain d'un air doux &
modeste,
De peur qu'on n'aperçeust son curieux
desir,
Sur les lieux, pour s'en éclaicir.
Il vit la Haye avec fracture,
Et fut cruellement troublé de cet effet:
Mais quand il vit la Belle avec le teint
défait,
Il fut fort empeſché de sa triſte figure;

Il ne ſçeut s'il devoit recourir à l'injure,
Ou ſe taire du fait.

La Penſée arriva dans ce temps néceſſaire,
Et luy dit ce qu'il devoit faire,
Tandis que la Coquete ecoutoit le Soucy
qui venoit d'arriver auſſy.

Cher Amy, voſtre ame eſt bleſſée,
Soingez à la guérir, *luy dit cette Penſée,*
Sans en venir jamais à l'éclairciſſement.

L'adroit & fin déguiſement
De la choſe la plus certaine,
Fourbe, menſonge, faux ſerment,
Tout cela c'eſt le chant d'une telle Sirene;
Si vous l'écoutiez un moment,
Il vous pervertiroit eſprit & jugement.
Laiſſez-la donc, innocente ou coupable.
L'apparence eſt contr'elle, & c'eſt plus qu'il ne faut

Pour rendre aux ſages Fleurs cette
Fleur mépriſable.
Elle eſt coquete, & ce defaut
N'eſt non plus douteux, qu'excu-
ſable.
Vous le ſçavez, ne donnez plus
Dans un panneau ſemblable;
Allez, retirez-vous, contre un cœur
ſi peu ſtable
Les reproches ſont ſuperflus.

Ce conſeil fut ſuivy, le Muguet ſçeut
ſe taire.
Il cacha ſon reſſentiment,
Et quitta meſme à l'ordinaire
La Coquete civilement.
Mais il eſtoit changé pour elle.
Le dédain, le mépris, & l'extréme
froideur,
Avoient dans ce moment repris place
en ſon cœur,
Ils en avoient chaſſé toute l'amour
nouvelle,
Et n'y laiſſoient qu'un regret de l'er-
reur.

De s'estre renflâmé pour cette indigne Fleur.

Dans cet état, il fut voir la Lumiere
Pour la remercier de ses heureux avis,
Ils m'ont tiré, *luy dit-il*, de l'orniere,
J'estois gasté, mais je les ay suivis,
Et je leur dois ce que je suis.
Apres, il visita l'illustre Impériale;
Et cette Fleur plus que Royale,
Luy témoigna bien du plaisir
De le voir dégagé de cette amour fatale
Qui ne pouvoit bien réüssir.
Enfin il se rendit chez la sage Immortelle,
Luy demanda pardon de son déreglement;
Elle est du moins aussi bonne que belle,
Il l'obtint aisément.
Il ne vouloit jamais revoir la Violete,
Et bien moins, luy faire la cour;
Mais certaine raison politique & secrete,
En cela voulut son retour.

Il fallut obeïr à cette Loy discrete.

Il la voit donc, malgré l'aversion,
Qu'il a fait succeder à l'indignation
Qu'il ressentoit pour elle.
Il luy rend des respects, il luy montre
du zele,
Il luy tient des discours, mesme d'affe-
ction,
Sans que la Fleur constante & sage
En reçoive le moindre ombrage,
Car le tout n'est que fiction.

On le juge aux bontez qu'a pour luy la
Coquete;
Ses plus tendres regards, ses plus grãdes
douceurs,
N'ont plus pour le charmer, qu'une force
imparfaite;
Et son air tiede, en ces momens fla-
teurs,
Apprend bien que pour elle, il n'a de
ses ardeurs,
De reste au cœur, pas mesme une
bluette.

Il passe en son esprit pourtant pour son
Amant,
Parce qu'à se flater la Belle est trop
sujete,
Pour pouvoir l'accuser d'un second
changement,
Ne croyant pas le premier seulement.
Cette erreur est douce, il l'y laisse,
Et cependant son cœur porte agreable-
ment
Autrepart sa tendresse.
En effet, aujourd'huy son plaisir sin-
gulier,
Sa gloire la plus belle,
C'est le desir qu'il a d'estre tokjours
fidelle
Dans l'amitié du trop bon Violier,
Et dans l'amour de la sage Immortelle.

SENTIMENS SUR LES QUESTIONS DU DERNIER EXTRAORDINAIRE.

Quel eſt le plus grand chagrin qu'une Maiſtreſſe puiſſe donner à un Amant.

LE déplaiſir d'un Amant à qui ſa Maiſtreſſe ne laiſſe aucune occaſion de la voir, cauſe des douleurs ſi vives, que je n'aurois point balancé il y a quelques années, à ſoûtenir que c'eſt le plus grand qu'elle ſoit capable de luy donner. Mais l'é-

preuve que j'ay faite depuis ce

temps-là d'un autre chagrin, m'a tiré d'erreur. J'ay veu mon Rival traité favorablement de ce que j'aimois, tandis que la Belle m'accabloit de ſes mépris, & qu'elle n'eſtoit touchée ny de mes ſoûpirs, ny de mes plaintes. A mes yeux meſmes elle ſe faiſoit une joye d'accorder à ce Rival les plus obligeantes marques d'eſtime que la bien-ſeance luy pouvoit permettre, ſans que l'empreſſement de mes ſoins m'attiraſt jamais que des rebuts. Il eſt impoſſible d'exprimer ce que j'ay ſouffert dans ce triſte état. & c'eſt par là que je ſuis entierement convaincu qu'il n'y a point de ſuplice plus cruel pour un Amant, que celuy que je vous viens de repréſenter.

Si le ſouvenir d'un plaiſir paſſé dont on ne joüit plus, cauſe du plaiſir, ou de la peine.

CEtte Queſtion me ſemble aſſez difficile à décider, car comme il eſt vray que lors qu'on a enfermé quelques eſſences dans un vaſe, l'odeur y demeure encor longtemps apres qu'on les en a retirées, de meſme on peut dire qu'un plaiſir, quoy que paſſé, laiſſe en s'en allant celuy d'en avoir joüy, & que la ſatisfaction qu'on gouſtoit dans les doux momens de ce plaiſir, chatoüillant noſtre imagination, nous en cauſe de nouveaux, ſelon que nous rappellons fortement d'agreables ſouvenirs.

Cependant comme nous ſou-haitons naturellement le bien que nous n'avons plus, noſtre cœur flaté d'abord de l'aimable ſouvenir d'un plaiſir paſſé, ſoûpire apres la poſſeſſion du meſme plaiſir, & de ces ſoûpirs qui ne ſont autre choſe qu'un deſir que bien ſouvent nous ne ſçaurions ſatisfaire, il paſſe inſenſiblement au regret d'en eſtre privé, & enfin de ce regret, à une peine & à un chagrin qu'on ne peut bien expliquer. Celuy qui ſe trouve dans cet état, eſt à peu prés comme un Homme, qui dans un ſonge s'imagine eſtre au milieu de mille plaiſirs. Tous ſes ſens eſtant excitez par ſon imagination, il eſt auſſi ſatisfait dans ce moment que s'il joüiſ-

soit des plaisirs mesmes qu'elle luy a figurez. Mais s'éveillant dans le temps qu'il croit avoir le plus de sujet d'estre content, il semble qu'il n'a ouvert les yeux que pour perdre de veuë les plaisirs qu'il avoit crû posseder, & cette perte luy cause un chagrin plus ou moins grand, selon que le bien dont son songe le flatoit, luy a paru estimable. De mesme l'imagination de celuy qui se souvient des plaisirs passez, emportée par ce souvenir, luy fait gouster plus de satisfaction qu'il n'en recevoit dans la joüissance mesme, d'autant que luy représentant en un moment tous les plaisirs qu'il a eus, ou pendant un jour, ou pendant plusieurs heures, elle luy en ra-

maſſe les plus ſenſibles douceurs, & les luy fait gouſter toutes preſque en un inſtant ; mais cet Homme ſe réveillant un peu apres comme d'un ſonge, & faiſant reflexion que non ſeulement ce ſont des plaiſirs paſſez, mais qu'il eſt peut-eſtre dans l'impuiſſance d'en joüir jamais, il tombe dans un chagrin d'autant plus ſenſible que tous ſes ſens eſtoient diſpoſez à la joye, & je ne doute point que le chagrin ne l'emporte de beaucoup ſur la ſatisfaction qu'il avoit gouſtée un moment auparavant. Si vous me dites que cela ne ſçauroit eſtre, & que puis que le chagrin naiſt du plaiſir qu'on a eu, il doit eſtre meſuré à ce plaiſir, & qu'ainſi

l'un ne peut-estre plus grand que l'autre a esté, je vous répondray que lors qu'on ne joüit plus d'un bien, nostre imagination, comme si elle se plaisoit à nous tourmenter, nous le représente toûjours plus grand qu'il n'est en effet, en sorte qu'on pourroit dire, que la privation d'un bien, quel qu'il soit, est une espece de Microscope qui grossit les plaisirs attachez à la possession de ce mesme bien; outre que le plaisir que nous cause un souvenir agreable ne nous dure qu'un moment, & autant de temps qu'il en faut à l'imagination pour refléchir sur la perte de ce que nous ne possedons plus, au lieu que le chagrin que l'on en

reſſent dure, & nous tourmente longtemps.

Lequel touche plus aiſément le cœur d'une Belle, ou celuy qui ſe déclarant d'abord, employe les termes les plus paſſionnez à luy proteſter qu'il l'aime; ou celuy qui en luy rendant beaucoup d'aſſiduitez, laiſſe agir ſes ſoins ſans ſe déclarer.

JE dis que c'eſt le dernier de ces deux Amans. La raiſon eſt que nous mépriſons ordinairement le bien que nous poſſedons, & ſur tout celuy que nous acquerons ſans peine. Ainſi l'Amant qui ſe déclare d'abord, eſt pour une Belle un bien qui ne luy couſte rien à acquérir, &

dont fort ſouvent elle ne fait pas grand cas. Je ſçay que s'il parle, l'aveu qu'il fait des ſentimens de ſon cœur ne ſçauroit eſtre imputé qu'à la force de ſon amour, & au pouvoir des charmes de ſa Maiſtreſſe; mais l'Amant qui ſe contente de faire parler ſes ſoins, ne fait pas moins connoiſtre qu'il aime, que celuy qui ſe déclare ouvertement. Au contraire, parce qu'il agit d'une maniere oppoſée, il touche plus aiſément le cœur de la Belle. Elle juge de la grandeur de ſa paſſion par celle de ſon reſpect, & eſtant perſuadée de la cauſe qui l'empeſche de parler, elle eſt convaincuë en meſme temps de l'amour qu'il a pour elle, & ſouhaiteroit qu'il

fuſt plus hardy ; ce qui ne fait pas un méchant effet, car elle cherche toûjours apres cela par où le faire expliquer. Elle fait tomber la converſation ſur des ſujets qui luy en facilitent les moyens. S'il ſe déclare, c'eſt ce qu'elle a ſouhaité, & il la trouve toute diſpoſée à l'écouter favorablement. S'il ne le fait pas, cette retenuë ne fait qu'augmenter l'envie qu'elle a de luy entendre dire qu'il l'aime. Cependant comme un ſilence ſi long l'oblige encor à douter ſi elle ne ſe trompe point dans la penſée qu'elle a d'eſtre aimée, elle examine tout de nouveau ſon Amant. Elle étudie ſes regards pour y remarquer quelque langueur qui la convainque de

ſa tendreſſe. Elle écoute ſes ſoûpirs avec plaiſir, ne perd aucune de ſes actions ny de ſes paroles, & apres qu'elle s'eſt fortement aſſurée de ſon amour, elle luy fait connoiſtre par ſes manieres qu'elle n'y eſt pas inſenſible. Il ne faut qu'aimer pour entendre ce langage. Il exprime les plus ſecrets ſentimens de l'ame ; & parmy les vrais Amans, l'union des cœurs eſt toûjours faite, avant que la bouche ait rien expliqué.

Si un Amant mal-traité de la Perſonne qu'il aime, peut ſans l'offencer ſouhaiter la mort.

JE croy qu'il peut faire ce ſouhait ſans que ſa Maiſtreſſe ait lieu de s'en tenir offencée.

Voicy la raiſon que j'en apporte. Un Amant eſt mal traité de ſa Belle, ou parce qu'il eſt hay, ou parce qu'il a commis quelque crime qui le rend indigne de ſa tendreſſe. S'il eſt hay, quel témoignage plus fort luy peut-il donner de ſa complaiſance & de ſon amour, qu'en ſe ſouhaitant la mort, puis qu'il montre en meſme temps qu'il cherche à la délivrer d'un Objet qui luy déplaiſt? S'il luy a fait quelque outrage, il la convainc encor mieux par ce ſouhait de la paſſion qu'il a pour elle, puis que s'il eſt vray que quelque legere que ſoit une faute, elle eſt toûjours fort conſidérable quand elle eſt commiſe envers ce qu'on aime, cet

Amant

Amant veut marquer à ſa Maîtreſſe, que la ſatisfaction qu'il luy feroit par ſon repentir & par ſes chagrins, ſeroit trop peu pour expier une offence que la mort ſeule luy peut faire pardonner, ou ſi vous voulez le prendre d'une autre maniere, en ſe ſouhaitant la mort, il veut luy faire connoiſtre, que deſeſperant de rentrer jamais dans ſes bonnes graces, il eſt incapable d'aimer la vie apres cette perte.

De la nature des Eſprits Folets.

SI je reglois toute la Nature ſelon les ſentimens de Deſcartes, je dirois que les Eſprits Folets ne ſont autre choſe qu'un

composé de certains Esprits ou corpuscules qui émanent de nos Corps, & qui se rencontrant en l'air, se disposent d'une certaine maniere, que par les petits ressorts que ce Philosophe admet dans les Animaux, ils remuent & agissent diféremment selon leur diférente disposition. Mais pour estre de ce sentiment, il faudroit auparavant qu'on eust bien sçeu me convaincre que la volonté de celuy à qui un Esprit s'est attaché, peut changer la disposition des ressorts qui meuvent & font agir cet Esprit. Si cela estoit, je n'aurois pas de peine à comprendre, comment lors que je prierois cet Esprit Folet de faire telle ou telle chose, je le verrois aussi-tost

porté à l'exécuter, quoy qu'il n'euſt pas couſtume de s'attacher à cette action. Or il eſt conſtant que cela arrive tous les jours, & ſur tout en Allemagne, où l'on donne, & où meſme l'on vend ces ſortes d'Eſprits, en ſorte que ſi mon Amy vouloit bien accepter l'offre que je luy ferois de mon Eſprit Folet, il ceſſeroit auſſitoſt de me ſervir, quoy qu'il euſt eſté toûjours attaché à moy, & commenceroit de rendre ſervice à cet Amy. Ce n'eſt pas qu'on ne puſt répondre aſſez probablement à une pareille objection, qu'auſſi-toſt que ces ſortes d'Eſprits ſe ſont formez en l'air, comme je l'ay déja dit, & que le hazard les a fait s'attacher indi-

féremment à la premiere Perſonne avec laquelle ils ont trouvé quelque ſympathie ou d'Atomes ou d'Eſprits, apres cela lors qu'on ſouhaite poſſeder l'Eſprit Folet qu'on voit attaché à un autre, comme ce deſir eſt dereglé, Dieu par punition permet volontiers que la perſonne qui le poſſedoit en ſoit délivrée, & qu'il s'attache de nouveau à celle qui l'a appellé, à condition qu'en luy rendant les petits ſervices qu'ils ont couſtume de rendre, elle en ſoit quelquefois tourmentée ; ce qu'on peut aiſément conjecturer, de ce qu'entre tous ceux qui ont ces Eſprits Folets, il n'y en a aucun qui n'en vouluſt eſtre délivré. Si vous demandez comment ces

petits corps peuvent faire toutes les choſes qui nous ſurprennent, je dis qu'ils les font de la meſme maniere que les Beſtes font toutes leurs operations, puis qu'on peut également imputer & les unes & les autres à la diverſe diſpoſition de la matiere, avec cette diférence, que les Eſprits Folets eſtant compoſez d'une matiere plus ſubtile, ils agiſſent plus ſubtilement, & ſans eſtre remarquez. Mais quoy que ces raiſons ſoient aſſez probables, j'aime mieux me raporter à la plus commune, & croire que ces ſortes d'Eſprits ſont tous diaboliques, & que les Sorciers, que je ne refute pas comme des contes, les évoquent des Enfers, pour les donner à quelques Perſonnes

qu'ils veulent faire ſoufrir, ou qu'ils veulent obliger, car il eſt conſtant que quelques-uns ne font aucun mal. Un de mes Amis le ſçait par expérience. Il a un de ces Eſprits depuis quelque temps, & cet Eſprit ne fait autre choſe que de luy friſer les cheveux du derriere de ſa teſte, comme on friſe une Boucle de Perruque.

DV CAMPOVSSIN, *de Roüen.*

L'AGREABLE DEBAVCHE'.

MArs & Bacchus ſont réünis,
La Paix aujourd'huy les raſſemble,
Et grace à noſtre Grand LOVIS,
Les voila bien d'accord enſemble.

Réjoüiſſez-vous, Buveurs,
Chantez, Yvrognes,
Et ne craignez plus les malheurs
Dont ont ſouvent paly vos trognes;
L'Epée eſt au croc,
Le Vin eſt ſur table,
Et par un échange admirable,
On n'entend plus de choc
Que celuy des Bouteilles,
Des Flacons & des Pots
Que l'on vuide en repos
A l'ombre de nos Treilles:
Il n'eſt plus enfin de combats,
Plus de guerre
Sur la Terre,
Qu'à coups de Verre.
Bacchus a mille appas,
Celébrons ſa mémoire,
Sus, toſt, dépeſchons-nous;
Et ſi l'on m'en veut croire,
Joignons nos voix, & crions tous,
Il n'eſt point de plaiſir plus doux
Que celuy que l'on prend à boire.

SAYROT, de Chaſtillon ſur Seine en Bretagne.

Voicy divers Madrigaux sur les deux Enigmes en Vers proposées dans ma Lettre du Mois de Juin.

I.

CEssez de m'ennuyer de vos vaines chimeres,
Philosophes resveurs, qui ne m'aprenez rien.
Gassandiste, Cartésien,
Je n'ecouteray plus vos Leçons ordinaires;
L'Enigme que je lis, sans tant me travailler,
M'explique mieux que vous la nature de l'Air.

BVRET DE LEPINAY, de Vitré.

II.

JE n'ay pas l'esprit agreable,
Sinon pres du Verre & du Pot:
Et ne puis deviner le Mot
De vostre Enigme, qu'à la Table.

DENIS, Curé de la Mothe en Blesy.

Mr d'Ambreville, de Lisieux, qui a crû que le Mot de la seconde Enigme, estoit la Main, *a finy l'Explication qui suit, par des Vers du celebre Theophile.*

III.

AMy, cesse de tant resver,
Sans peine je viens de trouver
Les deux Enigmes du Mercure.
A mes yeux, ainsi qu'un Eclair,
Le Mot en est brillant & clair:
Mais souffre en cette conjoncture,
Pour m'épargner des Vers la fâcheuse
torture,
Qu'un Poëte jadis sans pair,
Et dont encor le renom dure,
T'aprenne au lieu de moy, d'une veine
plus pure,
Que l'une est la Main, *l'autre* l'Air.

Celuy qui formant le Soleil,
Arracha d'un profond sommeil

L'Air & le Feu, la Terre & l'Onde,
Renverſera d'un coup de *Main*
La demeure du Genre humain,
Et la baze où le Ciel ſe fonde;
Et ce grand deſordre du monde
Peut-eſtre arrivera demain.

IV.

QVe le Mercure eſt admirable!
Il vient de nous donner, pour bannir
le chagrin,
Des Verres de Vin,
Et pour les repoſer, il fournit une
Table.

C. Hvtvge d'Orleans,
demeurant à Mets.

Meſdemoiſelles de la Cour, de S. Denys, ayant trouvé le ſens de la premiere de ces deux Enigmes, l'une d'elles qui n'a jamais fait de Vers, nous donne ſon coup d'eſſay par ce Madrigal.

V.

DAns ce noble Jeu d'avanture,
Nous travaillons souvent en vain.
L'esprit n'est pas toûjours devin,
Pour s'estre donné la torture.
Le premier sujet, quoy que clair,
Ne nous a produit que de l'Air.

VI.

METtez vostre Cheval seulement à l'Etable;
Laissez faire à chacun, Mercure, son Mestier,
Montez vostre Geneſt, piquez vostre Coursier,
Ganimede sans vous servira bien la Table.

L'HERMITE DE SAÇEY,
pres Pontorson.

VII.

PRemiere source de la Vie,
Qui fais tout agir & mouvoir,
Qui vois tout sans te faire voir,

Par qui l'ame nous eſt ravie,
Qui du cœur tires les ſoûpirs,
Qui portes l'aiſle des Zéphirs,
Et les foudres & les tempeſtes,
Qui formant la voix fais parler,
Qui regnes bas, & ſur nos teſtes,
Quel autre corps es-tu, ſi du moins tu n'es l'Air?

RAVLT, de Roüen.

VIII.

MErcure, vos Lecteurs doivent eſtre contens,
Puis que joignant l'utile avec le déle-table,
Vous leur faites paſſer ſi finement le temps,
Tantoſt à la Ruelle, & tantoſt à la Table.

Le Controlleur des Muſes de Montaſnel.

IX.

MIlle Mots dans l'eſprit me viennent à la fois
Deſſus l'Enigme de ce Mois.

Je me flate à chacun d'une heureuse rencontre;
Mais quãd j'y croy voir le plus clair,
Dans le momentque j'en veux faire montre,
Adieu vous dis, tous se perdent dans l'Air.

F. Ha... du Mesnil, de Cambrais en Normandie.

X.

IE n'ay jamais bû dans la Tasse
Des doctes & sçavantes Sœurs,
Ny jamais mon esprit n'a senty les fureurs
Qu'inspire le Dieu du Parnasse:
N'importe, essayons toutefois
A trouver le secret de cet Art admirable:
Minerve, sois-moy favorable,
Et dans ces Vers écrits sur le coin de ma Table,
De la derniere Enigme de ce Mois,
Renfermon le sens veritable.

Gautier, Seigneur du Tronchay lez Tonnerre.

XI.

SI cette Enigme eſt ambiguë,
Il ne s'en faut pas étonner ;
Mais il faudroit eſtre bien gruë,
Pour nier qu'elle euſt le bon Air.

Une des Nymphes de Montaſnel.

XII.

CEtte Enigme, ma foy, n'eſt guére de ſaiſon,
Elle m'a mis en eau, m'a fait mal à la teſte.
Enfin je ſerois mort chez moy comme une Beſte,
Si je n'avois pris l'Air *chez l'aimable Nanon.*

P. C. L'Enjoüe', d'Orleans.

XIII.

VOus vous fatiguez trop, agreable Cloris,
Vous avez déja pris voſtre beau coloris,
Pour vouloir penétrer le ſens des deux Enigmes.

Mercure prend le ſoin de le cacher ſi
bien,
Qu'à peine y comprendrez vous rien;
Quoy que vous ayez là plus de dix fois
ſes Rimes.
Sortez un peu pour prendre l'Air,
Pendant que l'on mettra le Couvert
ſur la Table.
Ce ſont les vrais moyens, ſans plus long
temps parler,
De trouver le ſens veritable
Des deux Enigmes de ce Mois,
Que vous expliquerez toutes deux à
la fois.

ALCIDOR, du Havre de Grace.

XIV.

J'Avois mal à la teſte à force de reſver
A ce que nous cachoit l'Enigme du
Mercure;
Et le Mot me ſemblant difficile à
trouver,

Je pris l'Air, *& ceſſay d'en faire la lecture.*

I. F. JARRES, du Quartier du Louvre.

XV.

AVray-je bien ſçeu deviner
Ce Rien qui ne peut pas ſe dire,
Que jamais on n'a pû décrire,
Mercure, en diſant que c'eſt l'Air?

L'HERMITE DE SAÇEY, pres Pontoiſe.

DE L'USAGE DE LA GLACE.

A MADAME A. D.

LA queſtion du Froid & de la Glace, convient ſi bien aux exceſſives chaleurs de l'Eté, & à la ſatisfaction que l'on y

trouve, qu'il n'eſt pas poſſible pendant les ardeurs de cette Saiſon, de rien propoſer de plus agreable que les moyens d'en faire un uſage ſalutaire, cù la neceſſité, & le plaiſir ſe rencontrent à la fois, & ſervent de délice, & de remede tout enſemble.

Cependant le nombre des ſujets auſquels peut convenir la Glace dans la diférence des âges, des ſexes, des tempéramens, des habitudes, & des climats, eſt trop grand, pour entreprendre une déciſion particuliere comme vous la deſirez, & perſonne ne doute qu'il ne ſoit entierement impoſſible de pouvoir ſatisfaire dans une réponce auſſi generale qu'eſt la

proposition, au bien, & au mal que tant de Particuliers diférens en peuvent recevoir dans leur usage.

En effet, l'expérience nous apprend que dans la santé & dans la maladie, chaque sujet fait si parfaitement la regle qui luy est necessaire, qu'il n'est rien dans le monde qui soit generalement bon, comme il n'est rien aussi qui soit generalement méchant.

Il faut donc avant qu'entrer dans la circonstance particuliere de la question, convenir que la Glace est une congelation du froid, & de l'humide, ou pour ne pas s'engager en des difficultez qui ne se pourroient résoudre dans une Lettre, qu'elle

eſt une congelation de l'eau, par le mélange des eſprits nitreux qui ramaſſent, & réüniſſent les parties homogenées, & hetéro-genées, & donnent cette den-ſité, ou ſolidité glaciale, en ex-primant les parties les plus ſub-tiles de l'eau, laquelle eſtant ainſi glacée, eſt reſerrée dans les lieux les plus propres à con-ſerver ces parties nitreuſes, pour communiquer à l'eau meſme, au vin, & à toutes les liqueurs, ce froid glacial qui ſurpaſſe de plu-ſieurs degrez le froid naturel des eaux des Puits, & des Fontaines.

La neceſſité preſſante que l'on a euë de trouver quelque ſoulagement aux extrêmes lan-gueurs dont les corps ſont abatus, & qui cauſent de ſi

grandes maladies pendant les ardeurs immoderées de l'Esté, a fait penser à ce délicieux secours, qui a passé dans un usage si familier, qu'il est peu de Climats exposez aux grande chaleurs, qui n'en fassent leurs plaisirs, & une habitude continuelle.

L'on a observé aussi depuis l'usage de la Glace, que dans les lieux les plus chauds, on est moins sujet à tant de périlleuses maladies, & aux fiévres malignes pendant l'Eté, & qu'il n'y meurt pas une si grande quãtité d'Hommes par les desordres que les chaleurs causent dans nos corps, parce que la Glace tempere si parfaitement ceux qui la peuvent suporter, qu'on peut dire

qu'elle eſt un agreable remede dans les chaleurs. Leur excés ſemble demander un pareil contraire pour empeſcher la réſolution, ou la diſſipation des eſprits, & des humeurs, attenüées par les ardeurs inſuportables qui les conſument ſi fort, qu'elles cauſent ordinairement tous les maux, & longs, & mortels, qui ont accoûtumé de regner à la fin de l'Eté & dans l'Automne.

Quoy que la Glace en réprimant la violence des chaleurs, prévienne un grand nombre de maux, & qu'on en reçoive un plaiſir inexplicable, toutes ces expériences neantmoins ne peuvent pas faire une regle generale, puis que nous voyons tous

les jours beaucoup de perſonnes qui s'en trouvent fort mal, & tant d'âges, de tempéramens, de ſexes, & de diſpoſitions oppoſées à ce ſecours ſi agreable.

Il eſt vray que la Nature ſouffre tant, dans l'uſage des violens contraires, & l'excés luy eſt tellement nuiſible, ainſi que l'expérience nous l'enſeigne, ſuivant l'authorité d'Hippocrate qui défend de trop échauffer, & de rafraîchir exceſſivement, qu'il ne faut pas douter que cet excés de froideur n'affoibliſſe extraordinairement dans le temps, ou dans la ſuite la vigueur des organes, & la force de la digeſtion.

Il faut donc conclure, puis qu'on a ſupoſé qu'il n'eſt rien

qui ſoit generalement bon, & rien qui ſoit generalement méchant, que la Glace convient mieux aux Païs extrémement chauds, qu'aux temperez; qu'elle eſt moins nuiſible aux Hommes, qu'aux Femmes; qu'elle eſt plus utile aux ſains, qu'aux infirmes; & qu'il y a peu de Perſonnes qui n'en reſſentent quelque incommodité, ou quelque foibleſſe, dans le long uſage, ou dans le temps.

Il eſt aiſé de comprendre que dans les Païs chauds, les corps ſont tellement déſechez & affoiblis par les violentes chaleurs, que la Nature qui ne ſubſiſte & ne ſe conſerve que dans la mediocrité des cauſes qui l'environnent, ne pourroit ſoûtenir

longtemps l'effet de ces chaleurs excessives, comme on l'a remarqué avant l'usage de la Glace, si elle n'arrestoit la rapidité d'une prompte résolution qui ne manque jamais de produire de tres-méchans effets, ausquels la Glace dans ces climats est presque généralement & absolument necessaire.

Le tempérament chaud & robuste de l'Homme, surpasse trop en vigueur & en force celuy des Femmes délicates, moins chaudes & plus humides, pour ne pas croire qu'elles sont d'une disposition moins susceptible des effets de la chaleur excessive, & qu'ayant les pores moins ouverts, & le corps peu transpirable, elles ne pourroient supporter

porter ſi facilement l'uſage de la Glace que les Hommes la ſupportent.

L'humidité qui excede dans le tempérament des Femmes, & qui les rend moins fortes, & plus infirmes que les Hommes, détruiroit bien-toſt le ſujet qui la renferme, ou augmenteroit d'abord le grand nombre des maladies qui leur ſont familieres, ſi ces humiditez eſtoient fixées & concentrées par l'uſage, & la préſence de la Glace qui les rendroit plus ſuſceptibles de la pourriture lors qu'elles ſeroient fixées, ou qu'elles retarderoient leur tranſpiration, & leur cours ordinaire.

Les Hommes au contraire, ont les humeurs ſi ſubtiles, ſi

faciles à réſoudre, & à tranſpirer, que le défaut d'humidité ne leur cauſeroit pas de moindres incommoditez, que l'abondance de la meſme humidité en cauſe aux Femmes, s'ils ne cherchoient dans les chaleurs extrémes à moderer l'exces de la tranſpiration par les grands rafraîchiſſemens, & principalement par celuy de la Glace.

De tous les tempéramens auſquels on peut propoſer l'uſage de la Glace, elle convient plus particulierement aux Bilieux qui ont les humeurs tenuës ſubtiles, & diſſipables, puis aux Atrabilaires, qui les ont brûlées, ardentes, & faciles à s'enflâmer, en ſuite aux Sanguins, qui n'ont pas tant de neceſſité de ce grand

rafraîchiſſement, parce qu'ils ſont humides, & nullement aux vrays Mélancholiques, & aux Pituiteux.

Parmy toutes les diſpoſitions on ne peut douter que la Glace ne ſoit plus utile, & moins préjudiciable aux ſains qu'aux infirmes, qui ont les parties nobles mal diſpoſées, & affoiblies, ou qui ſont ordinairement ſujets à des maladies que l'uſage de la Glace peut irriter par l'excés du froid, qu'un état délicat & mal-ſain n'eſt pas capable de ſuporter.

On jugera aiſément des maux qu'elle peut produire, lors qu'on ſçaura dans le ſentiment d'Hippocrate, confirmé par une longue expérience (ainſi qu'il a eſté

déja remarqué) que le froid extréme, comme la Neige & la Glace, eſt le plus grand ennemy des Poulmons ; & meſme que dans un degré moins violent, il eſt tres-pernicieux au cerveau, aux dents, aux os, aux nerfs, aux membranes, & que le plus grand nombre des maux qui naiſſent en ces parties, ont pour cauſe principale le froid qui les affoiblit, & qui les rend ſuſceptibles des maladies dont elles ſont capables.

Cette deſcription un peu generale, laiſſeroit dans une ſatisfaction imparfaite, ſi l'on manquoit par un détail plus précis d'expliquer cet uſage particulier, qui ne convient nullement aux Vieillards, aux Enfans, &

aux Femmes principalement quand elles ſont groſſes, nourrices, ou dans le temps de leurs maladies. Elle n'eſt pas moins préjudiciable à la goute, à la gravelle, ou rheumatiſme, aux maux de poitrine, aux obſtructions de foye & de rate, aux cóliques qui proviennent des cruditez, que la foibleſſe d'eſtom c produit.

Celles qui naiſſent d'une diſpoſition purement bilieuſe, les migraines, les dégouſts en Eté, & preſque tous les deſordres de la bile, ſont corrigez par ce ſecours, lors qu'il n'y a point de complication, & d'autres diſpoſitions plus conſidérables, qui prévalent aux raiſons que l'on a d'uſer de cet agreable remede.

Il faut encor obſerver que l'on ne doit boire à la Glace que dans les grandes chaleurs, & rarement lors que l'eſtomac eſt vuide, à moins que l'on ne ſouffre par un excés de chaleur, parce qu'elle affoiblit trop les membranes de cette partie; mais dans les repas avec la viande, ajoûtant un peu plus de Vin qu'à l'ordinaire, elle fait mieux.

On ne doit cependant jamais boire à la Glace dans l'ardeur, & la ſueur de quelque grand exercice, & meſme dans les médiocres; parce que tous les ſubits changemens, d'une chaleur extraordinaire à un froid exceſſif, ſont tres-dangereux, & ne manquent jamais de cauſer

de pernicieuſes maladies.

Cet uſage n'eſt pas ſeulement utile pris intérieurement, mais encor appliqué aux parties extérieures, comme aux grandes coliques qui ſont ſoulagées ſur le champ, lors qu'apres les remedes generaux, on trempe des linges ou des aſſiettes, & qu'on les applique ſur le ventre à l'endroit de la douleur, changées de temps en temps, quand la froideur commence à paſſer. On en fait de meſme aux coliques nephrétiques, en appliquant la ſerviete, ou l'aſſiete moüillée, ſur le rein du coſté de la douleur.

Elle ne ſoulage pas moins les maux des dents, pourveu qu'elles ne ſoient pas extrémement

cariées, & que la jouë ne soit point enflée, quand on applique un linge moüillé dans l'eau froide derriere l'oreille du côté malade, qu'il faut changer de mesme, lors que la froideur diminuë; pour mieux intercepter l'humeur fluxionnaire que l'on attire souvent plutost par les linges trop chauds, comme aux coliques que l'on augmente quelquefois.

Quoy que le chaud appliqué soit amy de la Nature, on voit par expérience qu'il y a des temps dans les maladies ausquels il dilate & raréfie si fort les humeurs qui ne peuvent se résoudre par transpiration, qu'il augmente la fermentation, en sorte que les douleurs deviennent plus

vehémentes & plus insuportables. Le froid au contraire diminuë le mouvement, appaise la fermentation comme l'eau froide jettée dans le Pot qui boult, & fait cesser heureusement la douleur.

Il y auroit en cette matiere dequoy composer un gros Volume, & dire beaucoup de choses que l'on ne peut renfermer dans une Lettre. Je les suprime, Madame, par la crainte que j'ay que vous ne receviez moins favorablement la protestation que j'ay faite d'estre toute ma vie, vostre tres &c.

PANTHOT, *Doct. Med.*

A Lyon, ce 20. *Aoust* 1680.

SUR LES QUESTIONS DU DERNIER EXTRAORDINAIRE.

QUESTION I.

LE plus grand chagrin que puiſſe donner une Maîtreſſe à ſon Amant, c'eſt, ſi je ne me trompe, de luy préferer un Rival ; car dans les autres diſgraces, l'eſpoir qu'il a d'en ſortir, & de devenir heureux, occupe ſon eſprit, & empeſche qu'il ne reflechiſſe ſur ſes maux. Mais afin qu'on ſoit convaincu de ce que j'avance, il faudroit interroger quelque perſéverant

Adorateur, qui n'eſt jamais reçeu d'une Belle qu'avec beaucoup de dédain, à qui elle parle toûjours d'un ton fier, & contre qui, pour l'obliger à ſe défaire de ſon amour, elle ne ceſſe point de mettre en uſage les plus cruelles rigueurs. Cet Homme que ſa paſſion aveugle, me répondroit qu'il ſe repréſente les divers obſtacles qui le traverſent, comme des Digues qui eſtant trop foibles, ſont incapables d'arreſter le cours d'un Fleuve rapide. Il m'aſſureroit qu'au travers de tant de difficultez, il découvre qu'un jour la conqueſte de ſa Maiſtreſſe luy ſera auſſi glorieuſe qu'elle aura eſté difficile à faire. On tombe d'accord, me dira-t-on,

que c'eſt là le langage d'un amour violent que les malheurs ne rebutent point, parce que l'eſpérance de s'en délivrer entretient ſes forces, & empeſche qu'il ne ſuccombe ſous le faix de ſes douleurs. Mais c'eſt un chagrin, adjoûtera-t-on, qui doit accabler un Homme qui aime, lors que ſa Belle le bannit de ſa préſence, & luy oſte tous les moyens de la voir & de luy parler jamais. La vie que ce Malheureux traîne dans ce triſte état, eſt une ſuite continuelle de ſouffrances, s'il s'obſtine à ſoûpirer. On ne manque point d'exemples, pourſuivra-t-on, pour montrer que des Gens paſſionnez n'ayant pû paroiſtre devant leur Maiſtreſſe, ont

changé le chagrin qu'ils ont reçeu de cette infortune en un mortel deſeſpoir. On apportera celuy d'Iphis, qui ne pouvant ſuporter les rigueurs d'Anaxarete, alla ſe pendre à ſa Porte. A cela je répondray, qu'on ne trouve plus d'Iphis, & qu'il n'eſt point d'amour que l'on n'étouffaſt plutoſt que d'en venir à de ſi ridicules extrémitez. Un Amant dont ſa Maiſtreſſe ne veut recevoir aucune viſite, ſe flate toûjours qu'il ſera heureux, s'il a de l'adreſſe. Il ſe perſuade que l'Amour eſt ingénieux qu'il eſt des Belles d'une humeur changeante, que la ſienne ſera de ce nombre, que le temps amene toutes choſes, & qu'enfin ſi elle refuſe de le voir, c'eſt

qu'apparemment elle appré-
hende que ſa rencontre ne la
laiſſe pas maiſtreſſe de ſes ſen-
timens. Rien ne ſe dit plus
communément. Tout eſt faveur
en amour, hors l'indiférence.
Mais l'indiférence meſme ne
me paroiſt pas la matiere du
plus grand chagrin que puiſſe
avoir un Amant; car s'il s'ap-
perçoit que la Perſonne dont il
croyoit toucher le cœur eſt in-
diférente, & qu'il ne ſçauroit ſe
la rendre favorable, n'a-t-il pas
cette penſée qu'en cas qu'elle
euſt à aimer, ce ſeroit luy ſeul
qu'elle aimeroit; & cela, parce
qu'il ſe perſuade qu'il eſt im-
poſſible d'avoir plus d'amour
qu'il en ſent pour elle? Il a du
chagrin à la verité, mais ce cha-

grin n'eſt rien en comparaiſon de ce que ſoufre un Amant qui voit que ſon Rival luy eſt préferé. Ce Malheureux ne trouve point à ſe conſoler ſur ce qu'il pourroit à l'avenir rentrer dans les bonnes graces de ſa Maîtreſſe. Quelque peu de temps qu'il ait donné à l'amour, il eſt devenu trop délicat pour chérir une ſeconde fois la Perſonne qui l'a ſacrifié à un Rival. Il ſçait bien que dans ce retour il n'y auroit point de gloire à acquerir. Je voudrois pouvoir décrire comment le dépit & la rage s'emparent de ſon eſprit lors qu'il ſe convainc d'avoir aimé une Ingrate. Quels efforts ne fait-il point pour étoufer ſon amour, à l'inſtant qu'il en reſ-

ſent mieux l'ardeur qu'il n'a peut-eſtre encor fait ? De quel air croiroit-on qu'il enviſage que toutes ſes aſſiduitez luy ont eſté inutiles, & n'ont ſervy qu'à luy attirer le mépris de la Perfide qu'il adoroit ? Ne ſeroit-ce point avec un viſage conſterné & abbatu ? Oüy, ſans-doute. Chaque fois qu'il ſonge à cette Infidelle, l'idée qu'il en a, ne renouvelle-t-elle point ſes douleurs, ou plutoſt ne luy ſert-elle pas d'un ſuplice eternel ? Aſſurément. Avoüons donc que rien n'égale le chagrin d'un Amant à qui un Rival eſt préferé, & finiſſons par une Deviſe qui nous dépeigne en quelque maniere le malheur de cet Amant. Le mérite d'une Belle,

qui plaiſt aſſez à un Cavalier pour luy faire ſouhaiter d'en eſtre aimé, & qui cependant n'attire ſes ſoins que pour luy donner matiere de ſoûpirer, & le rendre le plus malheureux de tous les Hommes ; ce mérite, dis-je, reſſemble au Soleil, qui durant quelques jours ſerains, n'échauffe le ſein de la Terre, qu'à deſſein d'en former des vapeurs, des pluyes, & enfin de grands orages. Ainſi je mettrois pour le corps de la Deviſe, le Foudre tombant, & une partie des deſordres dont il eſt ordinairement la cauſe. Comme l'endroit de la terre où il ſeroit tombé, n'auroit point merité d'eſtre en bute à cette tempeſte, de meſme l'Amant n'eſtant

point coupable, ne devoit point estre exposé à une si cruelle disgrace. Ces paroles Latines serviroient d'ame, *Nec potui tantum sperare dolorem*, & on y pourroit ajoûter les Vers suivans.

Le seul aspect de ce bel Astre
Me consumoit jusques au cœur;
Pour avoir senty trop d'ardeur,
Devois-je attendre un tel desastre?

QVESTION II.

IE me rangerois volontiers du costé de ceux qui croyent que le souvenir d'un plaisir passé cause plutost de la peine que du plaisir. Voicy les raisons pourquoy j'embrasserois leur party. Lors qu'un Homme songe au plaisir qu'il y a déja quelque

temps qu'il s'eſt donné, dans l'inſtant meſme qu'il s'occupe à y ſonger, ou il joüit d'un plaiſir plus grand que celuy que ſon ſouvenir rappelle, ou d'un pareil, ou d'un moindre, ou il n'en joüit d'aucun. Si le plaiſir qu'il goûte dans cet inſtant eſt moindre, celuy qu'il n'a qu'en idée, luy eſt une matiere de chagrin, puis qu'il luy montre tout ce qui manque à celuy qu'il ſe donne, & empeſche qu'il ne le prenne bien, comme il euſt pû faire ſans cette cruelle reflexion. Si cet Homme goûte un plaiſir pareil, il eſt certain que celuy qui eſt devant ſes yeux, agit ſur luy avec plus de force, que celuy qui n'eſt que préſent à ſon ſouvenir. Cela eſtant, afin de

goûter ce bien dans tout ce qu'il peut avoir de douceurs, il voudroit en estre entierement possedé, sans resver à autre chose. Ainsi dans cette circonstance, l'idée du plaisir dont il se souvient, luy est à charge, & trouble la joüissance qu'il a du plaisir present. Enfin si cet Homme goûte un plaisir plus grand, comme il voit tant d'attraits du costé de celuy-cy, il ne pense que legérement à l'autre, & cet autre n'estant capable que de faire une foible impression sur son esprit, quand bien le souvenir luy en seroit agreable, la satisfaction que ce souvenir luy causeroit, ne pourroit estre que fort médiocre. Avoüons plutost qu'il n'y en auroit aucune, puis

qu'il n'y en a pas meſme lors que rien n'empeſche de reſver au plaiſir qu'on a pris autrefois. Dans cet inſtant qu'on y ſonge, l'appétit ſe meut. Ainſi on eſt inquiet, parce qu'on voudroit en avoir la joüiſſance; & comme l'impoſſibilité s'y trouve ſou-vent, l'inquiétude redouble, & ſe change en deſeſpoir. Il eſt donc vray, que comme on a de la joye à raconter ſes malheurs paſſez, parce qu'on n'a plus à les ſoufrir; de meſme on ne penſe qu'avec chagrin aux plaiſirs qu'on a perdus, parce qu'on voudroit les goûter tout de nouveau, & que leur poſſeſſion n'eſt plus en noſtre pouvoir. Je compare le plaiſir qu'on s'eſt donné une fois, & dont l'uſage

nous eſt en ſuite interdit, à un Mont couvert de neiges, qu'on ne ſçauroit regarder pluſieurs fois ſans peine. De cette Métaphore je forme une Deviſe. Le corps eſt le Mont couvert de neiges; l'ame, ces mots Latins, *Sat vidiſſe ſemel*, & j'y ajoúte ces quatre Vers.

Quiconque voudroit arreſter
Sur moy plus d'une fois la veuë,
Il auroit lieu de regreter
L'envie qu'il en auroit euë.

QVESTION III.

IL ne ſuffit donc pas que l'Amour ait les yeux voilez, il falloit encor, me dira-t-on, luy fermer la bouche pour toújours, puis que vous ne voulez pas

qu'on le reconnoiſſe à ſa voix, & qu'au contraire vous ſoûtenez que les ſoins & les aſſiduitez d'un Amant touchent plus aiſément le cœur d'une Belle, que le tendre aveu de ſa paſſion ? Hé quoy ! eſt-ce une voye ſeûre, ajoûtera-t-on, afin d'entrer dans les bonnes graces d'une Maiſtreſſe, que ne dire mot de l'amour qu'elle a inſpiré ? Oüy, c'eſt une voye ſeûre, & je le prouve. La plûpart des Belles ſont convaincuës que les Hommes ſont peu ſinceres dans leurs déclarations, & parlent ſouvent en Comédiens. Elles ſont ſi accoûtumées à entendre dire un *je vous aime*, qui n'eſt que ſur le bout des levres, & à le voir prononcer de la meilleure grace du

monde, qu'enfin l'incrédulité eſt devenuë chez elles la Pierre de touche de l'Amour. Elles veulent ne ſonder les cœurs que par la longue ſuite des ſoins & des aſſiduitez qu'on leur rend, & elles ne s'arreſtent point aux paroles qui ſont preſque toûjours menſongeres. Quand meſme les paroles ſeroient veritables, une Belle aura-t-elle de la complaiſance pour un Cavalier, ſi elle voit qu'il s'empreſſe à en faire ſa conqueſte, & qu'il s'imagine qu'il n'aura qu'à parler, & à l'ébloüir par de beaux mots? Ne ſçait-on pas que la fierté eſt comme l'appanage de la Beauté, que cette Beauté ſe fait valoir, & qu'elle ne ſe rend guéres qu'apres de longues attaques?

taques ? Ainſi les aſſurances poſitives d'une fidelité inébranlable ne produiſent aucun effet. Ce ſont les ſoins & les aſſiduitez qui peuvent ſeulement montrer dans la ſuite des temps, que lors que la bouche de l'Amant parloit, elle eſtoit d'intelligence avec le cœur. Joignons à cela qu'il ſe trouve des Belles qui rougiſſent au ſeul mot d'amour; mais ſi ce doux mot les épouvante, & qu'elles n'y preſtent aucune attention, à quoy ſert d'employer des expreſſions preſſantes & amoureuſes, puis qu'elles ſont preſque toûjours inutiles; au lieu que quand on laiſſe parler les ſoins & les aſſiduitez, ce ſont de fidelles interpretes des plus ſecrets ſentimens du cœur.

Une Fille qui s'apperçoit que l'amour en eſt le ſeul principe, n'a-t-elle pas de la joye de pouvoir, ſans ſe découvrir, examiner à fonds ces ſoins & ces aſſiduitez, afin de ne rien précipiter mal à propos? N'a-t-elle pas tout le loiſir qu'elle peut ſouhaiter, afin de ſonger à la maniere dont elle doit y répondre? Ne voit-elle pas volontiers que c'eſt une paſſion reſpectueuſe, & qui ne prétend point la ſurprendre par de beaux termes? Enfin ne ſe fait elle pas inſenſiblement une idée de l'amour qu'un Amant ſi retenu cache en luy-meſme, beaucoup plus grande que ne pourroient faire les paroles de celuy qui prend le party de ſe déclarer? La raiſon de cela,

c'eſt que, comme j'ay déja montré, les déclarations n'ébauchent pas meſme l'amour dans le cœur de la Perſonne à qui elles s'adreſſent, & que les ſoins & les aſſiduitez ont tout le temps d'y former parfaitement cette paſſion. Ainſi, dés qu'une Belle s'eſt laiſſé toucher le cœur par un Homme, dont elle ſe perſuade qu'elle eſt aimée, elle s'imagine que l'amour de cet Homme eſt exceſſif, parce qu'elle voudroit qu'il le fuſt, & quelquefois meſme parce qu'elle ſe flate, & qu'elle croit mériter beaucoup. Avoüons donc qu'une Belle découvre l'amour par le moyen des ſoins & des aſſiduitez, de meſme qu'on connoiſt en quel endroit eſt le

Soleil, lors que quelques-uns de ſes rayons paſſent à travers le nüage qui l'environne. C'eſt pourquoy pour faire une Deviſe, il faudroit peindre un Nüage percé des rayons de l'Aſtre du jour. Ces mots Latins ſerviroient d'ame, *Indicat & celat*, & on mettroit les Vers ſuivans au deſſous du Cartouche.

Puis-je cacher un ſi grand feu,
Sãs qu'aucun trait viẽne à paroiſtre?
Mais chaque trait mõtre en quel lieu
Eſt l'Autheur qui luy dõne l'eſtre.

QVESTION IV.

UN Amant mal-traité de ſa Belle, peut ſans l'offenſer ſouhaiter la mort; car ou la Belle a quelque ſujet de le mal-traiter,

ou elle n'en a aucun. Si elle en a sujet, les paroles de désespoir qu'il profere doivent-elles l'aigrir contre luy, quand les peines qu'il endure luy sont deuës, & qu'il ne peut les reprocher à sa Maîtresse comme des effets d'une trop grande rigueur ? Ce n'est point-là aussi son dessein. Il prétend au contraire, que lors qu'il souhaite la mort, il montre que puis qu'il a esté assez malheureux de déplaire à l'aimable Personne qu'il adore, il se croit indigne de vivre. Un Amant coupable donna-t-il jamais un plus grand témoignage de son repentir, qu'en avoüant qu'à cause qu'il est coupable, & qu'il s'est attiré les maux qu'il souffre, la vie luy est devenuë à charge?

Que mérite-t-il cet Amant, ſinon que la Belle luy pardonne, & mette fin au malheur dont il eſt accablé ? Cette Belle a lieu d'eſtre plûtoſt émeuë de pitié que de colere, au moment qu'elle apperçoit que ſon Adorateur ne l'aime pas moins au milieu des tourmens, encor qu'il veüille luy faire connoiſtre qu'il en ſent de trop vives atteintes. Je ſuis meſme perſuadé que cette Belle n'auroit pas ſujet de s'offenſer qu'un autre Amant qu'elle auroit maltraité ſans raiſon, ſoûhaitât la mort; quoyque peut-eſtre on me diroit que c'eſt ſe vanger en quelque maniere d'une Maîtreſſe, que de la convaincre qu'elle eſt trop cruelle, & qu'un Amant bien

respectueux doit luy épargner ce chagrin. Hélas ! lors qu'un Malheureux, disgracié de sa Belle, desire la mort, il ne prétend point irriter cette Personne qui le reduit au déplorable état où il se trouve. Si c'estoit là sa pensée, le moyen d'en venir plûtost à bout, ce seroit de porter ses vœux ailleurs, & de donner à son Inhumaine toutes les marques qu'il pourroit de son ressentiment. Son seul dessein est qu'elle s'apercoive que les peines qu'il souffre, luy sont d'autant plus rudes & plus dignes de compassion, qu'il ne les a point meritées, & que s'il souhaite la mort, c'est afin qu'elle fasse cette réflexion, qu'elle en seroit coupable, & qu'il n'y auroit pas

de gloire pour elle. Une Maitreſſe ſevere ne doit point trouver étrange que ſes rigueurs faſſent leur effet. C'eſt à elle-meſme qu'il faut qu'elle s'en prenne, & non-point à celuy qui s'abandonne au déſeſpoir. Elle peut bien s'imaginer qu'on n'eſt point inſenſible, & que c'eſt l'ordinaire des Gens qui ſouffrent, d'exhaler leur douleur par les plaintes. Lors donc qu'un Malheureux exprime à ſa Belle, quels ſont les tourmens que ſa cruauté luy fait ſouffrir, ſi elle eſt convaincuë qu'elle luy fait injuſtice, elle n'a pas plus de lieu de ſe fâcher contre luy, qu'une laide Perſonne en a de s'emporter contre ſon Miroir, parce qu'elle s'y voit laide. Ainſi

peignant un Miroir, je compoſerois une Deviſe à laquelle je donnerois pour ame ces mots Latins, *Verum non offendit*, & les Vers qui ſuivent conviendroient également à l'Amant & au Miroir.

Eſt-ce offencer, qu'eſtre fidelle
A marquer ce que je reçoy?
Vne Perſonne ſe voit telle
Qu'elle ſe montre devant moy.

DE LA SALLE,
S^r de Leſtang.

J'ay enfin recouvré une Copie du Voyage de Munic que vous m'avez demandé. Cette Piece eſt d'un illuſtre Abbé, que la beauté de ſon eſprit, & la place qu'il tient dans l'Académie Françoiſe, rendent celébre. Il accompagna M^r le Duc de

Créquy quand il fut envoyé en Bavière, pour le Mariage de Monseigneur le Dauphin ; & c'est la description de son Voyage, qu'il fait d'une maniere aussi galante que spirituelle.

LE VOYAGE DE MVNICH,

A MONSIEUR ***

J'Arrive tout présentement,
Plus croté, plus moüillé que l'on ne
sçauroit dire,
Et pour ne pas perdre un moment,
Je me suis mis à vous écrire
Ces Vers que j'ay fais au galop,
Comme assurément à les lire

Vous ne le connoistrez que trop;
Si pourtant j'ose me promettre
Que vostre Employ si grand & si la-
borieux,
Puisse seulement vous permettre
D'y jetter en passant les yeux.

E 3

Nous courions d'abord fort à l'aise,
Chacun dans une bonne Chaise,
Vn Duc splendide à qui le Roy,
Par un choix remply de prudence,
A donné l'éclatant & glorieux Em-
ploy
D'amener la Princesse en France:
Vn Marquis jeune, brave, & sage par
avance,
Vn Abbé fort peu riche, & cet Abbé,
c'est moy;
Mais dés la troisiéme journée,
Des trois Chaises il ne resta
Que la Chaise au Duc destinée;
Tout le reste à cheval monta,
Et comme pour presser le Royal Hy-
menée,

Chaque instant sembloit une année,
Nuit & jour sans relâche on courut,
on trota.

L'épreuve estoit pour moy nouvelle,
Je n'estois point fort exercé:
Cependant soit ardeur de zele,
Soit aussi vigueur naturelle,
Je ne me sens point harassé
De la Course continuelle,
Et tout jusqu'à présent s'est assez bien passé,
Sinon que ma Bote a percé,
Malgré la promesse infidelle
Du Savoyard qui m'a chaussé,
Et qu'aupres de Nancy, j'eus le costé froissé;
Car du reste, grace à ma Selle,
Grace au Chamois, à la Chandelle,
Je ne suis point ailleurs blessé.

Iusqu'icy la gresle & la pluye
Nous ont toûjours accompagnez,
Chose qui d'ordinaire ennuye

Les Couriers plus déterminez;
Et s'il faut que le temps s'essuye,
Nous aurons le chagrin d'avoir le vent
au nez.

En tous lieux sur nostre passage,
Ce sont des débordemens d'eau
Qu'il faut traverser presque à nage.
Chaque Fleuve, chaque Ruisseau,
A par tout franchy son rivage;
Il falloit pour nostre Voyage,
Au lieu de Chevaux, un Bateau.

Iusques aux sangles dans la crote
Voila que maintenant je trote
Sur un Cheval qui va boitant.
Toute la Troupe suit, & marque ses
allures
Par de larges éclabousseures
Qu'elle fait jaillir en trotant
Sur les Hommes, sur les Montures;
I'en viens d'emplir en cet instant
Le Postillon de Luneville,
Qui va devant moy barbotant;

Vn Homme qui ſuit à la file
Vient de m'en faire tout autant.

Mais le chemin devient moins ſale,
En approchant du Village, où
La pauvre Nobleſſe d'Anjou
Fut une nuit trouſſée en male
Par une Troupe Impériale.
L'Allemagne a fort étalé
Le mérite de cette Aubade,
Par tout elle en a fait parade,
Comme d'un ſuccés ſignalé;
Et ce que je trouve de pire,
En France meſme on a raillé
De l'Arriereban dépoüillé:
Mais apres tout, que peut-on dire
De cet Enlevement dont on a tant
parlé,
Sinon que la Troupe ennemie
N'eſtoit pas beaucoup endormie,
Et que l'Arriereban n'eſtoit guere
éveillé?

Mais voila que mon Cheval rentre

Dans les crotes jusques au ventre;
Ie crains qu'il n'en fonce sous moy,
I'en suis dehors, je voy les Rochers de
Saverne,
On y montre encor la Caverne
Où s'assit autrefois le Rival d'un Grãd
Roy,
Charles, qui triompha de François sous
Pavie,
Où le Sort nous traita si mal,
Mais qui malgré la gloire & l'éclat de
sa vie,
De tant de fortune suivie,
Eust esté pour LOVIS un trop foible
Rival.
Passons viste vers Argentine,
Strasbourg, vulgairement parlant;
Mon Cheval est rétif & lent,
O l'impertinente Machine!
Piquons, la Porte y ferme avant la fin
du jour.
Courage, j'apperçoy la Tour
Par les Soldats tant desirée:
Ils y prétendoient faire une bonne curée

Dés le moindre ordre de la Cour,
Combien d'entr'eux la nuit l'ont eu
songe pillée ?
Mais pendãt que tous chargez d'or,
Et courbez sous le faix ils s'en char-
geoient encor,
Leur paupiere s'eſt deſſillée,
Et d'un coup de Tambour la Brigade
éveillée
A malheureuſement perdu tout ſon
tréſor.

Nous voicy dans la Ville, elle eſt belle,
elle eſt grande,
Elle paroiſt riche & marchande.
Ie ſuis fort ſatisfait de tout ce que j'y
voy :
Il n'y manque rien qu'une choſe,
C'eſt la Protection du Roy,
Que je luy ſoubaite, & pour cauſe:
Elle ne craindroit plus alors
Qu'on vinſt brûler ſon Pont, qu'on vinſt
raſer ſes Forts;
Son Peuple farouche, indocile,

Et qui n'a ny bride, ny mords,
En deviendroit plus doux, plus ſage,
& plus tranquille,
Et ce ſeroit enfin le ſalut de la Ville
Pour le dedans, & le dehors.

Mais le voila ce Pont que la Guerre
derniere
A rendu ſi fameux d'un & d'autre
coſté,
S'il ſe fuſt maintenu dans la Neu-
tralité;
Chaque piece en ſeroit plus ſaine &
plus entiere;
Mais pour avoir eſté moins François
qu'Allemand,
Il eſt encor tout noir & preſque tout
fumant
Des feux d'une juſte vangeance;
Les Forts ne ſont pas mieux traitez;
Le Marquis me fait voir qu'ils ſont
tous deux reſtez
Sans Paliſſade & ſans Défence.

I'observe cependant qu'à l'aſpect de ces lieux
Il joüit en ſecret du noble témoignage
Que tout y rend à ſon courage,
Et que d'un air victorieux,
Et comme s'il falloit à travers le carnage
De nouveau s'y faire paſſage,
Il les meſure encor des yeux.
Quel fut le Maréchal, & quel devoit-il eſtre,
Quand il le vit s'en rendre Maiſtre
Apres un Aſſaut furieux?
Que ſa joye alors fut extréme,
Et qu'en cet Exploit glorieux
Il ſe reconnut bien luy-meſme,
Et qu'il reconnut bien le ſang de ſes Ayeux!

Mais adieu le Rhin, je vous laiſſe,
Je vais courir comme un perdu,
Car le Duc n'a repos ny ceſſe,
Qu'il ne ſoit à Munic rendu.

Allons, Postillon, promptement,
Voila déja que le jour baisse;
Il faut bien marcher autrement,
Pour estre à la couchée avant qu'il
disparoisse.

Mais l'enroüé Cornet, dont tout l'air
retentit,
D'un ton aigre nous avertit
Que nous sommes proche du giste.
Descendons; Est-ce là le lieu qu'on nous
a dit?
Quel Logis! quel Giste maudit!
Falloit-il donc aller si viste,
Pour ne trouver ny Feu, ny Pain, ny
Vin, ny Lit.

Pour comble un Poisle où l'on respire
Vne mole & fade vapeur,
Qui fait presque faillir le cœur,
Est l'endroit où l'on se retire,
Et de nos maux pourtant ce n'est pas là
le pire:
Le pire est, ou qu'il faut dormir sur le
plancher,

Choſe d'ordinaire un peu dure,
Ou ſe réſoudre à ſe jucher
Sur un Lit que je voy, dont la ſeule figure
Me détermine preſque à ne me point coucher;
La choſe toutefois n'eſt pas encor bien ſeûre,
Et pour ne me rien reprocher,
Ie croy qu'elle merite avant que de conclure,
Déliberation plus meûre.
Cependant je m'en vais tâcher
De décrire ce Lit avec ſa Garniture.

Muſe, que ny ma Coſte où j'ay ſoufert fracture
Par une bizarre avanture,
Ny les mauvais chemins dont encor je murmure,
De mes pas n'ont pû détacher,
Vous qui m'inſpirez de toucher
Vn deſſein de cette nature,
Secourez-moy dans la peinture

Que j'entreprens d'en ébaucher.

Il eſt fait en forme d'Armoire,
Et l'on y monte par degrez.
Des Rideaux, vous m'excuſerez,
Ces ſortes de Lits-là font gloire
De n'en eſtre jamais parez.
L'ambitieux Chevet juſques au Ciel
s'éleve,
I'entens juſques au Ciel du Lit,
Et de la Couche large & bréve
Tient la moitié ſans contredit :
Vne Coüete de Lit vers le milieu renflée,
Mais plate & mince vers le pied,
Avec une autre Coüete encore plus
gonflée,
En occupe l'autre moitié.
Voulez-vous vous coucher, c'eſt entre
ces deux Coüetes
Où vous trouvez deux Draps grands
comme deux Serviettes,
Qu'il faut tout vif s'enſevelir.
Romains, vainqueurs de l'Allema-
gne,

Et vous, illustre Charlemagne,
Que vous l'avez sçeu mal polir!
Au lieu de tant de Loix de toutes les
natures,
Dont on vous a veu la remplir,
C'estoit des Draps, des Couvertures,
C'estoit des Matelats qu'il falloit éta-
blir.

Mais déja le sommeil commence de sur-
prendre
De mes sens assoupis la force & la
vertu,
Sans que je m'en puisse défendre:
Iettons nous sur ce Lit tout botté, tout
vestu,
C'est le meilleur party que je croy qu'on
peut prendre;
Voila que je m'endors, bonsoir,
Ie m'en vais pour un temps ne rien du
tout entendre,
Ne dire mot, & ne rien voir.

Ie viens de m'éveiller, & je sens à ma
teste

Que je n'ay pas dormy trop mal;
Levons-nous promptement, le Duc eſt
matinal,
Et je voy que ſa Chaiſe eſt déja toute
preſte,
Il deſcend, viſte mon Cheval.
Comment? c'eſt un Cravate, & le Follet
le panſe,
Si l'on s'en rapporte à ſes crins
Qui pendent preſque à terre, & ſont
meſlez & fins;
Ie laiſſe toutefois à chacun ſa croyance
Sur le panſement des Lutins.
Le bon c'eſt qu'il a l'air de faire dili-
gence;
Eprouvons ſi l'effet répond à l'appa-
rence,
Et faiſons-luy du pied devorer les
chemins.

Déja d'une courſe legere
Nous avons paſſé les Etats
Que le Nekre enrichit de ſes Vins dé-
licats,

Et le Prince en passant nous a fait
bonne chere,
Ce qu'aucun autre encor n'auroit pris
soin de faire;
Déja nous avons veu le Danube in-
constant,
Qui tantost Catholique, & tantost
Protestant,
Sert Rome & Luther de son onde,
Et qui comptant apres pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'estre pas mesme Chrestien.
Rarement à courir le Monde
On devient plus Homme de bien.

Ie découvre une grande Ville,
Fameuse par l'Autheur de sa Fon-
dation,
Mais plus fameuse encor par la Con-
fession
De l'an cinq cens & trente, & mille.
C'est Ausbourg, les Debors m'en pa-
roissent tres-beaux;

Ie

Ie la trouve au dedans magnifique &
superbe,
Par ſes Baſtimens, par ſes Eaux,
Mais dãs les Carrefours on y voit croître
l'herbe ;
Autrefois, à ce que j'entens,
Elle n'avoit pas cette tare.
Le Peuple y paroiſſoit moins rare;
On y rencontroit tant de Gens,
Qu'il falloit toûjours dire gare;
Mais les guerres des derniers temps,
Dont il reſte en ſes Murs des témoins
éclatans,
Et la Peſte affreuſe & barbare,
Dont aucun remede ne pare,
Ont éclaircy ſes Habitans,
Qui peu ſujets aux Loix de la Mode
bizarre,
N'ont que celle qui court depuis quatre
cens ans.
Mais nous voicy bientoſt au bout de
noſtre Courſe,
Et Munic le ſujet des ſoûpirs du
Dauphin.

Munic de tous ſes maux la ſource & la reſource,
Munic ſe laiſſe voir enfin.
Que j'auray tantoſt de matiere
De vous entretenir de la Cour de Baviere!
Que j'auray dequoy raconter,
Quand j'auray veu l'auguſte & charmante Princeſſe,
Dont les graces, l'eſprit, la bonté, la ſageſſe,
Ne ſe peuvent aſſez vanter!
Mais à peine j'arrive, & déja l'on m'engage
A refaire un autre Voyage;
On me charge d'aller porter
La Nouvelle du Mariage,
Dont par les ſoins du Duc & du Miniſtre ſage,
L'heureux jour vient de s'arreſter.
J'obeïs ſans beaucoup de peine,
Quoy qu'à ne rien diſſimuler,
Ma Coſte ne ſoit pas fort ſaine:
Mais le temps ſe perd à parler,

Voila les Chevaux qu'on amene,
Il faut courir, il faut voler.

Il me reste encor à vous faire voir deux Places publiques de Madrid, afin que vous connoissiez toutes les beautez de cette Ville. Je vous ay déja marqué qu'elles sont toutes ornées de Fontaines, avec des Statuës, & c'est ce qu'on voit particulierement dans celle que l'on appelle de San Domingo. *Vous la trouverez gravée dans cette Planche, & c'est à vos yeux à vous expliquer le reste.*

Le Philosophe Inconnu de Cou-rances a fait le Traité qui suit. Il est sur une matiere qui doit plaire aux Curieux.

DES ESPRITS FOLETS.

LEs Anciens ont crû que les Esprits, qu'ils appellent Démons ou Génies, estoient des Demy-Dieux, qui participoient de la nature des Dieux & des Hommes. *Ils sont*, dit Apulée, *immortels comme les Dieux, & sujets à la pitié & à la colere comme nous; ils se laissent toucher par les prieres, par les présens, & par les honneurs; ils sont sensibles aux injures & aux mépris, &c.* Toute leur occupation n'est que d'entretenir le commerce entre les

Dieux & les Hommes, & de prendre ſoin des choſes d'icy-bas. Chaque Nation, chaque Famille a ſon Eſprit ou ſon Génie, qui la gouverne ; & chaque Homme en particulier a le ſien, qui le guide & qui veille ſur ſa conduite.

Tous les Peuples avoient beaucoup de reſpect pour ces Eſprits. Ils les adoroient comme les Dieux ; ils leur élevoient des Autels ; ils leur offroient des Sacrifices ; ils conſervoient leurs Images avec tout le ſoin & la vénération poſſible ; ils négligeoient meſme toutes choſes pour les ſauver, quand le malheur de la guerre les chaſſoit de leur Païs. Enée aima mieux abandonner ce qu'il avoit de

plus cher & de plus prétieux, que de laiſſer ſes Dieux domeſtiques à ſes Ennemis.

Les Romains ne les revéroient pas moins que les autres Peuples. Ils n'aſſiégeoient point de Villes, que leurs Preſtres n'euſſent évoqué le Génie, ou le Dieu tutelaire du Païs, auquel ils promettoient, pour l'avoir favorable, de luy rendre à Rome le meſme culte & les meſmes honneurs qu'il recevoit chez luy. Ils firent auſſi publier un Edit, par lequel ils impoſerent de tres-rigoureuſes peines à ceux qui blaſphémeroient cõtre leurs Génies; & l'Empereur Caligula en fit punir publiquement quelques-uns qui les avoient maudits.

Toutes les nations avoient tant de confiance en leurs Génies, qu'elles n'entreprenoient jamais la moindre chose, sans les avoir consultez auparavant. Si elles réüssissoient dans quelque entreprise, elles leur en attribuoient aussitôt la cause. Les Atheniens se crûrent obligez au sujet de la fameuse Bataille de Marathon à Pan, qui avoit promis à Pausanias de les secourir contre les Perses ; les Romains, à Castor et à Pollux, de la Victoire qu'Aulus Postumius remporta près le Lac de Rege, sur Manlius Octavius. Les Eléens se vantoient d'avoir défait les Peuples d'Arcadie à la faveur du Génie de Sozipolis, qui avoit paru en forme de Ser-

pens à la tête de leurs Troupes.
Les Bulgares attribuoient aussi
la Défaite des Romains aux Gé-
nies de leur Païs, qui les avoient
favorisez dans le combat.

Ceux de Sarmatie ont encore
à présent la même vénération
pour les Esprits, que les an-
ciens avoient pour leurs Lé-
mates. Comme ils croïent qu'ils
demeurent dans les lieux les
plus retirez de leurs Maisons, ils
y portent ce qu'ils ont de plus
exquis, et ils se persuadent qu'ils
les combleront de bonheur et de
prospérité, quand ils les respec-
teront et les honoreront.

Il y a eu des Philosophes, qui
se sont imaginez que les Esprits
n'estoient que les ames des
Morts, qui étant une fois Sépa-

rées de leurs corps, erroient incessamment sur la terre, et nous paroissoient tantôt d'une maniere, et tantôt d'une autre; que les ames des Heros se rendoient officieuses auprès de leurs Parens, de leurs Amis, et des Gens de bien; mais que celles des Méchans persécutoient les Hommes après leur mort, comme ils avoient fait pendant leur vie.

Ce sentiment n'est pas tout-à-fait éloigné de la vray-semblance. On voit ordinairement des Spectres auprès des Tombeaux, dans les Cimetieres, dans les lieux où il y a des Cadavres, et dans ceux où l'on a tué quelques Personnes. Il y a peu de Gens qui ne sachent ce qui ar-

riva dans athénes au Philoso-
phe Athénodore. Ce Philoso-
phe y étant un jour, entendit
parler d'une Maison que l'on
avoit abandonnée, parce qu'il y
revenoit des Esprits. Ce recit
lui fit naitre l'envie d'y cou-
cher; mais il n'y fut pas long-
temps sans ouïr un grand bruit
de fers et de chaines que trai-
noit un homme pâle et tout-
décharné, qui lui fit signe plu-
sieurs fois d'approcher de luy.
Athénodore ne s'épouventa
point de ce Spectre. Il le suivit
hardiment jusque dans la Cour
où il disparut. Il marqua aussi-
tost le lieu avec quelques feuil-
les qu'il ramassa, et avertit le
lendemain les Magistrats de la
Ville de ce qui s'étoit passé. ——

leur donnant avis de faire foüir à l'endroit où le Spectre s'estoit évanoüy. On y trouva des os d'un Cadavre. On les fit enterrer aux dépens du Public, & on n'entendit depuis ce temps-là aucun bruit dans la Maison.

Il arrive souvẽt la mesme chose dans les lieux où l'on a tué quelques Personnes. Suétone dit qu'apres la mort de l'Empereur Caligula, on oüit tant de bruit dans le lieu où il avoit esté tué, que l'on n'osa plus y demeurer. On a longtemps entendu un grand bruit d'Armes & de Combatans dans les Champs de Pharsale, depuis la défaite de Pompée. On n'en oüit pas moins dans la Campagne de Marathon apres la déroute des Perses.

Je ne puis paſſer ſous ſilence une Hiſtoire qui nous eſt rapportée par Guillaume de Neubrige. Un Païſan d'un Village voiſin des Eaux de Vips, allant un ſoir d'un temps calme & ſerein chez un de ſes Amis, entendit en paſſant aupres d'un Tombeau, un Concert de diférentes voix. Le Païſan ſurpris de cette harmonie, s'approcha du Tombeau, & en ayant trouvé la Porte ouverte, il eut la curioſité de regarder dedans. Il vit une grande Salle éclairée de quantité de Flambeaux, au milieu de laquelle eſtoit une Table bien couverte, entourée d'Hommes & de Femmes qui ſe réjoüiſſoient. Un de ceux qui ſervoient à table l'ayant aperçeu, luy pré-

senta une Coupe remplie d'une Liqueur tres-claire. Le Païsan la prit, & ayant renversé la Liqueur, s'enfuit avec la Coupe au premier Village. Cette Coupe estoit d'une matiere que l'on n'a jamais sçeu connoistre. La figure en estoit extraordinaire, & la couleur n'avoit rien de commun avec celles que nous voyõs. Elle fut présentée à Henry le Vieux, Roy d'Angleterre, qui l'envoya au Roy d'Ecosse, dans le Trésor duquel elle a esté gardée avec beaucoup de soin, jusqu'à ce que Guillaume Roy d'Ecosse en fit présent à Henry II.

Il y a une Montagne en Irlande, au pied de laquelle on rencontre souvent, au raport de Paul Zélande, des Hommes

morts, qui paroiſſent vivans à ceux qui en approchent. Ils leur parlent meſme, & leur révelent beaucoup de choſes des Païs éloignez; & ſi on leur dit de retourner chez eux, ils répondent en gémiſſant qu'ils ne le peuvent, qu'il faut qu'ils aillent au Mont Hecla, & diſparoiſſent auſſitoſt.

Nous liſons dans quelques Autheurs, qu'un nõmé Eſtienne Hubener, de Travuteneauv en Boheme, parut en pluſieurs endroits de la Ville peu de jours apres ſa mort, & qu'il embraſſa quelques-uns de ſes Amis qui le rencontrerent. On dit de Néron, qu'il fut tourmenté toute ſa vie par l'ame d'Agripine ſa Mere, qu'il avoit fait mourir.

S. Auguſtin rapporte que Félix le Martyr ſe fit voir aux Habitans de Nole, lors que cette Ville eſtoit aſſiegée par les Barbares. En un mot, les Hiſtoires ſont toutes remplies d'exemples de Morts qui ont apparu à leurs Parens ou à leurs Amis.

On pourroit encor confirmer cette opinion par l'autorité de quelques Peres de l'Egliſe, qui ont crû que les ames des Morts pouvoient ſortir pour un temps du lieu où elles eſtoient; que celles des Damnez eſtoiẽt ſouvent punies, où ils avoient cõmis leurs crimes, que c'eſtoit là leur Enfer & le lieu de leurs peines. Nous liſons meſme dans Manilius, que durant le Concile de Baſle, quelques Docteurs qui devoient y

assister, entendirent dans une Foreſt un Roſſignol qui chantoit mélodieuſement ; qu'un de ces Docteurs ſurpris de la douceur de ſon chant, le conjura au nom de Dieu de luy dire qui il eſtoit, & que cet Oyſeau luy répondit qu'il eſtoit une ame damnée, qui devoit reſter dans ce lieu-là juſqu'au jour du Jugement.

Il y a des Autheurs qui ont prétendu que les Eſprits eſtoient des Créatures matérielles, compoſées de la ſubſtance la plus pure des Elemens, que plus cette matiere eſtoit ſubtile, plus ils avoient de pouvoir & d'action. Ces Autheurs en diſtinguent de deux ſortes, de ſupérieurs, & d'inférieurs. Les ſupérieurs ſont

ou celeſtes, ou aëriens ; les infé-
férieurs ſont ou aquatiques, ou
terreſtres. Les Eſprits celeſtes,
que l'on appelle Ignéens, ou
Salamandres, réſident entre le
ciel des Etoiles & le concave
de la Lune ; comme ils ſont
compoſez du plus pur des Elé-
mens, ils ont plus de connoiſ-
ſance que les autres ; ils ſçavent
tout ce qui ſe paſſe dans l'Uni-
vers ; ils obſervent juſqu'aux
moindres changemens qui y ar-
rivent. Les Eſprits aëriens oc-
cupent ce grand eſpace, qui eſt
depuis le concave de la Lune
juſqu'à la ſuperficie du Globe
inférieur. Ils poſſedent les Arts
& les Sciences dans un état par-
fait. Les Eſprits aquatiques, que
l'on nomme autrement Fées,

Nymphes, Sybiles blanches, demeurent dans les eaux; ils prédisent la bonne ou méchante fortune; ils se disent les maîtres de la Parque & du Destin. Ce fut un de ces Esprits, qui au rapport de Pline le jeune, prédit en Afrique à Cuttius Rufus, qu'il retourneroit bientost à Rome, où il recevroit de grands honneurs; qu'on le choisiroit pour estre Gouverneur d'Afrique, & qu'il mourroit dans cet employ. Ce furent aussi des Nymphes, qui firent présent à Hotere Roy de Suede d'une Ceinture fatale, de laquelle il n'avoit qu'à se ceindre pour vaincre ses Ennemis. Les Esprits terrestres habitent les Forests, les Plaines, les Vallons, les Mon-

tagnes, les Cavernes, & les lieux ſoûterrains. On leur donne diférens noms, ſelon la diverſité des lieux où ils ſe trouvent. On appelle Farfadels, ou Eſprits familiers, ceux qui habitent avec les Hommes; Satyres, ou Sylvains, ceux qui errent dans les Vallons, dans les Forêts, & dans les Montagnes; Alaſtores, ceux qui ſont dans la Campagne & dans les Chemins; Gnomes, Sylphes, Nains, ceux qui demeurent dans les Mines & dans les autres lieux ſoûterrains. Ces Eſprits ſont gardiens des Tréſors & des Richeſſes.

Les Eſprits celeſtes & les aëriens, ſe communiquent rarement aux Hommes; mais les aquatiques & les terreſtres ont

beaucoup de commerce avec eux. Il y a meſme quelques Familles conſidérables en France, qui ſe vantent d'en eſtre ſorties, & qui portent des Fées à leurs Armes, comme celle de Luſignan en Poitou, & celle d'Argouges en Normandie. Les Princes de la Famille des Jagellons en Pologne, ſe diſent auſſi deſcendus d'un de ces Eſprits. Quelques Autheurs prétendent que les Huns ſont iſſus des Satyres, qui engroſſirent les Femmes débauchées de l'Armée de Filimer Roy des Goths, qui les avoit fait conduire quelque temps auparavant dans un Deſert, où elles eſtoient éloignées des Hommes. On dit la meſme choſe des Péguſians & des Scia-

nites, dont les Meres avoient eu affaire avec quelques Folets.

Il en eſt de ces Eſprits à peu pres cõme des Hommes ; il y en a de bons, d'honneſtes, de bienfaiſans, d'enjoüez, de divertiſſans ; il y en a de chagrins, de méchans, de cruels, &c.

Les bons aiment les Hommes ; ils ſe plaiſent à leur faire du bien ; ils les ſecourent dans leurs beſoins ; ils les conſolent dans leurs afflictions ; ils les aident de leurs conſeils ; ils détournent les malheurs qui les menacent, &c. Tel eſtoit le Génie de Socrate, l'Aigle de Pithagore, la Nymphe Egérie de Numa Pompilius. Tel eſtoit auſſi le Génie de Conſtantin le Grand, que cet Empereur nommoit l'Autheur

de ſon ſalut, & qu'il diſoit avoir toûjours conſulté dans les affaires les plus importantes de l'Empire. Govare Roy de Norvegue fut averty par ſon Génie, que l'on conſpiroit contre luy en Saſſovie. Apollonius fut enlevé des mains d'une Troupe de Soldats qui l'avoient arreſté par l'ordre de l'Empereur Domitian. Ariſtide fut tranſporté de Smirne au Mont Atys, lors que cette Ville fut renverſée par un tremblement de terre. L'Empereur Trajan euſt eſté accablé ſous les ruines d'Antioche, ſans ſon Génie, qui l'en fit ſortir. Er le Poëte Simonides n'euſt jamais évité celles de la Maiſon de Scopas, chez lequel il eſtoit à ſouper, s'il n'euſt eſté averty par

deux jeunes Hommes qui le demandoient avec instance, & qui disparurent aussitost qu'il en fut dehors.

Olaüs Archevesque d'Upsal, rapporte dans son Histoire des Païs Septentrionnaux, que l'on y rencontre souvent des Esprits en forme d'Hommes, qu'ils conversent familierement avec les Habitans, qu'ils s'engagent à leur service, & travaillent avec eux dans les Mines. Il adjoûte qu'il y a beaucoup de Folets en Irlande, qui prennent la figure des Gens du Païs, & trompent leurs Parens & leurs Amis sous cette fausse apparence. Nous lisons une semblable Histoire dans Hérodote, d'un de ces Esprits qui apparut à Proconese

ſous la forme du Poëte Ariſtée, & qui eſtant entré dans la Boutique d'un Foulon, feignit de ſe trouver mal, & de rendre l'eſprit. Le Foulon courut promptement avertir les Parens d'Ariſtée de ſa mort ſubite ; & le bruit s'en eſtant répandu dans la Ville, les Proconéſiens y accoururent de toutes parts, mais ils ne trouverent ny le Folet, ny le Corps d'Ariſtée. Un Homme qui arrivoit par hazard de Cyſique, les aſſura qu'il avoit laiſſé le Poëte aupres de cette Place, & qu'il eſtoit encor dans la Propontide. Ce Folet a paru en diférens lieux ſous la meſme figure. Munſter rapporte dans ſa Coſmographie Univerſelle, qu'en un Deſert aupres de Tangut,

gur, ces Eſprits ſont ſouvent retentir l'air d'une douce harmonie de divers Inſtrumens, qu'ils appellent les Paſſans par leur nom, les détournent quelquefois de leur chemin, & ſe moquent d'eux en ſuite.

Les méchans Eſprits ne ſont pas moins Ennemis des Hommes, que les bons leur ſont favorables. Aux Terres nouvellement découvertes, on en trouve en plein midy dans la Campagne & dans les Villes, qui arreſtent les Paſſans, les maltraitent, & leur ordonnent ou défendent de faire certaines choſes. Ceux qui ont voyagé ſur Mer, en diſent autant du Païs des Cannibales. On en voit auſſi pendant la moiſſon dans la Ruſſie orien-

tale, qui se promenent dans la Campagne en habit de Veuves, qui obligent les Païsans de se prosterner devant elles, & leur rompent les bras & les jambes, quand ils ne sont pas assez tost à leurs pieds. On peut lire beaucoup d'autres exemples dans Diodore, dans Munster, & dans Agricola.

Ceux qui ont crû que les Esprits estoient des Creatures matérielles, les ont assujetis à la mort comme les Hommes. Ils se fondoient peut-estre sur l'Histoire que Plutarque rapporte de la mort du Grand Pan. Il dit qu'un Navire partant de Grece pour l'Italie, fous la conduite d'un nommé Tamus, cingla le soir vers les Isles Echinades, &

que le vent s'eſtant un peu abaiſſé, il flota doucement juſqu'à Paxos, d'où on entendit ſortir une Voix qui appelloit Tamus, laquelle redoublant juſqu'à trois fois, Tamus s'approcha de Paxos, & la Voix luy commanda d'annoncer la mort du Grand Pan auſſitoſt qu'il ſeroit arrivé à Palodes. Tamus executa ce que la Voix luy avoit ordonné, & cria du haut de la Poupe en bas, que le Grand Pan eſtoit mort. On oüit dans ce moment des cris & des gemiſſemens pitoyables, qui ne ſurpri-rent pas moins ceux qui eſtoient dans le Vaiſſeau, que la Voix les avoit étonnez auparavant.

Nous liſons encor dans la Vie de S. Paul Hermite, qu'un Sa-

tyre apparut un jour à S. Antoine, & que luy ayant présenté une branche de Dattes pour marque d'amitié, ce Saint luy demanda qui il estoit. Le Satyre répondit, qu'il estoit mortel, & un de ces Habitans des Forests que l'on adoroit autrefois pour des Dieux. Il adjoûta, qu'il estoit député de sa Troupe, pour le prier d'implorer pour eux la miséricorde du Dieu commun des Hommes, & qu'ils avoient appris qu'il estoit venu pour sauver le monde.

Cardan dit aussi que les Esprits qui apparurent à son Pere, luy firent connoistre qu'ils naissoient, & qu'ils mouroient comme nous, mais que leur vie estoit beaucoup plus longue &

plus heureuſe que la noſtre.

L'opinion la plus commune veut que les Eſprits ſoient des Démons ou des Diables, qui apres leur chute ſont reſtez dans l'air, dans les eaux, & ſur la terre. Comme elle eſt appuyée de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Egliſe, on doit y ajoûter plus de foy qu'aux autres. Elle eſt d'ailleurs la moins embarraſſante, & la plus aiſée à comprendre.

Les Hiſtoires que j'ay rapportées ſont trop autentiques, pour douter qu'il y ait des Eſprits Folets. Elles ſont meſme confirmées par pluſieurs Arreſts des Cours Souveraines, qu'elles ont rendus en faveur de quelques Locataires qui ſe trouvoient incommodez de ces Eſprits.

Je vous envoye ce que j'ay reçeu d'Explications en Vers sur les deux Enigmes proposées dans ma Lettre de Juillet. La premiere comprend aussi celle de Bellérophon, faite sur le Navire, *qui n'estoit plus son vray Mot.*

I.

A Trois mots je me veux réduire,
Pour les Enigmes de ce mois.
Le Haussecol, le Temps, & le Navire,
Les font si bien comprendre toutes trois,
Que je crois avoir fait un choix
Où tout le monde doit souscrire.

LA BLONDINE GVERIN.

II.

MErcure, en verité, vous n'estes pas trop sage,
Force m'est de vous l'avoüer.
D'où vient un Haussecol? *quel nouveau personnage*

Allez-vous donc encor joüer ?
Que diront vos Censeurs de tout ce badinage ?
Mercure, en verité, vous n'estes pas trop sage.

DEON, Avocat en Parlement, de Ravieres.

III.

SI nous pleurons des biens une perte commune,
Que ne ferons-nous point pour la perte des ans ?
Un Prince, un Grand Seigneur, peut rendre la fortune,
Mais aucun Potentat ne peut rendre le Temps.

APPARS, Receveur du Tabac à la Rochelle.

IV.

L'Enigme de ce Mois regarde les Guerriers,
Sans avoir pour sujet ny Palmes, ny Lauriers.

Tout Homme à Haussecol, *Lieutenans,*
Capitaines,
Ne peut à l'expliquer trouver beaucoup de peine.

DE LA COVLDRE, de Caën.

V.

PHilis, quand vous entrez en la fleur de vos ans,
Lisez, je vous le dis, l'Enigme du Mercure;
Pour vous elle n'est pas obscure,
Et vous en trouverez le sens.
S'il est pour les plaisirs que permet la Nature,
Vn Hyver ainsi qu'un Printemps,
C'est par là, Philis, je le jure,
Qu'ell vous doit apprendre à ménager le Temps.

RAVLT, de Roüen.

VI.

MErcure, estes-vous fou,
Au milieu de la Paix, de nous parler de Guerre?

Il ne faut plus s'armer que du Pot & du Verre,
Au lieu de Hauſſecou.

BELL. le jeune, Avocat à Falaiſe.

VII.

VOſtre ſeconde Enigme un peu trop mal-aiſée,
Ne ſe peut emporter d'emblée;
Mais ſi vous m'y laiſſez reſver,
Mercure, avec le Temps, *je pourray la trouver.*

MICONET, Avocat à Châlons ſur Saône.

VIII.

RONDEAV.

TV pers le Temps, *Galant Mercure,*
Ne donnes plus, je t'en conjure,
Tes Enigmes à deviner;
Je ſuis ſi las de ruminer,
Que c'eſt me mettre à la torture.

Il faut dans cette conjoncture,

Chacun consultant sa nature,
Sur ses forces s'examiner;
Tu pers le Temps.

J'aimerois mieux, je te l'assure,
Courir des combats l'avanture;
Peut-estre y pourrois-je gagner
Vn Haussecol *de fin acier,*
Aux dépens de quelque blessure;
Tu pers le Temps.

MICHEL le jeune, de Meaux.

IX.

JE me plains de la teste, agreable Mercure,
Tes Enigmes m'y font tout le mal que j'y sens.
Je n'en veux plus faire lecture,
Ou de ton Haussecol *fay-moy quelque parure*
Qui puisse réveiller mes sens.

DE GLOS, Hidrographe à Honfleur.

X.

AGreable & Galant Mercure,
Dont le zele ardent nous procure
Chaque Mois nouveau passe temps,
Mais passetemps scientifique,
Voulez-vous que je vous explique
L'Enigme? donnez-moy du Temps.

L. BOVCHET, ancien Curé de Nogent le Roy.

XI.

QVand je vous dis que l'Enigme premiere
Enferme un Haussecol *dans son plus juste sens,*
N'y contredisez point d'une mine fiere,
Vous l'avouerez, je gage, avec le Temps.

FORMENTIN & CAVDRON, d'Abbeville.

XII.

UN *simple* Haussecol, *reçeu du Grand* LOVIS,
Tire, malgré le Temps, *qui réduit tout en poudre,*
Vn Soldat de neant, le garde de la Foudre,
Et le pousse sans crainte à des Faits inoüis.

Le Bon Clerc de Châlons sur Saône.

XIV.

CE *n'est pas sans raison que l'Auteur du Mercure*
Joint le Haussecol *au* Temps,
Puis qu'en France aujourd'huy c'est le temps qui procure
Ces manieres de présens.

Le Cavalier Amy des deux aimables Compagnes de Pithiviers.

Mr Gardien, qui a l'esprit uni-

verſel, a adjoûté aux galantes Réponſes que vous allez voir, un tres-beau Diſcours ſur l'Harmonie.

SUR LES QUESTIONS DE L'EXTRAORDINAIRE du Mercure d'Avril 1680.

SUR LA PREMIERE.

JE ne croy pas qu'il ſoit beſoin d'aller à l'Oracle pour avoir la réſolution d'une Queſtion ſi peu difficile; & puis qu'il eſt conſtant que le plus grand bien qu'une Maiſtreſſe puiſſe faire à ſon Amant, eſt de luy correſpondre, il s'enſuit néceſ-

ſairement que le plus grand chagrin qu'elle luy puiſſe donner, eſt de n'avoir pour luy que du mépris. Quand on eſt aimé, cette grace peut faire eſperer toutes les autres ; mais quand on eſt mépriſé, il n'y a rien à faire qu'à ſe deſeſperer, ou à peſter, ou à ſe plaindre, ou à prendre patience, ou à changer. Le premier n'eſt plus à la mode; le ſecond eſt contre la bienſéance ; le troiſiéme eſt déplaiſant; le quatriéme eſt ennuyeux; & le dernier ſeul eſt agreable; ou ſi vous voulez, le premier fait du mal, le ſecond ne fait point de bien, le troiſiéme ne fait ny grand bien ny grand mal, le quatriéme à force de mal fait du bien, mais le dernier fait

grand bien tout d'un coup. Vou-
lez-vous diverſifier encore ? Le
premier eſt d'un fou ; le ſecond,
d'un emporté ; le troiſiéme, d'un
foible ; le quatriéme, d'un pru-
de ; & le dernier, d'un galant
Homme.

SUR LA SECONDE.

CEtte Queſtion n'eſt pas de
la nature de celles qui com-
me la précedente ſe peuvent ju-
ger, comme l'on dit, ſur l'éti-
quete du Sac, ſans diſtinction,
& ſans grande crainte de mal
juger. Il y a, ſi je ne me trompe,
de certains plaiſirs dont le ſou-
venir ne donne que de la joye;
Il y en a d'autres dont la me-
moire ne cauſe que de la triſ-

teſſe ; & il y en a d'autres encore auſquels on ne peut penſer ſans un meſlange de triſteſſe & de joye. Le ſage Vieillard qui ſe ſera fait raiſon ſur la neceſſité des changemens que chaque âge apporte ; & l'Officier d'Epée ou de Robe qui aura quité volontairement apres de longs ſervices, ne ſeront point chagrins lors que leur memoire ou celle d'autruy, leur rappellera les plaiſirs de leur jeuneſſe ou de leurs fonctions paſſées, & meſme ils en ſeront encore quelque peu chatoüillez. L'Ambitieux & l'Avare ne pourront jamais ſe conſoler de ne joüir plus des contentemens qu'ils trouvoient dans la fortune & dans les richeſſes qu'ils auront perduës.

L'Epoux, l'Amant, & l'Amy,
ne repaſſeront point en leur ſou-
venir les delices goûtées avec
es Objets de leur affection que
a mort leur aura enlevez, ſans
renouveler la douleur d'une ſi
grande perte; mais en meſme
temps, cette douleur ſera ac-
cõpagnée de beaucoup de con-
ſolation & de ſatisfaction d'avoir
merité & reçeu de prétieuſes
marques d'amitié & de ten-
dreſſe de ces Perſonnes ſi cheres.
Quand il en ſera queſtion, imi-
tons les premiers, fuyons le mau-
vais exemple des ſeconds, parta-
geons-nous comme les derniers,
& ſur tout réſignons-nous à la
Providence, comme la Religion
& la Raiſon nous y obligent.

SUR LA TROISIEME.

CElle-cy, à mon ſens, n'eſt pas fort difficile, & toute la diſtinction qu'il y faut apporter ne roule que ſur la ſolidité ou ſur la foibleſſe d'eſprit de la Belle, ſur ſon plus ou moins d'expérience, ſur ſon plus ou moins de panchant & de premiere diſpoſition pour l'Amant. Une Sote, un Cœur tout neuf, une Femme déja ébloüye de l'extérieur d'un Galant, pourront ſe laiſſer gagner aux termes paſſionnez; mais une Perſonne ſage, une Femme qui aura veu le monde, & celle qui ne ſera point préoccupée, ne ſe rendront qu'aux ſoins & aux aſſi-

duitez. Les grands mots, les empreſſemens, les ſoûpirs, les larmes, tout cela ne compoſe ſouvent qu'un vain langage qui ne ſéduit que les plus ſimples; mais les actions perſéverantes & qui ne ſe démentent point, ont toûjours le droit, & ordinairement l'efficace de perſuader les plus défians. Ce Cavalier proteſte & fait de grands ſermens qu'il aime cette Dame; donc elle le doit croire; en bonne Logique d'amour, ce n'eſt pas un bon argument: mais ce Cavalier ſert cette Dame depuis longtemps avec de grands ſoins & avec une conſtante fidelité; donc elle a lieu d'eſtre perſuadée qu'il l'aime; l'argument eſt autant bon qu'il

peut estre ; & pour estre reçeu à en nier la conséquence, il faudroit la petite Fenestre que Mome souhaitoit à l'Homme à l'endroit du cœur.

SUR LA QUATRIEME.

VOicy une Question qui me semble purement Romanesque ; mais il est bon qu'il y en ait de toutes les sortes. Trouvez bon aussi que je la traite sur ce pied, & que je m'en divertisse un peu. Arreste donc, pauvre Amant mal-traité, & considere qu'apres le don que tu as fait à ton Inhumaine de ton cœur, de ta vie, enfin de tout ce que tu es, elle a sur toy tout domaine, toute souveraineté, toute haute,

moyenne & baſſe juſtice, & que partant tu ne peux ſans crime de félonie ſouhaiter la mort qu'avec ſon aveu ; car voila, ſi je ne me trompe, le nœud de l'affaire, & la raiſon importante ſur laquelle on peut fonder cette crainte délicate d'offenſer l'inéxorable Beauté. O que cela eſt beau dans le Païs des Fictions ! mais à dire le vray que par tout ailleurs il eſt peu de miſe. Et voicy le dénoüement. Courage, nouveau Silvandre, cette Ingrate n'a jamais daigné te recevoir ſous ſon empire, ny t'avoüer pour ſon Eſclave. Autant de fois que tu as prétendu de te donner à elle, autant de fois elle a proteſté qu'elle te rendoit à toy. Ainſi puis que chacun

peut disposer du sien, ne crains point qu'elle intente à ta memoire procés en reparation d'injure; au contraire comme ses soins alloient toûjours à te fuir, il y a quelque apparence qu'elle te sçaura gré de l'avoir délivrée de cette peine, & peut-estre que le mauvais quart-d'heure de ta mort méritera d'elle ce que les services de ta vie entiere n'en auroient jamais pû obtenir; qu'elle fera en ta faveur ce que dans l'Astrée ton bon Patron réduit à semblable accessoire, & sur le point de se précipiter, demandoit avec tant de respect à sa bien-aimée Diane.

Cependant s'il advient que la pitié te touche
Par le ressouvenir de mes jours effacez,

Permets qu'un seul soûpir échape de
ta bouche,
Ie seray satisfait de mes travaux pas-
sez;
Ou fay que de tes yeux humides
Coulent quelques Perles liquides,
C'est un devoir à mon Tombeau, &c.

Silvandre disoit s'il advient, & moy j'ay dit peut-estre, n'osant pas t'en répondre; car de bonne-foy quand ce Sexe se mesle d'ingratitude & d'obstination, il va furieusement loin.

Et qu'importe à la Cruelle
Qu'un Fou se pende pour elle?

DE L'ORIGINE DE L'HARMONIE.

VOicy un ſujet auſſi laborieux que charmant, pour qui voudroit l'aprofondir ; mais pour peu que l'on vouluſt s'y apliquer, le Livre entier de l'Extraordinaire y pourroit à peine ſuffire; je dis pour peu, car quelques-uns de ceux qui ont traité cette matiere à fonds, en ont fait de fort gros Volumes. Le R. P. Merſenne, ce prodige de Science, nous a donné ſon Traité de l'Harmonie Univerſelle, qui n'eſt guéres moins gros que la Bible. Zarlin avant luy,

luy, en avoit écrit fort copieu-
ſement; mais d'autres Sçavans,
& principalement quelques-uns
de nos François, ont eſté beau-
coup moins diffus, & ſe ſont
contentez, les uns de rapporter
le plus ſolide de la Theorie, &
les autres de n'en toucher ſeule-
ment que ce qui eſt abſolument
neceſſaire pour conduire à une
bonne & ſeúre pratique. M^r de
la Voye-Mignot, & Mr Nivers,
excellent entre ceux-cy, ayans
donné au Public en 1666. &
1667. leurs Traitez de la Com-
poſition, que l'on ne peut aſſez
eſtimer, pour l'ordre, la bréveté,
& la clarté qu'ils y ont appor-
tées. Il faut donc laiſſer aux
Maiſtres, ce qui regarde la mé-
thode & les préceptes, cela

n'appartient qu'à eux ; & noſtre Mercure, quand il eſt queſtion de Science, doit, ce me ſemble, ſe contenter de faire le meſme office que faiſoient anciennement ſes Anceſtres poſez en Thermes dans les Carrefours, d'où ils montroient du bout du doigt les chemins aux Paſſans ; je veux dire qu'il doit renvoyer aux Illuſtres qui en ont écrit, ceux qui deſirent avoir une connoiſſance reglée de ces Sciences. Ce qui peut luy convenir de plus en ces occaſions, pour ne pas laiſſer le Lecteur ſans quelque ſatisfaction de ſa curioſité, eſt de nous permettre de recueillir & de debiter quelques traits du mérite du Sujet propoſé, d'en rechercher l'origine ; & ſi les

Autheurs n'en ont rien dit, d'exposer en toute soûmission nos pensées & nos conjectures.

La Musique, sous qui l'Harmonie est compriſe, est une Science qui considere avec le sens & avec la raison, les différences des sons qui frapent l'oreille agreablement ; elle se divise en Mélodie & en Harmonie.

La Mélodie est la douceur d'un Chant d'une seule Partie. J'ay pris la liberté de dire par avance, & sans avoir préveu la demande d'aujourd'huy, mon sentimẽt sur l'origine du Chant, au Discours de celle de la Dance. Je n'y ay point parlé de l'observation faite par Pitagore des sons des Marteaux des Forge-

rons, dans la croyance que j'ay qu'elle regarde plus les Instrumens que la Voix, puis que l'on chantoit avant Pitagore.

L'Harmonie est une convenance de sons diférens de plusieurs Parties.

Le mesme Pitagore, qui a fait une étude particuliere de la recherche des Consonances, & de leurs proportions, qui sont, à proprement parler, la matiere de l'Harmonie, en a esté tellement charmé, qu'il a bien osé dire, non métaphoriquement comme quelques-uns ont pensé, mais à la lettre, qu'il y avoit une vraye Harmonie sonore entre les Spheres, & que de la Terre au plus haut Ciel il y avoit un Diapazon.

Platon faiſoit tant d'état des proportions muſicales & harmoniques, qu'il eſtimoit que nos ames en ſont entierement compoſées, ſi toutefois on peut dire que des ames le ſoient. Luy & ſon Diſciple Ariſtote, veulent que la connoiſſance de la Muſique ſoit tres-propre à rendre l'Homme vertueux. Le meſme Ariſtote, Plutarque, & Vitruve, ont diviſé l'Harmonie en mondaine, conſiſtant en l'ordre des Parties genérales du Monde, qui ſont les Cieux & les Elémens; en humaine, qui n'eſt autre choſe que la compoſition & ſimmétrie de l'Homme; & en organique, qui ſe fait par la Voix & par les Inſtrumens de Muſique. D'autres luy ont donné d'autres diviſions.

Tous les Doctes conviennent qu'elle eſt quelque choſe de divin; car avec les proportions geométrique & arithmétique dont elle ſe ſert, elle a encore ſa propre & naturelle proportion, l'harmonique, qui n'eſt point fondée en raiſons comme les deux autres, mais qui eſt ſa raiſon à elle-meſme.

Ses effets qui réſultent de ces diférentes proportions, & qui ſont cauſez par les diférens Modes, ſont admirables & divins. Saül, ſuivant la prédiction de Samüel, prophétiſa en la compagnie des Propheres, qui rendoient leurs prophéties en joüant de divers Inſtrumens. Elizée ayant à prophétiſer à la requeſte de trois Roys, fit venir

un Joüeur d'Instrumens, & aussi-tost l'Esprit de Dieu le saisit, & il prophétisa. Le mesme Saül possedé du malin Esprit, en estoit soulagé, lors que David joüoit de sa Harpe. L'usage du Chant & des Instrumens, est grandement recommandé, & pour ainsi dire, consacré dans l'Ecriture. Selon Homere, Clitemnestre conserva sa pudicité aussi longtemps qu'un certain Musicien Dorien demeura avec elle. Alexandre estant un jour en Festin, fut si émû d'un certain Air que touchoit un habile Joüeur de Flutes, qu'il demanda son Epée, & déja couroit aux armes, quand cet excellent Musicien, qui l'avoit fait avec dessein, ayant aussi exprés changé

de Mode, fit revenir ce Prince à ſa premiere tranquilité, en ſorte qu'il ne ſongea plus qu'à faire bonne chere. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que l'on ſe ſert de quelques Inſtrumens muſicaux à la Guerre. Par les Loix de Licurgue, les Lacédemoniens devoient ſe préparer au combat par le ſon de ces Inſtrumens. Il y avoit auſſi chez les Grecs & chez les Romains des Chants particuliers pour les meſmes occaſions. Chacun ſçait la vertu du Chant & des Inſtrumens de Muſique, pour ſoulager & guérir le mal frenétique que cauſe la piqure de la Tarentole, & l'expérience journaliere nous montre leur pouvoir à appaiſer les Enfans au Berceau; ce qui a

fait dire à Scaliger le Pere, que l'Homme chantoit avant que de parler.

Quant aux Inventeurs de la Musique, c'est à dire du Chant à une Partie, & de quelques consonances sur les Instrumens, mais non pas de l'harmonie de Voix de diférentes Parties, qui a esté tres-longtemps inconnuë, ce sont, suivant les Autheurs Payens, Orphée, Amphyon, Hyppolite, Marsias, Thimotée, Terpandre, & d'autres. Mais les Autheurs Juifs & Chrestiens, tiennent Jubal pour le premier Inventeur des Arts, & nommément de la Musique, estant appellé au 4. de la Genese, le Pere de ceux qui chantoient de la Harpe & des Orgues. Ils veu-

lent qu'elle ait esté conservée & préservée du Deluge comme les autres Sciences, sur deux Tables, l'une de brique, & l'autre de marbre, dont la derniere se voyoit encore dans la Syrie du temps de Josephe. C'est ce qui est rapporté par le R. Pere Parran Jesuite, qui a fait un beau Traité de la Musique. Ce Pere veut qu'Adam ne l'ait pas ignorée, puis que Dieu luy avoit donné une connoissance infuse de toutes les Sciences & de tous les Arts, mais qu'il ne l'ait pas exercée à cause de l'état de penitence où il estoit.

Les premiers Autheurs qui en ont écrit, ont esté Démocrite, Héraclite de Pont, Thimotée de Milet, Architas de

Tarente, Platon, Ariſtote, Theophraſte, Ariſtoxene, Ptolomée, & Plutarque, ſi toutefois cet Opuſcule le dernier en ordre parmy les ſiens, eſt de luy.

Ceux qui en ont pertinemment traité apres ces Anciens, ſont entr'autres, Ibinus, les SS. Severin, Bazile, Hilaire, Auguſtin, Ambroiſe, Gelaze, & d'autres. S. Gregoire, avec S. Leon, a inventé le Plein-Chant. L'illuſtre Boëce a auſſi écrit de la Muſique. Guido Aretin, Religieux de S. Benoiſt, du temps du Pape Benoiſt VIII. qui vivoit en 1018. compoſa la Gamme de ſept lettres, G, A, B, C, D, E, F, & de ſix Voix, *ut re mi fa ſol la*, qu'il prit du premier Verſet de l'Hymne de

S. Jean-Baptiſte, & par cette tres-belle Invention apporta beaucoup plus de facilité à apprendre la Muſique que l'on n'en avoit auparavant. Cette Gamme a depuis reçeu de temps à autre quelques changemens, & enfin l'on a trouvé de nos jours le *Si* pour la ſeptiéme Voix, avec quoy l'on épargne l'embarras & la longueur des muances. Les plus modernes Ecrivains ſur la Muſique, ſont entr'autres, Geſualde, Salinas, Kepler, Gafore, Zarlin, Salomon de Caux, Iacques le Febvre, Orlande, Claudin, du Caurroy Couſu, & ceux que j'ay cy-deſſus nommez les R. P. Merſenne & Parran, Meſſieurs la Voye-Mignot, & Nivers. Le ſçavant

P. Riviere, Religieux Celestin, en a aussi fait un Discours dont il seroit à souhaiter qu'il vouluſt obliger le Public. Mais aucun Autheur que je sçache, n'a rien dit du temps que la Composition à plusieurs Voix a esté inventée, qui est neantmoins la veritable & parfaite Harmonie que nous pouvons nous vanter d'avoir aujourd'huy. Pas-un, avant Salomon de Caux, n'a rien dit non plus de ce qui peut avoir donné lieu à cette Composition, par laquelle on chante en varieté de voix ; il est le seul qui en a touché quelque chose aussi par conjecture seulement dans l'Epistre dédicatoire de la Seconde Partie de son Institution Harmonique. J'avouë que

je n'ay pû lire cet endroit ſans quelque joye, y trouvant la confirmation d'une partie de ce que j'en avois penſé à force de méditer à ma maniere.

Je me perſuade donc que le Chant d'une ſeule Partie ayant longtemps eſté le ſeul, il ſera arrivé dans les Siecles reculez, que deux ou trois, ou plus grand nombre de Perſonnes, chantans enſemble à uniſſon, l'un aura monté une quinte ou une octave plus haut, ou deſcendu les meſmes intervales, & qu'ainſi ayans eſté ſurpris & charmez de la douceur de ces conſonances, ils auront compté & pris peine à retenir ces intervales, & s'en ſeront depuis ſervis avec plaiſir. Au contraire, venans à former

ou la quinte-fauſſe, ou le triton, ou quelqu'autre diſſonance, ils auront pareillement eu ſoin de remarquer les intervales qui y auront donné lieu, afin d'éviter ce qui bleſſoit ſi fort leur oreille. D'un autre coſté, quelque ſon cauſé par le vent entré avec violence dans un Roſeau, & le ſon d'une corde d'Arc bien tendu en le décochant, peuvent avoir fait naître l'Invention de la Flute & de la Lyre. La premiere Flute attribuée à Pan, n'a eſté autre choſe que le Sifflet de Chaudronnier; mais celle-là, ny les autres plus parfaites qui luy ont ſuccedé, n'ont pû & ne peuvent ſeules fournir plus d'une Partie. La Lyre attribuée à Mercure, a eu d'abord un avantage con-

ſidérable ; car quoy qu'elle ne fuſt au commencement que de quatre cordes, elles faiſoient trois conſonances, la quarte, la quinte, & l'octave. Terpandre, ſelon quelques-uns, y adjoûta trois autres cordes ; & Sanius Lichaon (d'autres diſent Timotée) une huitiéme. Ces quatre dernieres pourroient bien avoir eſté les tierces & les ſixtes majeures & mineures ; tellement que ces huit cordes auroient fait les ſept conſonances principales. Cet Inſtrument, par la facilité qu'il donnoit de toucher pluſieurs cordes à la fois, ſe trouva tres-propre à former quelques accords dont l'on voit chez les Anciens qu'-Amphyon, Orphée, & les autres

qu'il ne faut pas tenir pour Perſonnages entierement fabuleux, accompagnoient & ſoûtenoient agreablement leur voix.

Mais avec tout cela, l'uſage des conſonances vocales aura eſté tres-rare; & l'on ne voit rien chez les Grecs, ny chez les Latins, qui marque qu'ils chantaſſent en varieté de voix, les noms des Parties comme deſſus, Hautecontre &c. y ſont inconnus; & Vitruve parlant des Conſonantes, appellées des Grecs Simphonies, n'en rapporte que ſix; & de faire une Compoſition comme celle d'aujourd'huy avec un ſi petit nombre, cela n'eſtoit pas poſſible. Ils faiſoient à la verité de fort bonne Muſique, mais c'eſtoit

ſeulement à une ſeule voix, ou à unisſon, avec l'accompagnement de ce peu de conſonances ſur la Lyre, ou ſur quelqu'autre Inſtrument. Cela doit paroiſtre aſſez ſurprenant, puis que de leur temps ils avoient déja ſi bien approfondy la Muſique, qu'outre la Diatonique qui n'eſt compoſée que de ſons principaux, tons & demy-tons, ils avoient encore la Cromatique, qui procede par ſemy-tons majeurs & mineurs, & ſe ſert de beaucoup de cordes empruntées, & de plus l'Enharmonique, qui ne procede que par fauſſes intervales, & qui avoit meſmes, à ce que quelques-uns tiennent, des quarts de ton. Je diray en paſſant, que le meſlange judi-

cieux de ces trois eſpeces de Muſique en peut produire une ſouverainemẽt capable de charmer & d'enlever. Ils avoient de plus trouvé la diverſité des Modes, & le ſecret de les employer avec un merveilleux ſuccés, à exciter ou à calmer les paſſions, conformement à la nature du Sujet, dont l'exemple cy-deſſus d'Aléxandre en vaut ſeul pluſieurs autres ; & cependant la Compoſition à diverſes Parties eſtoit pour eux un tréſor caché, & des Indes non encore découvertes.

Il y a donc apparence que les choſes à l'égard de la Muſique eſtant demeurées longtemps en cet état, & que cette Science ayant comme toutes les autres

ſuivy la deſtinée de chaque Siecle, tantoſt fleuriſſant dans les uns, & tantoſt tombant en décadence dans les autres, enfin dans les Siecles moins barbares & non extrémement éloignez du noſtre, ceux qui s'y ſeront adonnez apres en avoir recueilly les préceptes, auront par les meſmes rencontres & remarques de conſonances & de diſſonances en chantant à uniſſon, & encores par la pratique de celles qu'ils tiroient des Inſtrumens muſicaux, donné quelque commencement à la Compoſition, qui d'abord aura eſté fort ſimple, ne connoiſſant que les conſonances parfaites, à ſçavoir la quarte, qui n'eſtoit pas encore tenuë pour mixte,

la quinte & l'octave ; puis elle aura admis les consonances imparfaites, qui sont la tierce & la sixte majeures & mineures ; mais dans la suite, & venant à estre perfectionnée par les plus habiles (qui auront aussi d'ailleurs remarqué la diférence des voix, graves, moyennes, & aiguës, & la quantité de diapazons qui leur peut estre assignée) elle sera devenuë sçavante, & par conséquent hardie, & aura employé jusques aux dissonances, qui sont la seconde & la septiéme, qui se divisent aussi en majeures & mineures, la quinte fausse, le triton, & mesmes quelques-unes des fausses relations, tirant un merveilleux avantage de tout ce qui semble

luy eſtre le plus oppoſé, faiſant ſervir, corrigeant, & ſauvant le mauvais par le bon, avec des adreſſes ſurprenantes de ſupoſition, de ſincope, &c. & pour en donner de reſte, elle ſe ſera meſmes preſcrit d'éviter autant qu'il ſe peut l'uniſſon & le trop fréquent uſage de la conſonance la plus parfaite, qui eſt l'octave.

Voila comme je me figure l'origine, le progrés, & la perfection de l'Harmonie, qui toute charmante qu'elle eſt, n'aura pas laiſſé d'eſtre traverſée dans ce progrés, & de trouver de l'oppoſition de la part des Gens feveres, ſcrupuleux, ou capricieux, comme la beauté du ſimple Chant, l'invention des principales Conſonantes, & le char-

me des Feintes & Diezes, de la Cromatique & de l'Enharmonique, en avoient trouvé chez les Anciens, à mesure que quelques Esprits inventifs & Génies rares venoient à produire & à vouloir mettre en usage leurs heureuses découvertes. En effet, nous lisons que l'un d'eux fut blâmé de rendre, disoit-on, la Musique trop mole, & de la corrompre. Platon, ce me semble, pour mesme raison, n'en permet que d'un Mode. Phe-recrates, Poëte Comique, dans Plutarque, introduit la Musique en habit de Femme, ayant tout le corps déchiré de coups de verges, & la Justice qui luy en demãde la cause; à quoy la Musique répond, en se plaignant de Mela-

nippides, de Cinezias, de Phrinis, & de ce meſme Timotée de Milet qui en a écrit. Le meſme Plutarque dit auſſi que d'autres Comiques blâmoient ceux qui découpoient la Muſique en petits morceaux ; & dans Ariſtophane elle ſe plaint encore à meſme ſujet d'un certain Philoxenus ; par où l'on peut voir que les petits intervales, ou feintes, & diezes, ne plaiſoient pas aux Anciens, ſoit parce que la plûpart ne ſçavoient pas bien les employer comme l'on fait aujourd'huy, ſoit par caprice & par averſion de toute nouveauté, quoy que bonne. Sans remonter ſi haut, nous liſons que du temps du Pape Jean XXII. qui vivoit en 1316. l'on avoit aſ-

ſez

ſez de peine à obtenir que dans les Chants d'Egliſe il fuſt permis de ſe ſervir de l'octave, de la quarte, & de la quinte, encore fort ſobrement; & ſur la fin du dernier Siecle, certains Religieux ayans eſté établis à Paris par l'un de nos Roys, leur Chant ſe trouva ſi mélodieux, quoy que d'une ſeule Partie, que ſoit pour faire ceſſer la trop grande affluence du Peuple qui y accouroit de toutes parts, ſoit de crainte que la devotion n'en fuſt alterée, il fut reformé & difformé, en le changeant en un autre qui ne luy reſſemble en rien. Les bonnes & politiques raiſons miſes à part, pour leſquelles il faut toûjours avoir du reſpect, l'on peut dire que la

deſtinée des belles choſes eſt ſouvent de recevoir de la contradiction, peut-eſtre à cauſe de cela ſeulement qu'elles ſont excellentes. Il y a eu de tout temps des Génies ou ſans gouſt, ou avec un gouſt dépravé, pour ce qui a l'approbation la plus générale. L'on en voit qui ont une averſion pour la Muſique; mais auſſi l'on remarque pour l'ordinaire en ces Gens-là des eſprits tres-mal faits & des cœurs tres-mal placez. Les Anciens déſignoient fort proprement, ce me ſemble, ces Ennemis de la Muſique, ces Sybarites, par un Tygre qui fuit une Lyre, comme l'on peut voir, ſi je ne me trompe, dans les Geroglyphes de Pierius.

Avant que de finir ce raiſonnement de conjectures, comme je n'ay rien lû, & que je ne ſçay ſi aucun Autheur a écrit de l'origine de la Meſure qui ſe bat, & avec laquelle toute Muſique ſe conduit, je diray en deux mots que je me perſuade que c'eſt un pur effet de la neceſſité. Qu'au commencement pour le Chant tout ſimple d'une voix ſeule, ou de pluſieurs à uniſſon, cette Meſure pourra bien avoir eſté ſans beaucoup de régularité, frapant & levant à diſtances inégales, ſeulement pour marquer les ſillabes longues & bréves, avec quelques ſignes particuliers pour faire tomber & rencontrer juſte les conſonances & accords de leur Lyre aux en-

droits où la voix en devoit estre accompagnée; mais lors que l'on aura commencé de faire du Contrepoint simple de Note contre Note, l'on aura eu besoin d'une Mesure juste composée de temps & de valeurs reglées; & jamais cette necessité n'aura esté si grande que lors que l'on aura trouvé l'usage des Diminutions du Fleurtis, des Fugues, & sur tout du Silence, pour poser pendant peu de temps, se taire tout-à-fait, & rentrer à propos, & en un mot pour s'accorder parfaitement avec les autres Parties. La Mesure est apres le Mode, ce qui doit le plus necessairement convenir à la nature du Sujet, & qui donne le plus de grace à la Musique.

Quelque Subdiviſion que l'on en faſſe, elle a ſon fonds dans les nombres binaire & ternaire; meſme Meſure ſe peut & doit plus ou moins preſſer pour donner plus d'agrément; & le Chant en reçoit encore beaucoup, quand juſques à la prononciation des paroles, elle ſe fait en quelques endroits plus doucement, & en d'autres plus fort. Les Italiens, qui ne laiſſent rien échaper, en ont les premiers fait la remarque.

Or quiconque voudra prendre connoiſſance à fonds de cet Art libéral, ou plutoſt de cette Science divine, qu'il prenne en premier lieu un bon Maiſtre pour guide, & puis qu'il s'adonne à la lecture des Traitez

de Muſique, & qu'il s'applique à la connoiſſance & à la pratique du Clavier. Ce luy ſera un charme & un digne ſujet d'admiration, de voir apres les Gammes & les premiers Elémens, ſoit par les muances ou par le *Si*, combien ſept degrez principaux de la voix produiſent d'agreables diverſitez, combien de ſons, de demy-tons majeurs & mineurs, de tons majeurs & mineurs, réſultent des intervales d'un ſon à l'autre; la diviſion des intervales en juſtes & en fauſſes; la diviſion des juſtes en conſonances & diſſonances; la diviſion des conſonances en parfaites & imparfaites; le nombre des intervales juſtes; celuy des fauſſes; quelles ſont les in-

tervales qui s'appellent diminuées, & celles que l'on nomme ſuperfluës ; en combien de maniere toutes les intervales peuvent eſtre ; ce que c'eſt que Sujet ; le pur & ſimple, & l'autre d'imitation qui eſt la Fugue ; ce que c'eſt que ces Modes ſi puiſſans & ſi efficaces, pour remüer ou appaiſer nos paſſions, & bien exprimer les Sujets ; le nombre de ces Modes, quoy que controverſé ; leurs diviſions en harmoniques & en arithmétiques ; en naturels & en tranſpoſez ; que le ſecret de leur charme & de leur pouvoir, eſt la diférente rencontre & ſcituation des ſemy-tons, par une diverſité & changement de diapazons ; leurs cordes & caden-

ces naturelles ; la grande habileté, & les moyens qu'il y a de paſſer imperceptiblement de l'un à l'autre, & d'y rentrer de meſme ; les bons & les mauvais progrés ; les bonnes & les mauvaiſes relations ; l'uſage qui ſe peut faire des dernieres ; les cadences parfaites, imparfaites, & rompuës ; ce que c'eſt que Contrepoint ſimple, & toutes ſes regles ; de meſme du Contrepoint figuré ; l'excellence de la Compoſition par Fugues, double Fugues, contre-Fugues ; les agreables artifices de la Compoſition, comme les Recits, les Echos, la varieté des mouvemens, l'ordre des cadences, la beauté du Chant, & juſques au choix & à la diſpoſition des

lieux pour l'exécution ; & par deſſus tout cela, l'excellence du Génie, qui dans la Muſique, comme en beaucoup d'autres Sciences, s'aſſujettit bien pour l'ordinaire aux regles, mais s'en diſpenſe quelquefois, & ſe met audeſſus par la grandeur de ſon élevation.

Si noſtre Curieux veut en ſuite voir & examiner dans ces Livres le détail des proportions des intervales juſques aux commas & apotomes dernieres minuties, plus propres à la ſpéculation qu'à la pratique, le tout par les Monochordes de Pitagore, de Ptolomée, & d'autres Autheurs, ſelon les inſtitutions qu'ils ont données. S'il veut de plus obſerver ce qui eſt de plus

propre & particulier aux Instrumens de Musique stables & muables, ou qui sont en partie l'un & l'autre, & enfin s'exercer sur les Questions & Problémes qu'il y trouvera au sujet de la Voix & des Instrumens ; il sera ravy hors de luy-mesme, de voir, pour ainsi dire, une si petite Source devenir un Ocean d'une si vaste étenduë ; apres quoy faisant l'application de ces belles connoissances & de la théorie, à l'exécution & à la pratique dans les occasions de Musique & de Concerts, il sera passionné toute sa vie pour l'Harmonie, & souhaitera pour en gouster encore les delices apres la mort, que le P. Parran ait dit vray, qui soûtient que les Bienheureux chan-

teront la Muſique dans le Ciel. Ce bon Pere réſout par des raiſons théologiques, l'Objection phyſique que l'on fait là-deſſus, qui eſt que le Son ne ſe peut faire ſans air : Il pouvoit, ce me ſemble, adjoûter, que puis qu'alors nous pourrons vivre ſans cet Elément, il ne nous ſera pas plus difficile de chanter ſans ſon ſecours. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt la concluſion du Traité de ce bon Pere, & je croy auſſi ne pouvoir finir ce Diſcours par un plus bel endroit.

REPONSE EN DIALOGVE

à la Queſtion, Quel eſt le plus grand chagrin qu'une Maîtreſſe puiſſe donner à ſon Amant.

TYRCIS.

ALlons, mon aimable Bergere,
Prendre le frais ſous cet Ormeau.
Mais qu'apperçois-je au bord de ce petit Ruiſſeau?
Quoy, c'eſt Timante en pleurs, & qui ſe deſeſpere?

AMINTE.

Ce n'eſt rien pour moy de nouveau:
Vous connoiſſez Philis, c'eſt cette Beauté fiere
Dont les rigueurs le vont mettre dans le tombeau.

TYRCIS.

Dieux, que ſon mal me touche!
Mon cœur prend part à ſes malheurs.
Tâchons d'adoucir ſes langueurs,
Aminte, approchons-nous.

AMINTE.

Je le voy qui ſe couche:
Accablé par l'excés de ſes vives dou-
leurs,
Il ne nous dira rien, mais je ſçay ſon
hiſtoire.
Repoſons-nous icy, je vais en peu de
mots
Vous montrer que Phiſis luy fait ſouf-
frir des maux
Qu'on aura de la peine à croire.

TYRCIS.

L'Ingrate!

AMINTE.

Sçachez donc que ce Berger fidelle,
Depuis plus de ſix mois, ſoûpire nuit
& jour
Pour cette Belle,
Sans que pour ſes reſpects, ſes ſoins, &
ſon amour,

Il ait pû rien gagner ſur cette ame
rebelle.
Il la ſuit en tous lieux, elle le fuit par
tout,
Et quand il vient à bout
De luy parler de ſon martyre,
Elle n'en fait que rire.
Il pouſſe des ſoûpirs, ſe jette à ſes ge-
noux,
Y répand des torrens de larmes,
Et luy tient des diſcours ſi touchans &
ſi doux,
Que toute autre rendroit les armes.
Cependant, cher Tyrcis, cet inſenſible
cœur
L'écoute froidement, & puis d'un ton
railleur
Luy dit cent fois déja, me trouvant
dans ces Plaines,
Tu m'as fait triſtement le recit de tes
peines,
Je les ſçay, je t'en plains, Timante,
mais enfin
Cherche quelqu'autre Medecin.

TYRCIS.

Ah Dieux! que Philis eſt cruelle,
Et que Timante eſt malheureux!
Tous les chagrins qu'on ſoufre en l'Em-
pire amoureux,
Ne ſont, auprés du ſien, que pure ba-
gatelle.

LE GIVRE, Avocat à Provins.

Si un Amant maltraité de ſa Maîtreſſe, peut ſans l'offencer, ſouhaiter ſa mort.

QVand on donne ſon cœur, on donne
auſſi ſa vie;
Et l'Amant qui voudroit qu'elle luy
fuſt ravie,
Offence la Beauté, maiſtreſſe de ſon
ſort.
Je me trompe, elle a lieu d'en eſtre
ſatisfaite.

Il voit que ſes rigueurs luy vont cauſer la mort;
Quel mal fait-il, s'il la ſouhaite?

SSSSSSSSSSSSSS

A Rome, le 4. Septembre 1680.

JE n'ay reçeu que depuis trois jours l'Extraordinaire du Quartier d'Avril. C'eſt ce qui m'oblige à vous écrire aſſez à la haſte ce que je penſe ſur les quatre premieres Queſtions, afin que ma Lettre vous eſtant renduë dans le temps, vous puiſſiez l'examiner.

Je crois, Monſieur, que la Jalouſie eſt le plus grand de tous les chagrins, & le plus ſenſible qu'une Maîtreſſe puiſſe donner à ſon Amant. En effet, lors qu'il a

gagné le cœur par mille complaiſances, & par uue tendreſſe extraordinaire, il connoiſt ſans doute le prix de ſa conqueſte, & faiſant réflexion à ce qu'elle luy couſte, il eſt tourmenté d'une continuelle crainte de la perdre. Si le tumulte impétueux, que pluſieurs paſſiõs contraires excitent en nos cœurs, y cauſe de cruels ravages, celuy d'un Amant abandonné de ce qu'il aime, eſt dans un état bien digne de compaſſion. L'amour qu'il conſerve encor, luy fait ſentir les plus cuiſans de ſes traits. La haine & l'envie l'occupent ſans ceſſe contre ſon Rival. La rage de perdre un ſi grand bien, luy fait prendre les réſolutions les plus terribles;

& ſi l'eſperance d'une plus favorable deſtinée ne venoit flater de temps en temps ſon imagination, il ſuccomberoit enfin au deſeſpoir.

Que ſi cet Amant a reçeu quelques faveurs de la Belle, ſa jalouſie en devient encor plus forte. Il enviſage ſon bonheur paſſé, non pas avec la ſatisfaction que donne ordinairement l'agreable idée d'un plaiſir dont on a joüy, mais comme un bien, dont il n'eſt plus le maiſtre, & que ſon Rival eſt preſt à luy ravir. Il ſe figure dans la poſſeſſion de l'Objet aimé, un bonheur dont il n'avoit encor jamais bien connu le prix, parce qu'il n'avoit jamais éprouvé de traverſes en aimant. Il s'eſtime le plus

malheureux de tous les Hommes, parce qu'il s'eſt veu le plus heureux de tous les Amans, & il ſemble qu'il n'ait goûté les douceurs de l'amour, que pour en reſſentir la perte avec une douleur plus ſenſible.

Une Belle cherche toûjours à gagner quelque empire ſur l'eſprit de ſon Amant. Sa fierté luy fait traiter de crime les moindres libertez qu'il prend. Il faut de la complaiſance, il faut des ſoins aſſidus, il faut de tendres reſpects ; & enfin il faut de la perſéverance pour toûcher ſon cœur. Il eſt inutile de ſe declarer, tout cela parle, & jamais une Femme d'eſprit ne laiſſe trop longtemps languir un Homme qui a du mérite ; mais

quand un Amant ſe fait entendre d'abord, il préſume trop de luy-meſme. C'eſt plûtoſt offrir ſon cœur, que de demander une place dans celuy de la Belle ; & comme cette maniere d'agir ne peut eſtre fondée que ſur la bonne opinion qu'il a de ſon eſprit & de ſa perſonne, il eſt d'autant plus indigne d'eſtre écouté, que ce n'eſt point la marque d'un grand mérite, de faire connoître qu'on croit en avoir beaucoup. Cela ſupoſé ; je dis que plus un cœur a couſté de ſoins à un Amant, plus il luy eſt fâcheux de le perdre ; & qu'une Femme d'eſprit ne ſe laiſſant gagner que par là, elle ne luy peut cauſer un plus grand chagrin, qu'en luy donnant lieu d'eſtre

jaloux d'un Rival plus favorablement écouté.

Vous voyez, Monſieur, que ces trois Queſtions ſemblent devoir naturellement ſe ſuivre, & que les deux dernieres ſervent à prouver la premiere. Paſſons, s'il vous plaiſt, à la quatriéme.

Un Amant maltraité de la Belle, qu'il aime, ne peut ſans l'offenſer ſouhaiter la mort, non pas tant parce que luy ayant ſacrifié ſon cœur, & s'eſtant dévoüé en Eſclave à ſon ſervice, il n'eſt plus en ſon pouvoir de rien entreprendre contre ſa vie, puis qu'elle n'eſt plus à luy, que parce que recourir à la mort eſtant la marque d'un eſprit lâche, & d'une ame baſſe, ce ſeroit tacitement accuſer ſa

Maîtreſſe de peu de diſcernement, d'avoir donné ſon cœur à la Perſonne du monde qui le méritoit le moins.

LA SOLITARIA del Monte Pinceno.

Cette ſpirituelle Romaine, à qui je dois les particularitez des deux Cavalcades de Mr le Prince de Radzevill, dont je vous ay fait la Relation dans ma Lettre de l'autre Mois, a auſſi expliqué dans ſon vray ſens l'Hiſtoire Enigmatique du dernier Extraordinaire, en l'expliquant ſur la Cerémonie que le Doge de Veniſe fait tous les ans en épouſant la Mer au nom de la République. Je ne vous dis point que la Fable donne Pelée pour Mary à Thétis, qui eſt priſe pour la Mer, vous le ſçavez. Ainſi je paſſe à ce qui vous peut eſtre moins

connu. Le Pape Aléxandre III. perſecuté par l'Empercur Fréderic Barberouſſe, ſe retira à Veniſe en habit de ſimple Preſtre. Là, un François appellé Commode, l'ayant reconnu un jour lors qu'il eſtoit en prieres dans une Egliſe nommée de la Charité, il en alla avertir Sebaſtien Ziani, qui en ce temps-là eſtoit Doge de la République. On rendit de fort grands honneurs à ce Souverain Pontife, & apres avoir inutilement envoyé des Ambaſſadeurs à Fréderic, pour l'obliger à donner la Paix à l'Italie & au Pape, ce Doge monta comme Chef ſur les Galeres de la République le 7. de May 1177. & alla chercher l'Armée Impériale commandée par Oton troiſiéme Fils de l'Empereur. Les Venitiens remporterent la victoire, &

le Pape pour reconnoistre les services que la République luy avoit rendus, donna un Anneau d'or à Sebastien Ziani, & luy dit ; Hunc Annulum accipe, & me autore ipsum Mare obnoxium tibi reddito, quod tu, tuique Successores quotannis statuto die servabitis, ut omnis Posteritas intelligat Maris possessionem victoriæ jure vestram fuisse, atque uti uxorem Viro, illud Reïpublicæ Venetæ subjectum. *Chaque année, le jour de l'Ascension, le Doge jette une Bague d'or dans la Mer, en disant ces mots,* Desponsamus te, Mare, in signum veteris & perpetui dominij. *Tout le monde sçait le bonheur de Polycrate, Tyran de Samos, qui ayant jetté dans la Mer un Anneau d'un prix inestimable, le*

le retrouva dans le ventre d'un Poiſ-
ſon qui luy fut ſervy par ſon Cuiſi-
nier. La Mer qui environne Veniſe
de toutes parts, en fait auſſi des Ruës.
C'eſt ce qui fait dire que cette Epouſe
étend ſon Lit nuit & jour juſqu'à la
Porte de ſes Marys, qui ſont tous les
Citoyens de cette opulente Ville.

Mr Bouchet, ancien Curé de No-
gent le Roy, qui a trouvé le ſens de
la meſme Hiſtoire, fait ainſi parler
la Mer.

CHaque An le Grand Doge m'é-
pouſe,
Sans que ſa Femme en ſoit jalouſe,
Ou conçoive pour moy quelque eſprit
de mépris;
Et pour marquer ſa bienveillance
Et ſa juſte reconnoiſſance,
Il jette dans mon ſein une Bague de
prix.

Dans ce fameux préſent où ſa grandeur
éclate,
Il n'éprouve jamais le ſort de Poli-
crate,
La Bague eſt ſans retour, le préſent
eſt péry:
Mais parmy cent Rivaux qui reſpe-
ctent mes charmes,
Et qui pour m'acquérir ſe mettent ſous
les armes,
Le plus conſidérable eſt toûjours mon
Mary.

Chez le Sarmate & chez le More,
Chez l'infidelle Muſulman,
On ſçait qu'en certain jour de l'an,
Dans le ſuperbe Bucentaure,
Mon Hymen eſt renouvellé,
Dont le Divan reſte troublé.

De ce Mariage éclatant
Qui fait tant de bruit dãs le monde,
Comme d'une ſource inféconde,

Il n'eſt jamais ſorty d'Enfant.
Ainſi ſterile eſt noſtre Couche;
Noble Venitiens, cette Hiſtoire vous
touche.

C'eſt vous, illuſtres Sénateurs,
C'eſt vous, puiſſante République,
Qui du grand Golphe Adriatique
Eſtes les ſages Directeurs;
C'eſt vous qui me tenez pour Femme,
Jugez ſi je ſuis Polygame.

Neptune n'eſt plus mon Eſpoux,
Au centre de mes eaux vainement il
ſoûpire;
C'eſt vous, Venitiens, c'eſt vous
Qui me tenez ſous voſtre Empire,
C'eſt vous qui me donnez des Loix,
C'eſt vous que cherſſent les Roys.

Ie traîne mon Lit ou Lido,
Iuſqu'à ces beaux Palais qui ſont
voſtre demeure;
Mais ſi j'entrois dedans ſeulement pour
une heure,

Vous feriez à jamais dodo,
Vne eternelle nuit couvriroit vos pau-
pieres,
Et le Soleil pour vous n'auroit plus de
lumieres.

Certes je sçay si bien mes fougues mé-
nager,
Et brider de mes flots l'inconstance
rebelle,
Que loin d'estre envers vous farouche,
ou criminelle,
Ie vous sers de rãpart, sans vous mettre
en danger.

L'Explication qui suit, est de
Mr d'Ambreville, de Lisieux.

SAns m'estre beaucoup tourmenté,
Cela soit dit sans vanité,
Dont, honny soit, si je me pique,
I'ay sçeu percer l'obscurité
De la belle Enigme Historique
Du fameux Mercure Galant,

Ou de l'Histoire Enigmatique
De l'ingénieux de Létang;
Et voicy comme je l'explique.

Celle qui fut jadis une Divinité
De la Payenne Antiquité,
Et qui n'eut qu'un Epoux unique,
Dont elle acquit la qualité
De Déesse chaste & pudique;
A qui, depuis Sa Sainteté,
Par une raison politique,
Permet de faire maint Traité
D'une union Polygamique,
(Dont elle est le Théatre & vaste & magnifique,)
Et que mainte Posterité,
Le jour d'une Feste publique,
Tous les ans renouvelle avec solemnité,
Contre l'ordre établi pour le nœud prolifique:
Celle, dis-je, qui ne produit
De ce Mariage aucun Fruit,
Contracté par Reconnoissance
Avec Homme d'autorité,

Au nom de toute sa Cité,
Bien que ce soit sans espérance
Du bonheur surpassant toute humaine
créance,
Dont Polycrate fut vanté:
Celle, enfin, dont le Lit est de telle
étenduë,
Qu'il s'étend jusques à la Ruë
Et la Porte de ses Marys,
(Qui sans passer pour Polygames,
Epousent encor d'autres Femmes,)
Et qui ne pourroit sans débris
De plus pres leur rendre visite,
Dont de bon cœur on la tient quitte,
N'est autre chose que la Mer,
Que la Grece idolâtre appelloit Amphitrite,
Que la Fable feint & dépite
Femme du Dieu du Flot amer;
Et que par une Loy qu'on sçait estre
autentique,
Au nom & pour sa République,
Et sans aucuns Bans proclamer,
(Ce que le Saint Pere autorise).

Il Signor Doge *de Veniſe*
Epouſe avec ſolemnité;
Apres, dit-on, avoir jetté
Dedans ſon ſein couleur d'opale,
Pour ſçeau d'un ſi rare Traité,
Pour gage de foy conjugale,
Et ſerment de fidelité,
La Bague Matrimoniale.
De ce ſens peut-eſtre on rira;
Qui mieux trouvera, mieux dira;
Pour moy, voila comme j'explique
Du Mercure Galant l'Hiſtoire Enigmatique.

Mr Mignot de Buſſy, Lieutenant General du Bailliage de Beaujollois, a expliqué cette meſme Hiſtoire par une Alluſion fort agreable, à ce qu'on dit que fit autrefois Ariſtote, qui ne pouvant comprendre la cauſe du Flux & Reflux de la Mer, ſe précipita dedans.

D'Vn esprit fort subtil je n'ay pas eu besoin
Pour deviner l'Histoire Enigmatique;
Et sans aller chercher plus loin,
Ie trouve en mon Pais la Mer Adriatique.
Mais quand sans la pouvoir trouver
I'aurois passé tout un an à resver,
Si resver estoit ma marote,
I'est mon esprit paroistre aussi dur qu'un caillou,
Ie me garderois bien d'aller faire le fou,
Comme fit autrefois le fameux Aristote.

Sur la mesme Histoire.

MADRIGAL.

QVe de choses tout-à-la-fois
Mettent mon esprit aux abois,
Dans la peine qu'il prend de deviner l'Enigme!

Ie ne ſçay preſque plus de quel coſté
tourner,
Ie ſuis preſt à l'abandonner.
Oüy, je veux renoncer à la plus juſte
eſtime,
Si, ne la trouvant pas dans la Terre
& les Cieux,
Le ſens noir & myſtérieux
De cette Hiſtoire Enigmatique,
N'eſt dans la Mer Adriatique.

CHOVLLE', Commis de l'Extraordinaire des Guerres à Paris.

Ceux qui ont expliqué cette meſme Hiſtoire ſur le Mariage du Doge de Veniſe avec la Mer Adriatique, ſont Meſſieurs Gardien Secretaire du Roy; De la Roche-Amar, de Poitiers; Le Chevalier Blondel; De la Ville aux Butes, de Troyes; De Glos, Hydrographe à Honfleur; Miconet, Avocat à Châlons ſur

Saône ; Le Bon Clerc, du meſme lieu ; Vialet, de la Ruë Montorgueil ; De Ville-Chalver ; Mademoiſelle du Puy d'Argery ; La Belle Blonde de Tenville ; Le Campagnard Orleanois ; & les Réclus de S. Leu d'Amiens.

Voicy encor une Veuë d'une des Places publiques de Madrid, que cette Planche vous repréſente ornée d'une tres-belle Fontaine, comme la Place de San Domingo. *Celle-cy eſt appellée* de la Cevada, *qui veut dire, le Marché où l'on vend l'Avoine.*

Sur les quatre Questions du dixiéme Extraordinaire.

I. QUESTION.

L'On demande quel eſt le plus grand chagrin qu'une Maîtreſſe puiſſe faire ſouffrir à ſon Amant. Pour y répondre, e ſupoſe qu'un fort honneſte Homme ſe ſoit rendu tellement amoureux d'une Perſonne qui aura le cœur mal fait, qu'il n'ait pas la force de rompre ſes liens. Un tel Amant eſt aſſurément plus à plaindre que tout autre; car comme ſon indigne Maîtreſſe ne penſera guere qu'à

contenter la malignité de ſon panchant, elle n'aura de joye que lors qu'elle pourra le faire ſouffrir : Elle voudra qu'il luy obeïſſe dans des choſes qu'elle témoignera ſouhaiter, & ne pas ſouhaiter en meſme temps. Si elle connoiſt qu'il ſoit porté à la jalouſie, elle favoriſera ſes Rivaux en ſa préſence, & ne négligera nulle autre occaſion de luy en donner. S'il entre ſenſiblement dans les intereſts de ſes Amis, & qu'il trouve l'occaſion de les ſervir, elle ne ſe contentera pas de l'en empeſcher, elle trouvera encor moyen de les broüiller avec luy, & de luy en faire autant d'Ennemis.

Enfin ce ſeront tous les jours de nouveaux ſujets de chagrin

& de douleur ; mais voicy le comble. Cette Extravagante viendra à ſe radoucir pour luy par des témoignages étudiez de tendreſſe ; de ſorte que ce pauvre aveugle ſe croira le plus heureux de tous les Hommes, & dans ce moment, elle luy commandera de faire quelque baſſeſſe, & peut-eſtre une méchante action, ou de ne la voir jamais. Que deviendra ce malheureux dans un pareil embarras ſur un tel coup ? Et peut-on s'imaginer l'état déplorable de ſon cœur ? Ecoûtez ſes plaintes.

I'ay ſoufert mille maux des mépris de
Sylvie;
Et cette orgueilleuſe Beauté,
Cruelle en ſa legéreté,

A troublé fort longtemps le repos de ma vie.
Elle dit aujourd'huy qu'elle m'aime à son tour;
Mais par un injuste caprice,
Elle veut m'obliger à faire une injustice,
Ou d'abandonner mon amour;
Ie ne puis l'un ny l'autre, il faut que je périsse.

II. QUESTION.

L'Innocence des plaisirs en fait d'ordinaire la plus grande douceur; mais il y en a d'une autre nature, & l'on tombera aisément d'accord de ce que je dis dans les Vers suivans.

Des innocens & doux plaisirs,
L'image qu'on rappelle est toûjours agreable;
Mais de ceux qu'ont formé les injustes desirs,

Le ſouvenir eſt triſte, & ſouvent nous accable.

III. QUESTION.

IL arrive rarement qu'une affection qui ne fait que de naiſtre, ſoit fort violente ; & les Dames ayant naturellement beaucoup de délicateſſe dans l'eſprit & dans le cœur, ne s'arreſtent guere aux proteſtations que les Hommes leur font de leur amour à la premiere veuë. Elles les regardent preſque toûjours comme des Gens accoûtumez à conter des douceurs où ils ſe trouvent, ſans qu'ils ſentent rien de ce qu'ils jurent ſent r ; mais elles ne doutent jamais de la ſincérité d'un Amant aſſidu, reſpectueux, & ſoûmis.

Les ſoins, les ſoûpirs, le ſilence,
Sont le vray langage du cœur,
Il exprime par là ſon amoureuſe ardeur;
Mais un diſcours plein d'éloquence,
Faiſant voir tout l'eſprit, marque peu de langueur;
L'on ne peut cependant toucher l'Objet qu'on aime,
Qu'en le perſuadant de ſon amour extréme.

IV. QUESTION.

TYrcis ne pût voir longtemps Caliſte ſans l'aimer, & cette Bergere ne fut pas longtemps inſenſible aux témoignages que le Berger luy donna de ſon amour.

Leurs Parens approuvoient leur paſſion, dans le deſſein qu'ils avoient de les marier en-

ſemble; & ces deux Amans joüi-
rent durant quelques jours des
plaiſirs inconcevables que don-
ne l'eſpérance de ſe voir uny
pour jamais avec la Perſonne
aimée. Enfin tout ſembloit
contribuer à leur ſouverain bon-
heur; mais l'inconſtante Caliſte
jetta les yeux ſur le beau Da-
phnis, & apres quelque légere
réſiſtance, elle luy abandonna
entierement le cœur qui eſtoit
deû à Tyrcis. Ce Berger ai-
moit trop ſa belle Bergere, pour
ne ſe pas apperçevoir de ſon
changement. Il crût pourtant
luy devoir cacher qu'il l'euſt dé-
couvert, & tâcha par un redou-
blement d'aſſiduitez & de ſoû-
miſſions, de rapeller ce cœur fu-
gitif, & de ſe le conſerver. Mais

voyant augmenter chaque jour l'indifférence de cette Volage, & l'ayant trouvée seule, il luy fit voir dans la langueur de ses yeux la mortelle douleur dont il estoit pénetré. Il la luy déclara en suite par des soûpirs & par des larmes; enfin accablé d'ennuis, il fut contraint de luy faire quelques reproches de son inconstance & de son ingratitude; mais Caliste prévenuë du mérite de son nouvel Amant, ne voulut plus garder de mesures avec celuy qui luy parloit, & le traita d'une maniere indigne & cruelle.

Ie ne vous aime plus, disoit cette Bergere Au dolé Tyrcis;

Ie hay vos pleurs, vos soins, vos peines, vos soucis,
Tout ce qui vient de vous ne fait que me déplaire.
Ha! luy répond alors trisement le Berger,
Il me faut donc mourir. Il faut plutoſt changer,
Et faire comme moy, repart cette Infidelle,
Car chercher à mourir, c'eſt vouloir m'outrager,
Et d'un crime odieux me rendre criminelle.

SEGVINIERE-POIGNANT.

SONNET,

A une Belle qui soupçonnoit d'inconstance un des Amis de l'Autheur.

AVx quatre coins de ce Village,
Tyrcis en a, dit-on, conté,
Tout sçait luy plaire, & tout l'engage,
Le changer il fait vanité.

N'est ce point un jeu concerté?
Pour moy, je le croy moins volage:
On peut faire un honneste usage
D'une fausse infidélité.

Ce n'est pas d'aujourd'huy, Climene,
Que pour dissimuler sa peine,
On feint d'aimer le changement;

Et que pour sauver l'apparence,
Amour cache un fidelle Amant
Sous les aisles de l'Inconstance.

DE MERVILLE.

Ie reçois un nouveau Traité sur la Glace, que vous ne trouverez pas moins ſçavant que curieux. Auſſi eſt-il d'un Homme tres-profond en Medecine, quoy qu'il ſoit encor dans une grande jeuneſſe. Il eſt Medecin à Niort, & s'appelle Mr Gautier.

DISCOVRS

SUR LA QUESTION,

S'il eſt nuiſible de boire à la Glace, & ſi on en peut ſentir quelque incommodité dans le temps, ou plus tard, ou point du tout.

LA Glace n'eſt qu'une eau, dont les petites parties ayant perdu leur mouvement,

demeurent en repos les unes aupres des autres. Mais parce qu'il faut un agent aussi puissant pour arrester un corps qui est en mouvement, que pour en mouvoir un autre qui est en repos, il est necessaire de penétrer la cause qui contraint les parcelles de l'eau à devenir roides & immobiles, de pliantes & de fluides qu'elles estoient auparavant. Quoy qu'il ne soit pas aisé de trouver cette cause, on ne s'en éloignera peut-estre pas beaucoup, en refléchissant sur les corps qui sont autour de l'eau quand elle gêle. Or, quand on fait bien cet examen, on n'entrevoit point d'agent qui touche l'eau plus immédiatement, & qui soit plus propre à la Glace,

que l'air meſme. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que la maſſe entiere de l'air produiſe cet effet, parce qu'on la doit regarder comme une place publique, où regne un nombre inombrable de diférentes matieres, qui ont toutes leurs proprietez particulieres. Il ſeroit plus vray-ſemblable de croire que l'eſprit univerſel, dont les Chymiſtes nous démontrent tous les jours l'éxiſtance, lors qu'ils expoſent à l'air la teſte morte de quelques Mineraux, eſt le principe naturel qui fixe & congele l'eau dans certains temps de l'année. Ainſi il y a beaucoup d'apparence que les ſels volatiles inviſibles, qui forment cet eſprit, ayant moins de mouvement

l'Hyver qu'en toute autre Saiſon, s'arreſtent & demeurent fichez comme autant de petits coins dans les parcelles aqueuſes, au travers deſquelles ils n'ont plus la force de continuer leur mouvement ; d'où vient que les parties de l'eau, de coulantes qu'elles eſtoient auparavant, demeurent immobiles les unes aupres des autres, & forment un corps dur, à qui on donne le nom de Glace.

Les expériences, dont je vay parler, n'appuyent pas mal cette conjecture. Si l'on prend un morceau de Glace, & qu'on le faſſe évaporer au feu, on trouvera au fond apres l'évaporation beaucoup plus de ſel, qu'on n'en recuëille, lors qu'on fait exhaler

un

un volume égal d'eau commune. Or cela me paroist une raison forte pour perſuader que le ſel eſt le veritable principe, dont la Nature ſe ſert pour durcir les liqueurs aqueuſes.

D'ailleurs, la Glace artificielle eſt encor une preuve pour me confirmer dans ce ſentiment. Car, quand j'examine cette production, je ne vois pas qu'il ſoit aiſé de l'expliquer, que par quelque choſe d'équivalant à ce que j'ay déja avancé. Et pour mieux faire voir ce que je mets en avant, il faut que je diſe comment on fait la Glace en toute ſaiſon. Pour le faire, l'on n'a qu'à mettre dans un Verre une quantité égale de Sel commun, de Neige, & de Glace, qu'on agi-

tera un peu, au moment qu'on aura mis le Verre au milieu d'un Baſſin plein d'eau. Alors l'eau du Baſſin, qui entoure immédiatement le Verre, ſe prẽd à meſure que les matieres qui ſont dans le Verre ſe fondent & ſe diſſolvent. On fait encor figer l'eau d'une autre maniere, mais bien plus ſurprenante, puis qu'on la fait cailler au milieu d'un brazier. En voicy tout le ſecret. On prend un Plat remply de Neige, au milieu duquel on place un Verre plein d'eau; apres quoy vous n'avez qu'à mettre le Plat ſur les charbons ardens, & vous verrez auſſitoſt avec plaiſir que l'eau du Verre ſe prend à proportion que la Neige ſe fond.

Ceux qui s'appliqueront à penetrer les cauſes de ces Phénomenes, ne trouveront peut-eſtre rien de plus probable que de s'imaginer que les corpuſcules de l'eſprit univerſel, qui tenoient les parcelles aqueuſes de la Neige & de la Glace ſerrées & liées enſemble, ſont mis en liberté par l'action du feu, ou du ſel commun ; car ces deux agens s'élançans de toutes parts dans le compoſé de la Glace, la diſſolvent, & en deviennent de telle ſorte les maiſtres, qu'ils mettent en déroute tous ces petits corps froids, apres les avoir dénichez des pores où ils s'eſtoient retirez. Mais parce qu'ils les pourſuivent ſans relâche, & qu'ils les menent toûjours battant

juſqu'à la circonférence de la liqueur, il n'eſt pas mal aiſé de s'imaginer qu'ils paſſent enfin au travers du Verre, puis qu'ils ſont aſſez ſubtils pour le penétrer. Ainſi, venant à ſe répandre dans une eau nouvelle, où ils ne trouvent rien qui les inquiéte, ils la gêlent, comme feroit un vent de Nort bien froid, qui viendroit à y ſouffler.

Apres cette explication de la Glace, il faut démontrer ce que c'eſt que le diſſolvant de l'eſtomach, puis qu'il eſt le premier agent qui produit ſon effet ſur les boiſſons à la Glace. Mais pour bien entendre ſa nature, cherchons en la ſource avant toutes choſes On n'aura pas de peine à la trouver, ſi on ſçait

une fois qu'il ne ſe porte naturellement rien à l'eſtomach, que par les petites glandes qui ſont parſemées par ſa membrane intérieure.

Il y a pourtant encor la bouche & le gozier qui luy fourniſſent une partie du ferment, qu'il employe à cuire les viandes; mais il eſt vray que les liqueurs ne s'en chargent point, à cauſe de la rapidité avec laquelle elles coulent quand on les prend. C'eſt pour cela que je ne parleray point de la ſalive, lors que j'expliqueray la digeſtion des liqueurs, quoy que pourtant elle ſoit un ſuc, capable non ſeulement de penétrer les viandes ſolides, lors que nous les roulons dans la bouche, mais auſſi

de les réduire en chyle, comme nous le voyons en ceux qui n'ont pas le ſoin de ſe nettoyer les dents apres le repas. Car, ſi deux ou trois heures apres avoir mangé, ils ſe les eſſuyent, ils en oſtent une matiere tout-à-fait ſemblable au chyle; ce qui eſt une preuve évidente que la ſalive contribuë beaucoup à la digeſtion des alimens.

Puis qu'il n'eſt pas beſoin de faire intervenir la ſalive pour digerer les liqueurs, il ſuffit d'imaginer qu'il diſtile des glandules du velouté, qui n'eſt que la tunique intérieure & glanduleuſe de l'eſtomach, une humeur ſubtile & penetrante, qui ſert à leur coction. Ce n'eſt pas ſans fondement que je fais four-

dre une humeur de ces glandules, puis que les expériences nous en apprennent la verité. Car ſi nous examinons de pres tous ces petits grains glanduleux qui font la meilleure partie du velouté, nous verrons que chaque grain eſt percé par un trou ſenſible, dont on voit ſortir par la compreſſion une eau claire qui ſe décharge dans l'eſtomach. De plus, on remarque auſſi dans cette membrane une infinité de poils courts & déliez, qui naiſſent entre ces petites glandes. Quoy qu'on ait pris ces poils juſqu'à préſent pour de ſimples filets, neantmoins quelques ſçavans Anatomiſtes modernes veulent qu'on les regarde comme autant de petits tuyaux glandu-

leux, d'où découle une lymphe, qui fait partir du ferment de l'eſtomach.

Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir qu'il ſuinte toûjours quelque humeur des petites glandes du velouté dans le ventricule, nous devons auſſi apprendre d'où elles la puiſent. C'eſt pourquoy pour ne nous pas méprendre là-deſſus, je feray la reveuë des vaiſſeaux, qui y aboutiſſent, & je tâcheray d'en bien penétrer les fonctions. Les arteres gaſtriques, les veines du meſme nom, les nerfs qui naiſſent de la huitiéme paire, auſſibien que du nerf intercoſtal, & enfin un petit canal particulier, ſont les quatre vaiſſeaux qui accompagnent indiſpenſablement chaque grain

conglomeré. Quant aux arteres & aux nerfs, ce ſont deux canaux inſtituez de la Nature, pour y porter ce qu'ils contiennent; les veines, ſuivant les loix de la circulation, en abſorbent le ſang que les arteres y ont charié, & que les veines doivent voiturer au cœur; mais parce que les racines des veines dans ces glandes ne peuvent recevoir le ſang à proportion qu'il leur eſt transferé par les extrémitez des arteres, il eſt neceſſaire qu'il s'accumule dans ces extrémitez, & qu'il les gonfle. Or cela ne peut arriver qu'il n'exude au travers une liqueur lymphatique, qui s'échape doucement par pluſieurs petits filamens creux, qui ſont naturellement pratiquez

dans la ſubſtance meſme des glandes ; & comme tous ces filets déliez s'uniſſent enfin au petit canal particulier, que j'y ay remarqué cy-deſſus, l'humeur lymphatique y accourt par conſéquent pour ſe dégorger dans la capacité meſme de l'eſtomach.

J'ay avancé avec beaucoup de raiſon que le ſang, qui coule avec rapidité dans les arteres épigaſtriques, & qui ne peut eſtre reçeu avec la meſme précipitation par les principes des veines, laiſſe échaper une partie de ſa ſéroſité au travers des vaiſſeaux. Car les expériences Anatomiques nous apprennent, que quand on lie la veine cave, ou l'aorte, ou quelques-unes de

eurs branches, il ſe fait toûjours
n épanchement de ſéroſité
lans les parties voiſines des vaiſ-
eaux du ſang, qui ſont tume-
iez. D'où vient que c'eſt une
oy conſtante dans le cours na-
urel du ſang, de ſe dépoüiller de
a propre ſéroſité, quand il trou-
ve quelque barriere, qui s'op-
poſe à ſon mouvement.

Ce que j'ay dit juſqu'à préſent du levain de l'eſtomach, ſe peut tres-bien appliquer à celuy qui ſe trouve dans les menus boyaux; & ſans repéter ce que j'ay avancé de ce premier levain, je diray ſeulement pour l'heure que le diſſolvant des inteſtins eſt beaucoups plus puiſſant que celuy de l'eſtomach, & cela ſe prouve par les veines lactées, qui pren-

nent toutes leurs racines dans les intestins, & qui n'aboutissent aucunes à l'estomach. D'ailleurs, on ne voit dans l'estomach qu'une matiere grossierement dissoûte, qui n'a pas cette fluidité, ny cette teinture blanche, qu'elle acquiert dans les boyaux. Mais ce qui confirme encor davantage la verité de cette pensée, c'est ce que les Anatomistes ont remarqué dans la formation du Pouler, car il y ont trouvé un petit canal particulier, qui aboutit dans l'intestin, où il porte la substance du jaune. Ce que la Nature n'auroit sans doute jamais fait, si ce n'estoit là où les alimens reçoivent ce degré de perfection qu'ils doivent avoir pour devenir du chyle.

Apres avoir vû comme ce dissolvant se conduit dans l'estomach & dans les boyaux, voyons ce qu'il y opere ; mais il seroit à souhaiter d'avoir auparavant l'idée de ce qu'il est en luy-mesme: c'est pourquoy je m'y appliqueray avant toute chose. Quoy que cette matiere soit tres-difficile à cause des moyens qui nous manquent pour faire les expériences necessaires sur ce dissolvant ; cependant je tâcheray de dire quelque chose de si juste là-dessus, que je n'insinuëray rien que de probable.

Il n'y a point de glandes soit conglobées, soit conglomerées, que la Nature n'ait munies d'un petit canal particulier, qui voiture ordinairement une lymphe

claire. La ſcience des glandes & des vaiſſeaux lymphatiques, nous apprend que cette lymphe ſert toûjours de ferment aux liqueurs des lieux où elle ſe dégorge. De plus, cette meſme ſcience nous enſeigne auſſi que ces deux eſpeces de glandes donnent communément des lymphes également douces, ſubtiles & tranſparantes; c'eſt pourquoy l'une & l'autre ont tôut-à-fait du raport entr'elles.

De cette connoiſſance, nous trouverons les moyens de ſçavoir ce que c'eſt que le diſſolvant de l'eſtomach, & pour cela, il ne faut que conſulter les Chymiſtes, lors qu'ils travaillent ſur la Lymphe, ou ſur la ſeroſité du ſang. Ainſi puis que par la diſti-

ation qu'ils en font, ils tirent quantité d'eau & de ſels volatiles, avec une huile pénétrante, & tant ſoit peu de terre ; on ne doit pas croire que la Lymphe ſoit compoſée d'autres principes, ſi ce n'eſt un autre qui échape à tous les ſoins des Chymiſtes, parce que les vaiſſeaux diſtilatoires n'ont pas les pores aſſez ſerrez pour le retenir. C'eſt cet eſprit de l'air dont je veux parler, qui nous anime principalement, & qui donne au ſang artériel ſa couleur brillante & vermeille. Ainſi il y a beaucoup d'apparence que cet eſprit intervient dans la digeſtion des alimens, & ce qui le met hors de doute, c'eſt l'Anatomie qui nous démontre dans les Poiſ-

ſons un petit canal qui ſort de leurs nageoires, & qui va s'inſérer dans l'eſtomach.

L'Anatomie de la Lymphe, jointe à ce que nous enſeignent les Chymiſtes ſur l'action des ſels, nous fera clairement pénétrer, comment cette Lymphe digere les liqueurs, telles que le Vin, que je prendray icy pour exemple. Ainſi il faut penſer que le Vin, au moment qu'il eſt parvenu au ventricule, eſt auſſi-toſt pénétré de l'eſprit de l'air, & du ſel volatile alkali, dont la Lymphe eſt toute chargée. Je ne parle point icy des autres principes de la Lymphe, comme de l'Eau & de la Terre, qui ſont preſque ſans activité dans la coction des alimens:

Quant à l'huile pénetrante, on ſçait qu'elle ſert ſeulement de ſoufflet à l'eſprit de l'air pour le rendre plus agiſſant. Ainſi pour bien entendre comment ſe fait la digeſtion du Vin, c'eſt aſſez de penſer avec beaucoup d'attention aux proprietez de l'eſprit de l'air, & du ſel volatile de la Lymphe ; & l'on ne manquera pas de s'imaginer, que ces deux principes actifs & dégagez, comme ils ſont, ne s'élancent par tout le Vin, auſſi-toſt qu'on l'a pris. C'eſt pourquoy l'eſprit de l'air rencontrant la partie ſaline-ſulfurée du Vin, l'inſulte & l'attaque par mille chocs redoublez, juſqu'à ce qu'enfin la partie ſulfurée ſoit tout-à-fait dévelopée de la ſa-

line avec laquelle elle estoit unie. Mais apres que cette partie sulfurée du Vin a esté ainsi développée par le trémoussement de l'esprit de l'air, elle en vient aux prises avec cet esprit : d'où vient qu'il s'excite entre ces deux élemens une effervescence considerable, qui ne se termine que par la conçentration de l'esprit étheré avec la partie saline qui reste. Durant ces entrefaites, le sel volatile alkali de la Lymphe jouë aussi son rôlle: car en impregnant toute cette masse liquide, il fermente de son costé avec les sels acides, qui y sont naturellement. C'est pourquoy ces deux sels, c'est à dire ce sel volatile de la Lymphe, & l'acide du Vin, se fixent

l'un & l'autre apres leur action réciproque, de meſme que nous voyons les acides & les ſels volatiles, qu'on tire des Animaux, ſe fixer apres leur mélange & leur effervescence.

Les actions de l'eſprit étheré & du ſel volatile alKali de la Lymphe ſur le Vin, me menent inſenſiblement à reconnoiſtre qu'il ſe forme du nitre dans la digeſtion des liqueurs : car nous avons veu que ces deux principes façonnent & conſtruiſent deux ſels de differente nature, lors qu'ils agiſſent ſur le Vin. Premierement, l'eſprit étheré ſe concentre avec la partie ſaline du Vin, apres en avoir déſuny la ſulfurée ; C'eſt pourquoy cette partie ſe change en

acide; comme la Chymie nous en fournit des exemples dans les productions naturelles & artificielles de l'acide. En second lieu, le sel alKali volatile se fixe par l'union étroite qu'il contracte avec l'acide du Vin. C'est pourquoy ces deux sels, c'est à dire ce sel fixe, & cet acide, venant à se rencontrer durant la digestion de la liqueur, ils boüillonnent ensemble, & fermentent par consequent le composé où ils sont. Mais apres que ces sels par leurs rencontres, se sont pénétrez, & comme rassasiez, ils demeurent unis ensemble, & font un sel de Nitre, comme est celuy qu'on fait artificiellement, quand on mêle des esprits acides avec le sel fixe de Tartre.

Je n'ay plus rien à dire ſur la digeſtion des liqueurs, ſi ce n'eſt que la Nature dans cette operation, ſemble n'avoir d'autre but que la confection du Nitre: C'eſt pourquoy j'enviſage ce ſel, comme le ſoûtien & le fondement de noſtre vie, puis qu'il eſt tres-propre pour entretenir dans le ſang cette flâme pure, qui le rend animé auſſi-bien que toutes les parties de noſtre corps, où elle ſe diſtribuë. La neceſſité de ce ſel ſe remarque auſſi dans la végetation des Plantes : car elles ne pouſſent leurs branches, leurs feüilles, leurs boutons & leurs fleurs, que quand le Nitre ſe trouve en abondance dans la Terre. Je pourrois apporter des preuves pour confirmer cet-

te verité. Mais il eſt temps de voir, ſi nous tirerons de nos principes quelque choſe qui puiſſe ſervir à décider la Queſtion du Mercure.

Il eſt certain que ces principes eſtant bien entendus, on peut donner aſſez ſeurement, & avec plus de netteté, des déciſions ſur les effets des liqueurs à la glace. Mais pour bien y réüſſir, il faut d'abord ſçavoir que ce principe qui donne la fraîcheur aux liqueurs, eſt de la meſme nature que l'eſprit étheré de la Lymphe, & que l'un & l'autre de ces principes ne different, qu'en ce que le premier, qui raffraîchit l'eau, n'a que peu ou point de mouvement, au lieu que l'autre qui rayonne dans la Lymphe, a

beaucoup d'activité. Les preuves que j'ay cy-devant données, ſur ce que l'air intervient dans la digeſtion des alimens, jointes à celles qui nous ont démontré que l'eſprit de l'air étoit l'élement qui congeloit les liqueurs aqueuſes, m'aſſûrent que ces deux agens ſont les mêmes en nature, & qu'ils ne ſont differens que par les divers états où ils ſe trouvent. Ainſi l'on ne doit pas douter que ces deux principes ne ſoient capables des meſmes proprietez, pourveu qu'ils ſoient meus par une même cauſe. D'où vient que je ſuis porté à juger que les Boiſſons à la glace ne peuvent nuire d'elles-meſmes; ſur tout lors que le ferment de l'eſtomach

eſt fort actif. Car en ce temps-là, quoy que l'eſprit de l'air dans les Boiſſons fraîches ſoit d'abord capable par ſon amortiſſement de rallentir le mouvement impétueux de l'eſprit étheré, & du ſel volrtile de la Lymphe; neanmoins il ſçait bien-toſt leur premier mouvement, & contribuë en ſuite comme eux à la digeſtion qui ſe doit faire.

D'ailleurs, puis qu'on ne boit guére à la glace que des liqueurs ſubtiles, comme le Vin, la Bierre, &c. on en doit encor moins ſentir d'incommodité; parce que ces liqueurs ſont chargées de parties ſpiritueuſes & ſulfurées, capables non ſeulement de ſe fermenter avec les petits corps froids

froids de la liqueur, mais d'augmenter auſſi avec eux le levain de l'eſtomach par leur effervescence naturelle. Suivant ces principes, je ne feray pas de difficulté d'avancer qu'il eſt ſain de boire à la glace, comme on y boit en France. Mais ceux qui ont le levain de l'eſtomach trop yaporeux, en doivent attendre ſur tout beaucoup de bien, parce que cette Boiſſon ſe tempere en modérant ſa trop grande activité.

Je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait des Perſonnes qui ne boivent jamais à la glace, ſans eſtre travaillez dans le temps, ou peu apres, de quelques douleurs de Colique. Mais ces douleurs ne ſemblent point naiſtre des alté-

rations que la fraîcheur des li-
queurs cauſe dans le levain de
l'eſtomach, comme il arriveroit,
ſi cette fraîcheur eſtoit nuiſible
d'elle-meſme. Il eſt donc plus
vray-ſemblable, que de pareilles
douleurs arrivent par accident,
& qu'ainſi ceux qui les éprou-
vent ont la tunique glanduleuſe
de l'eſtomach, ou des inteſtins,
trop délicates, & quelquefois
meſme froiſſées en quelques en-
droits. C'eſt pourquoy comme
la tunique nerveuſe, qui touche
immédiatement la glanduleuſe
par deſſus, eſt tres-ſenſible, à
cauſe de la quantité des eſprits
qui y reluiſent, on n'aura pas de
peine à s'imaginer que les im-
preſſions inaccoûtumées, qu'y
font les liqueurs à la glace, ex-

citent toutes les douleurs qu'on reſſent en pareilles occaſions,

Cependant ceux qui habitent le bas des Montagnes, & qui ne boivent que des eaux de Neige, ſemblent inſinuer le contraire de ce que je penſe ſur les effets des liqueurs à la glace. Car ils ne paroiſſent eſtre ſujets aux Ecroüelles & aux Goëtres, qui leur ſont ſi familiers, qu'à cauſe des eaux de Neige, qui détruiſent peu-à-peu le levain de leur eſtomach, & qui changent auſſi la tiſſure naturelle des petits tuyaux glanduleux par où ce levain a accouſtumé de diſtiler. Mais cette objection ne fait rien contre ma penſée, puis que je n'ay pas prétendu qu'il ſoit ſain de boire en aucune

laiſon des eaux de Neige ; au contraire, je ſuis tout-à-fait éloigné de ce ſentiment, à cauſe de l'acrimonie qui accompagne inceſſamment la Neige, & qui naiſt, ſans doute, des ſoulfres & des ſels piquans, qui ſe ſubliment dans l'air avec l'eau, dont la Neige ſe forme. Je pourrois fournir icy quelques preuves, pour confirmer que la Neige eſt acre & corroſive ; mais il eſt temps de finir, & de conclure, qu'il eſt ſain de boire l'Eté à la glace, à cauſe du levain de l'eſtomach, qui eſt alors fort vaporeux, & qui a beſoin par conſéquent d'eſtre temperé pour mieux faire ſes fonctions.

L'Autheur des Vers que vous allez

voir, est d'opinion contraire. Vous ne serez pas fâchée de l'entendre raisonner.

LE CASUITE
En matiere d'Eau.

NOus Docteur en Theologie,
Consulté sur un nouveau Cas,
Sçavoir, si quand on jeûne, on peut hors des repas
Boire de l'Eau; disõs qu'en tout temps de la vie
On le peut sans peché, dés qu'il en prend envie,
Et que nous n'avons jamais lû
Que l'usage en soit defendu.
Au contraire, l'Eau fut de tout temps bonne à boire.
Il est bien vray qu'autrefois l'on a vû
Créver le Genre humain pour en avoir trop bû;

Mais aussi c'est chose notoire,
Que l'excés, quel qu'il soit, n'a jamais
rien valu.

Le Vin que nous voyons faire tant
l'entendu,
Qui se fait promener sur la terre &
sur l'onde,
Et de qui le crédit est si grand dans le
monde,
Quand il est pris tout pur, ne fait-il
point de mal?
Il fait de l'Homme un Animal,
Témoin la visible avanture
De son Bon-homme d'Inventeur,
Qui bien que d'ailleurs grand Do-
cteur
Dans la Navale Architecture,
Ne connoissoit pas bien la force & la
nature
De cette perfide Liqueur.
De sa propre Taverne il se prit par
malheur,
Et fut trouvé couché par terre & sur
l'ordure,

Tans une indécente posture,
Et tout cela, pour l'avoir bû sans Eau.
Oh, qu'il eust bien mieux fait de boire
de l'Eau pure!
Mais enfin revenons à nostre Cas nou-
veau.
Oüy, quand on jeûne, on peut boire
de l'Eau
En tout temps, soit fou non : Notez par
parenthese,
Qu'on n'entend pas de l'Eau de
Fraise,
Framboise, Groseille ou Verjus,
Et moins encor de l'Eau de fleur
d'Orange,
Ionquille, enfin toute Eau qui se fait
par mélange;
Tous mélanges sont défendus,
Comme artifices superflus
De la délicatesse humaine.
Ces Breuvages friands ne sont que des
abus;
On dit de l'Eau tout court, de l'Eau
simple, & rien plus.

Au surplus, qu'elle soit de Puits, ou
de Fontaine,
De Riviere, ou de Mare, il est assez
égal;
Point de Glace sur tout, ou l'on feroit
tres-mal.
Celuy dont le conseil dupa le premier
Homme,
Et qui luy fit manger de la fatale
Pomme,
Est encor de nos jours, entre mille au-
tres Mets,
L'Autheur maudit de boire frais.
La Glace est un poison pour le corps &
pour l'ame,
Cette Eau pétrifiée est un breuvage in-
fame.
Buvons comme on a bû de toute anti-
quité,
Et ne confondons point l'Hyver avec
l'Eté.
Dieu qui sçait mieux que nous ordonner
toutes choses,
N'a pas voulu mêler la Neige avec
les Roses.

La ſuite des Saiſons n'eſt pas à noſtre choix;
S'y vouloir oppoſer, c'eſt luy faire une injure,
Il ſçait tous nos beſoins, il faut ſuivre ſes Loix,
Et ne pas renverſer l'ordre de la Nature.

REPONSE
AUX QUESTIONS
DU DERNIER EXTRAORDINAIRE.

UN Amant qui ſera aſſez aveuglé de ſa paſſion pour aimer ſans eſtre aimé, dira qu'il n'y a point de plus grand chagrin, que de ne recevoir aucunes

marques de correſpondance de la Perſonne qu'on aime ; & un autre, que celle qui aime, & qui de temps en temps fait paroiſtre de la froideur ou du mépris pour celuy qui n'a des yeux que pour elle, en fait un Martyr d'amour. Quoy que ſoufrent ces deux ſortes de Proteſtans, ils n'en doivent accuſer, l'un, que l'excés de ſa folie, qui fait qu'il s'obſtine à aimer une Inſenſible ; & l'autre, que la foibleſſe de ſon eſprit, qui l'empeſche de ſe rebuter d'une inégalité d'humeur ſi peu ſuportable. Ainſi il me ſemble qu'on peut répondre plus juſte, en diſant que puis que les cœurs de deux vrais Amans ne doivent jamais eſtre partagez, le plus grand chagrin qu'une

Belle puiſſe cauſer à celuy qui l'aime, c'eſt de cacher quelquefois ſa paſſion, & de luy donner ſujet de croire qu'un autre a trouvé moyen d'attendrir ſon cœur.

Il eſt plus aiſé de réſoudre la ſeconde Propoſition. En effet, ſi le ſouvenir d'un plaiſir paſſé, dont on ne joüit plus, donne de la peine, elle eſt ſi douce & ſi agreable dans ce moment, qu'elle doit eſtre appellée plaiſir. Joignez à cela celuy que l'on prend dans une vive & flateuſe idée d'un contentement paſſé. Témoin ce galant Chevalier Romain, qui ayant envoyé un Anneau à ſa Maiſtreſſe, & ſe figurant de le luy voir paſſer à ſon doigt, ſouhaitoit eſtre mé-

tamorphosé en cet Anneau, pour devenir comme luy inséparable de la Belle qu'il aimoit, & joüir, en la voyant à toute heure, d'un bien si doux à son souvenir.

La troisiéme Question est un peu difficile à décider. Un Amant qui se déclare d'abord, quelques termes passionnez qu'il puisse employer, donne lieu à sa Maistresse de se défier d'un si prompt amour. D'un autre costé, une Belle qui ne reçoit autre déclaration qu'une assiduité continuelle, peut douter qu'on l'aime. Il est vray que le silence est bien éloquent, quand on a le cœur atteint. Les complaisances, les soins, les regards, tout parle, & il est difficile de s'y tromper. Ce fut par ces ten-

dres marques de paſſion qu'Enée ſçeut toucher le cœur de la Reyne de Cartage, ſans le ſecours des paroles.

Pour décider la quatriéme Propoſition, on peut dire que ſi la Belle qui mal-traite ſon Amant, a eu quelque amour pour luy, il ne peut ſans l'offenſer, luy faire paroiſtre ſon deſeſpoir, en ſe ſouhaitant la mort, ce qui ne ſçauroit toucher celle qui n'a jamais eu que de l'indiférence pour cet Amant.

Quant à la demande qu'on fait, ſi on peut boire à la glace ſans en recevoir d'incommodité, je dis que le Vin pur ne pouvant ſoufrir dans ſa ſubſtance aucune qualité contraire à ſa nature, ſi en Eté on le rafraîchit dans la

glace, il n'en peut tirer aucune autre qualité que celle qu'il a dans le plus grand froid de l'Hyver, & qu'ainsi il n'en sçauroit arriver de mal, si ce n'est qu'en le buvant quand on est trop échaufé, les pores estant alors trop ouverts, il dissipe la chaleur naturelle, ce qui peut causer quelque maladie aussitost apres, ou par succession de temps, une debilité de nerfs, & autres accidens, qui quelquefois tendent à la goute. Au contraire de l'Hyver, dans lequel temps il fortifie les nerfs, & adjoûte de la chaleur à la naturelle.

DE GLOS, *Hydrographe à Honfleur.*

Voicy ce que j'ay reçeu d'Expli-

cations en Vers sur les deux Enigmes proposées dans ma Lettre du mois d'Aoust, dont les Mots estoient la Cire *&* le Cachet *pour la premiere, &* les Balances *pour l'autre.*

I.

CLimene ayant trouvé sur la premiere Enigme
Le sens qu'elle cachoit dans son obscure
rime,
Elle me l'envoya dans un Billet écrit,
Afin de faire voir qu'elle avoit de l'esprit.

Helas ! pensant d'abord que ma belle
Inhumaine,
Lasse de ses rigueurs, vouloit finir ma
peine,
Ie me flatois déja de quelque rendez-
vous,
Et je crûs le trouver dans un Billet
si doux.

Ie courus promptement me cacher pour le lire;
Mais ayant arraché le Cachet & la Cire,
I'y vis d'un bel Esprit les charmes, les appas,
Mais ce bel Esprit seul ne me contenta pas.

De Bellencer le jeune,
Avocat à Falaise.

II.

N'Envoyez plus rien à Mercure
Qui ne soit de tres-bon aloy;
Autrement, je jure ma foy,
Que chez luy vous ferez fort mauvaise figure.

Que tout soit fait avec esprit,
Odes, Sonnets, Madrigaux, Stances,
Il peze tout ce qu'on écrit,
Dans sa seconde Enigme il n'est pas sans Balances.

Le meſme.

III.

ET cette Enigme, & vostre cœur,
Cruelle Iris, pour mon malheur,
Sont à mon égard mesme chose;
Tous deux pour moy sont Lettre close.
Cependant mon amour presse, & le
Mois échet;
Il faut développer l'un & l'autre mis-
tere;
Rompez vostre silence, & me tirez
d'affaire,
Il me tient icy lieu de Cire & de Ca-
chet.

GARDIEN, Secretaire du Roy.

IV.

RECEVEZ mon amour, la Belle,
Il est d'un or tres pur, point leger, sans
déchet,
A l'épreuve de la Coupelle,
A l'épreuve du Trébuchet.

Le mesme.

V.

AQuoy bon faire tant les fins;
Selon toutes les apparences,
Iumeaux, vous estes les Bassins
Dont on compose les Balances.
DE LOSME, cy-devant Controlleur
des Muses de Montasnel.

VI.

DE Pascal je comprens l'Enigme;
Mais il n'est pas besoin de m'expliquer
en Rime,
Puis qu'on en peut deviner le secret
Lors que sur de la Cire *on imprime*
un Cachet.
LA BLONDINE GVERIN,
de Provins.

VII.

HEureux, heureux l'Amant, dont
la perseverance
Rend enfin son Iris sensible à son tour-
ment.

Qui pesant tous les maux qu'il endure
en l'aimant,
Met autant de faveurs dedans l'autre
Balance.
L'Amant oysif.

VIII.

PUis que nous nous quittons, & changeons de desirs,
Ie prétens, belle Iris, que nous cõptions ensemble,
Et que chacun de nous assemble.
Vous, vos baisers; moy, mes soûpirs;
Mais j'entens vos baisers de mise,
Et mes soûpirs, de bon aloy;
Et que sans delay, sans remise,
Le surplus soit apres rendu de bonne foy.
Pour vuider entre nous ce Compte,
Sans tricherie & sans erreur,
Ecrivez à combien se monte
Le nombre des baisers qu'en l'amoureuse ardeur
Vos lévres m'ont donné sans honte;
Et moy, des soûpirs de mon cœur

(*Autant que ce calcul peut eſtre en ma puiſſance*)

I'écriray le nombre & valeur;
Puis nous prendrons une Balance
A Baſſins d'égal poids, d'égale continence,
Et pezerons à la rigueur
Mon Memoire, & voſtre Dépenſe.
Ie m'offre à cette épreuve, & jure en aſſurance,
Que vous me devrez du retour.
Pour ne pas acquiter les Debets en amour,
Vous avez, je le ſçais, trop bonne conſcience.
Sur mes ſoûpirs pouſſez, tous vos baiſers reçeus
Auront ſans-doute le deſſus.
D'AMBREVILLE, de Liſieux.

IX.

SI tu veux ſçavoir le ſecret
Qu'à la premire Enigme on a voulu commettre,

Rompt la Cire, *oſte* le Cachet,
Tu le découvriras apres dans chaque
Lettre.

Le meſme.

X.

AYant lû trois ou quatre fois
La ſeconde Enigme du Mois,
J'entrois en quelque défiance,
En remarquant que ſon Autheur,
Comme voulant me faire peur,
Mettoit mon eſprit en Balance.

DARGENT, Commis de l'Extraordinaire des Guerres.

XI.

PHilis, quoy qu'à mes yeux vous
paroiſſiez un Ange,
Et que ne doutant plus de ma fidelité,
Vous vouliez luy donner ce qu'elle a
merité,
Vos rigoureux Parens ſont d'une hu-
meur étrange.

Quoy, depuis que l'Amour deſſous ſes
Loix nous range,

A moins que nos biens soient de juste
égalité,
Ils compteront pour rien mérite, qualité,
Et je les voy tous prests à me donner
le change?

Hé bien oüy, i'y cõsens. Que la Balance
en main
Mon bien & vos écus soient pezez dés
demain;
S'ils se trouvent égaux, appellez le
Notaire.

Que l'encre & le papier arrestent nostre
sort,
Et sans plus reculer, finissons cette
affaire;
Autrement, je le jure, Amour, vous
estes mort.

Le Picard Hollandois.

XII.

A Minte, vostre Espouse en pezant
vos écus,
Sur la seconde Enigme est bien moins
en balance,

Elle voit par son poids qui s'éleve le plus,
Que c'est un Trébuchet, autrement la Balance.

L'ABBE' DE LA CROIX, Chapelain Royal de Blois.

XIII.

JE voy bien que ma veine s'ouvre,
Et qu'il faut que je vous découvre
Le Mot de l'Enigme du Mois.
Philis, exercez vostre voix,
Pendant que nous prestons l'oreille,
Chacun en sçaura la merveille.
Pour moy, tout le premier de bon cœur
j'y consens,
Et je veux sans Balance *en pezer le bon sens.*

GVEPIN, de Rennes.

Mademoiselle le Comte, d'Alençon, a aussi trouvé la Cire & le Cachet, *ainsi que Mr le Givre Avocat à Provins; le Chevalier Vatin; le Païsan:*

d'Auteüil ; la jeune Bergere de la Ruë Montmartre ; Fanchonete, de l'Iſle Noſtre-Dame ; & la Nymphe de la Vienne. On l'a encor expliquée ſur l'Encre, le Papier, les Tablettes, la Bouche & la Langue, les Livres, la Clef & la Serrure, les Mains, une Valiſe de Meſſager, le Feu & la Fumée, le Jour & la Nuit, la Conſonne & la Voyele, le Bras & la Main.

Il faut vous nommer ceux qui ont expliqué la ſeconde ſur les Balances. *Ce ſont Meſſieurs R. Bechu Preſtre à Nantes ; Baſſet de Brelay, d'Iſſoudun ; Blanchard, de Chaſteauroux ; N. Troiſdames ; Des Eſſarts d'Alençon, de Morlaix ; Pagés, d'Amiens ; De Boiſſimon C. D. C. Pillon, du Quartier des Halles ; L'Abbé de Rouville ; R. Nazart, du*

du Palais ; Serrant, Curé de Nogent le Roy ; Beauvallet, de Roüen ; C. Huguge ; Durant le jeune ; Haumont, du Pont de Bois ; Le Chevalier Blondel ; Judic, de la Ruë de Lamoignon ; De Glos, Professeur de la Navigation à Honfleur ; Le Bon Clerc de Châlons sur Saône ; Pellerin de Bresteau ; L'Abbé Morin de la Bouterie ; L'Antagoniste d'Argentan ; Mesdemoiselles Tonnelier Bolotte, de Paris ; De la Cour, de S. Denys ; De Rouvillé ; Tamiriste, de la Ruë de la Cerisaye ; Les Réclus du Marais ; Les Enfans rouges ; Le Philosophe de Villefranche ; Le Chevalier de la Salamandre ; Alcidon, du Havre de Grace ; L'aimable Solitaire de Vannes ; La petite Agnés de S. Marcel ; & la Fauvette de Morlaix. La mesme Enigme a esté encor expliquée sur les Seaux

d'un Puits, *& sur* le Métal & Minéral.

Le sens de toutes les deux a esté trouvé par Mesdemoiselles du Puy d'Argery ; C. le Brest, de la Ruë Montmartre ; Langlois, de la Ruë de la Fromagerie ; Guillot, du coin de la Ruë aux Ours ; & par Messieurs Gardien Secretaire du Roy ; Martel ; Vialet, de la Rüe Montorgueil ; Leger de la Verbissonne ; Le Prevost Royal d'Amiens ; Le Feure, Greffier en la Prevosté d'Amiens ; Berrier, Maistre de la Poste de Beauvais ; De la Fontaine, Maistre du Corbeau du mesme lieu ; Le Brest, de la Rüe Montmartre ; Du Formanoir ; Notaire à Bonlogne ; & le Cœur d'or de S. Quentin.

M^r d'Ambreville, de Lisieux, qui a expliqué l'Enigme en figure sur

le Fusil, *en a trouvé le vray sens. Il nous est représenté par Prométée. La Baguete qu'il tient, est l'Allumete ; & la Figure inanimée, la Chandelle. J'adjoûte les autres sens qu'on luy a donnez.* Le Cadran au Soleil, l'Education des Enfans, la Grénoüille, une Horloge, des Orgues, le Cachet, la Vertu, la Création du premier Homme, les quatre Elémens qui composent l'Homme, l'Ame raisonnable, un Tableau ébauché, la Philosophie, la Religion, l'Idolâtrie, la Peinture, la Medecine, l'Amour, l'Allumete, l'Esprit d'éloquence, la Poix-résine, & le Canon.

Il me reste à vous expliquer les Lettres en Chifres, dont personne

n'a trouvé la Clef. La premiere eſt de l'invention de Mr de Clainval. Cette Lettre eſt d'autant plus difficile à déchifrer, qu'elle eſt moſlée de chifres, dont les uns qui ſont toûjours deux enſemble, ne ſignifient qu'une ſeule lettre, & les autres, auſſi deux enſemble, ſignifient deux lettres. On les diſtingue, en ce que ceux qui ne ſignifient qu'une ſeule lettre, ne ſont ſuivis d'aucune ponctuation, & que ceux qui marquent deux lettres, ont un point admiratif, ou interrogatif, ou deux points à coſté ou au deſſus. L'Alphabet des ſimples lettres commence par le nombre 10, ſans põctuation juſqu'au nombre 33, qui faiſant une vingt-quatriéme lettre, marque la conjonction &. Ainſi 10 fait a, 11 b, 12 c, 13 d, &c. Vous remarquerez qu'on peut adjoûter

deux fois trente à chacun de ces nombres, pour signifier les mesmes lettres de trois manieres diférentes, ce qui rend cet Alphabet triple, en sorte que les nombres 10, 40 & 70, signifient également la lettre A 11, 41 & 71, la lettre B, & ainsi des autres jusqu'à 33, 63 & 93, qui tous trois signifient la conjonction &.

Il y a un autre Alphabet tout diférent pour les deux chifres põctuez, qui signifient deux lettres ensemble. Tous les nombres de la premiere dizaine, avec un point interrogatif, sont pour la lettre A, selon qu'elle est jointe à chacune des cinq voyeles, deux des nombres de cette dizaine servant à marquer la voyele avec laquelle la letire A est jointe. Ainsi les chifres 10? & 11? sont pris pour aa, 12? & 13? pour ae, 14? & 15?

pour ai, 16? & 17? pour ao, 18? & 19? pour au. Il n'y a en cela qu'un peu d'ordre à observer. Il vous est déja aisé de voir que tous les nombres de la seconde dizaine commençant par 20? avec un point interrogatif, sont pour le B, selon qu'il est joint aux cinq voyeles, & qu'il forme ce qu'on apprend d'abord aux petits Enfans, ba, be, bi, bo, bu. 20? & 21? marquent ba, 22? & 23? be, & ainsi du reste. Les nombres de la troisiéme dizaine qui est 30? sont pour le C joint aux cinq voyeles, 40? pour D. 50? pour E, 60? pour F, 70? pour G, 80? pour H. On recommence ensuite les mesmes dizaines, en changeant la ponctuation, & mettant un admiratif au lieu d'un interrogatif. Ainsi 10! & 11! signifient ja, 12! & 13! je jusqu'à 18! & 19!

ui marquent ju. *20! & 21! ſigni-*
ient ka, *30! & 31!* la, *40! & 41!*
na, *50! & 51!* na, *60! & 61!* oa,
70! & 71! pa, *80! & 81?* qua. *Les*
meſmes dizaines avec deux points,
ſont pour les lettres qui reſtent, ſça-
voir 10: & 11: pour ra, *20: & 21:*
pour ſa, *30: & 31: pour* ta, *40: & 41:*
pour va, *50: & 51: pour* xa, *60: & 61:*
pour ya, *70: & 71: pour* za, *80: &*
81: pour le mot vous, *qui eſt tres-*
fréquent dans noſtre Langue, 82: &
83: pour le mot nous, *84: & 85: pour*
ment, *qui eſt la derniere ſillabe de*
pluſieurs mots, 86: & 87: pour ces
trois lettres int, *88: & 89: pour ces*
deux nt.

Ceux qui voudront employer ce
Chifre, n'auront qu'à en écrire l'Al-
phabet tout au long par colomnes,
afin de trouver tout d'un coup les

nombres qui conviennent à chaque lettre, soit qu'elle soit seule, soit que la ponctuation la joigne à un autre. Je vous ay déja fait observer que la ponctuation peut estre ou à costé, ou au dessus des chifres. Par cet Alphabet vous trouverez que 41, *qui sont les deux premiers chifres de la Lettre que j'ay à vous expliquer, signifient* ma, *comme estant les premiers de la quatriéme dizaine marquez d'un trait au dessus, qui tient lieu de point admiratif, laquelle quatriéme dizaine est destinée pour la lettre* M, *selon qu'elle est jointe aux cinq voyeles. 40? avec un interrogatif, signifie* da. *51 sans ponctuation, marque la lettre* m, *qui peut estre encor signifiée par 21 & par 81, comme je l'ay dit d'abord. 74 signifie un* E, *la virgule qui le suit*

fait connoiſtre la fin du mot. Ramaſſez cela, vous aurez, Madame, *& en cherchant tous les autres chifres ſelon les regles de ces divers Alphabets, vous trouverez la Let re conçeuë en ces termes, dont je me ſuis déja ſervy en vous la propoſant dans le dernier Extraordinaire.*

MADAME,

Vous trouverez ce Chifre aſſez particulier. Celuy qui me l'a envoyé, croit que nos Spéculatifs n'en viendront pas auſſi facilement à bout que des précedens. Il prétend meſme que dans un fréquent uſage, la mémoire ſuffit ſans la Clef; & pour le rendre plus facile à déchifrer, il ne s'eſt ſervy d'aucune nulle. J'eſtime qu'il hazarde beaucoup,

ayant à faire à des Eſprits auſſi penétrans que ceux de noſtre Siecle. Jean-Baptiſte L'inconnu D.C.

Je ne doute point que vous n'attendiez impatiemment l'Explication de l'ingénieuſe Lettre de Mr de Vienne-Plancy, qui ſous un ſens ouvert en cache un autre tout oppoſé. Vous ſçavez qu'il s'eſt rendu ma Caution ſur cet Article. Il eſt trop honneſte pour ne m'avoir pas tenu parole; mais apparemment les deſordres, ordinaires aux Courriers, ſont cauſe que ſon paquet ne m'a point encor eſté rendu. Comme il ne peut plus venir qu'apres que je vous auray envoyé celuy-cy, je ne vous apprendray que dans trois mois, c'eſt à dire dans le douziéme Extraordinaire qui paroiſtra le 15. de Jan-

vier 1681. le Secret que je devois vous éclaircir aujourd'huy. Cela eſt cauſe que je ne vous envoye point à préſent une autre Lettre de la meſme eſpece, qu'a faite le Berger des Rives du Tarn, dans la crainte qu'il ne n'en envoye pas la Clef dans le temps qu'il ſeroit beſoin de l'expliquer. Tout ce que je puis, c'eſt de m'acquiter de la promeſſe que je vous fis la derniere fois de vous en envoyer une, qui imite celle de Mr de Vienne-Plancy. C'eſt encor un Compte de Marchand qui cache un Avis de grande importance.

MONSIEUR,

Voicy un compte exact de ce que j'ay payé pour vous ſuivant vos ordres; ſuputez tout.

Le 17. de Janvier, par ordre

du 22. de Dec. payé au Sr Si-
mon 110 l.

Le 10. & 22. de Fev. par ordre
du 7. au Sr Loüis Frambourg
600 l.

Le 13. Mars par ordre du 16.
Fevrier, aux Sieurs Kerling &
Ivelin, 110 l.

Le 17. du mesme mois, par or-
dre du 11. au Sr Robert Jaquet,
230 l.

Le 14. d'Avril, par ordre du
21. de Mars, au Sr Martin Xi-
phar, 900 l.

Le 23. de May, par ordre du
16. d'Avril, au Sr Bertin Echa-
lart, 500 l.

Le 6. de Júin, par ordre du 13.
de May, au S Denis Sevin, 160 l.

Le 1. de Juillet, au Sr Rai-
mond, 220 l.

Le 10. d'Aouſt, par ordre du
). Juillet, aux Sieurs Eſtienne
)aubin & François Vanel, 130 l.

Le 16. du meſme mois, par
rdre du 13. & du 22. de Juillet,
u Sr Olivier, 220 l.

Le 13. de Septembre, par or-
re du 11. & du 22. d'Aouſt, au
^r Loüis Nivelet, 600 l.

Le 16. d'Octobre, par ordre
lu 23. de Septembre, au S^r De-
ys Danet, 130 l.

Le 12. de Novembre, par or-
lre du 5. d'Octobre, aux Sieurs
Eſtienne & François Michel,
220 l.

Je ſuis, Monſieur, voſtre &c.

I'ay à vous dire, pour ſoulager ceux qui voudront chercher le ſens que renferme cette Lettre, qu'il ne

faut s'attacher qu'à ces seuls mots.

Voicy un compte exact de ce que j'ay payé pour vous, suivant vos ordres; suputez tout. *Par le moyen des chifres qui suivent, & des premieres lettres des noms propres & des surnoms, il faut faire voir que les paroles que je viens de vous marquer, signifient toute autre choses. Il n'y a aucunes nulles que les zéro, qui ne sont point nulles quand ils sont joints à 1 & à 10. Ainsi 10 & 20 valent dix & vingt, mais 1300 ne valent que treize, & 220 vingt-deux. Il n'y a qu'un seul Alphabet dans tout ce Chifre, & ceux qui auront pû trouver la premiere lettre, trouveront aisément toutes les autres par la mesme regle. Ce que je dis en doit beaucoup faciliter l'explication, qui auroit esté*

bien plus difficile, ſi je n'avois pas averty que les premieres lettres des noms & des ſurnoms, comme L *&* F *dans Loüis Frambourg, contribuënt, ainſi que les chifres, à faire trouver le ſens de la Lettre.*

QUESTIONS A DECIDER.

I.

SI un amour ſecret récompenſé de faveurs, eſt à préferer à un amour d'éclat qui donne de la gloire ſans aucun plaiſir.

II.

Auquel une Femme doit ſçavoir meilleur gré, ou à celuy qui a aimé ſon eſprit avant que

de ſe laiſſer charmer de ſa beauté; ou à celuy qui a aimé ſa beauté avant que de s'eſtre laiſſé charmer de ſon eſprit.

III.

Si pour une liaiſon de tendreſſe, il eſt plus agreable de s'attacher à une Perſonne de ſeize ans, qu'à une de trente.

IV.

Laquelle on doit plaindre davantage, ou une Femme qui a un Mary ſtupide juſqu'à la folie; ou celle dont le Mary eſt jaloux juſqu'à la fureur.

V.

On demande l'Origine de la Nobleſſe.

VI.

On demande auſſi quel mal,

u quel bien peut arriver de la
réquente Saignée.

Ie vous reſerve pour le premier
'xtraordinaire d'autres Réponſes
ux Queſtions, qui n'ont pû entrer
ans celuy-cy, parce que je les ay
eçeuës trop tard. I'y joindray di-
ers Traitez qui me reſlent ſur
Harmonie, ſur la Sympathie, &c.
Comme tout ce qui regarde les Eſ-
rits Folets eſt fort curieux, on peut
crire ſur cette matiere. Ie ſuis,
Madame, voſtre &c.

A Paris ce 15. d'Octobre 1680.

AVIS.

ON avertit qu'il ne faut donne
aucun argent pour faire recevoi
les Mémoires qu'on ſouhaitera d
voir employer dans le Mercure Ga
lant.

On les mettra tous, pourveu qu'ils
ne deſobligent point les Particuliers
par quelques traits ſatyriques, & que
les Hiſtoires qu'on envoyera n'ayent
rien qui bleſſe la modeſtie des Da
mes.

On prie qu'on affranchiſſe les ports
de Lettres, & qu'on les adreſſe toû-
jours chez le Sieur Blageart, Impri-
meur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'en-
trée de la Ruë du Plaſtre.

Les Particuliers, ou Libraires des
Provinces, qui ſouhaiteront avoir le
Mercure ſi-toſt qu'il ſera achevé
d'imprimer, n'ont qu'à donner leur
adreſſe audit Sieur Blageart, qui a ſa

Boutique dans la Court-neuve du Palais, au Dauphin, & il aura soin de faire leurs paquets sur l'heure, & de les faire porter à la Poste, ou aux Messagers qu'ils luy indiqueront, sans qu'il leur en couste rien pour la peine qu'il en prendra, parce que lesdits Particuliers ou Libraires qui les recevront, en acquiteront le port sur les lieux.

On a déja prié bien des fois ceux qui envoyent des Mémoires où il y a des noms propres, d'écrire ces noms en caracteres tres-bien formez. C'est à quoy on manque tous les jours, & ce qui est cause qu'on les met mal. Il y a aussi des Pieces qu'on ne met point, parce qu'elles sont trop difficiles à lire.

Il reste toûjours quantité de Pieces qui auront leur tour, ou dans le Mercure, ou dans l'Extraordinaire. Ainsi les Autheurs ne se doivent point impatienter. Les premieres reçeuës sont toûjours mises les premieres, à moins que la nouvelle matiere qu'on envoye,

ne soit tellement du temps, qu'on ne puisse diférer.

On avertit que les Mercures qui s'impriment en Hollande & en quelques Villes d'Allemagne, sont fort peu corrects & tronquez en beaucoup d'endroits.

ON trouve toûjours chez le Sieur Blageart le Journal de Medecine de Mr de Blegny, lequel pour satisfaire à la requisition des Personnes de Province, commencera au premier jour de l'année prochaine, à le donner conformément à la premiere institution, c'est à dire en petit Volume, & seulement le premier jour de chaque mois.

BIBLIOTECA CENTRAL

ca